



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

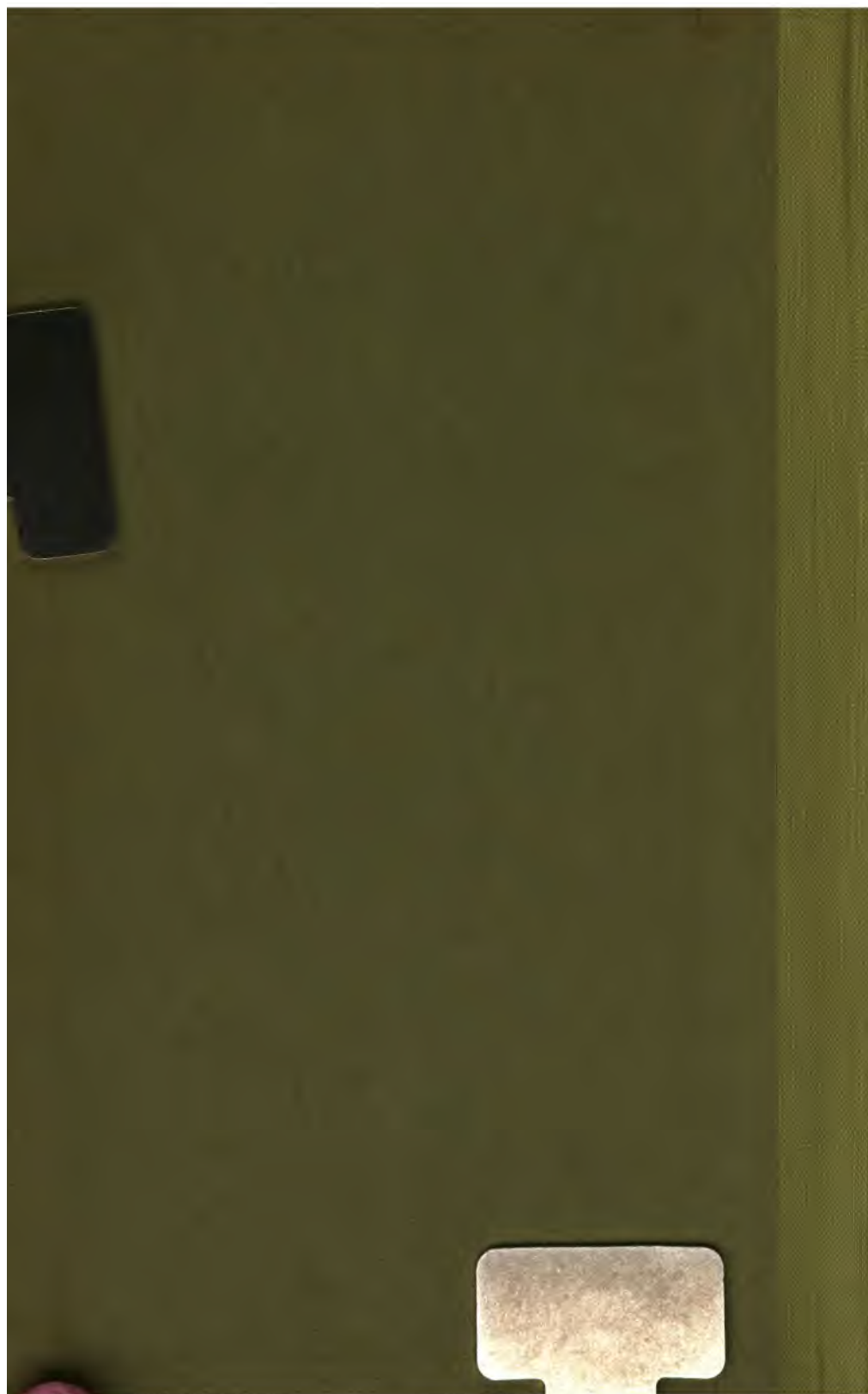
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

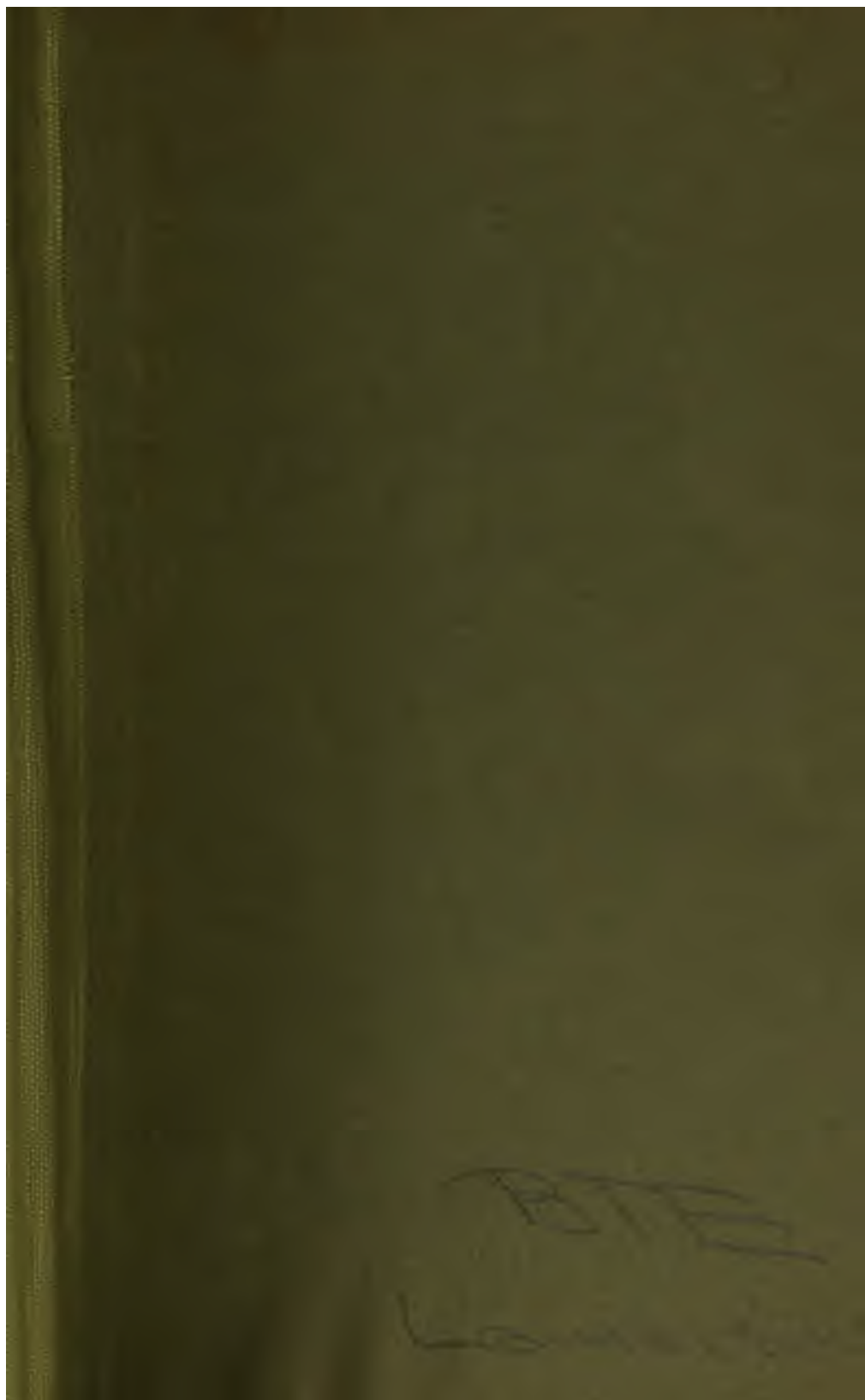
NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08246587 7













CIVILISATEURS

ET

CONQUÉRANTS



CIVILISATEURS  
ET  
CONQUÉRANTS

*Librairie  
Internationale  
Paris* PAR  
A. DE LAMARTINE

Membre de l'Académie française

TOME PREMIER ✓

SOLON  
PÉRICLÈS — MICHEL-ANGE  
LES FABLES DE L'INDE  
PIERRE LE GRAND

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

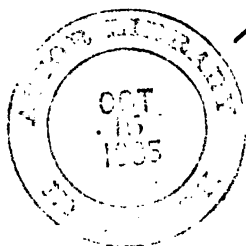
Boulevard Montmartre, 15, au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

—  
1865 ✓

Droits de traduction et de reproduction réservés



18759-

MOY WEN  
JULIEN  
VIAFOL



# SOLON



# SOLON

LÉGISLATEUR D'ATHÈNES

---

592-559 AVANT JÉSUS-CHRIST

---

## I.

Les Athéniens semblent avoir été prédestinés par la Providence à donner aux hommes, sur un petit théâtre et sur un territoire large comme la main, le spectacle anticipé et comme l'épreuve de toutes les formes d'institutions et de révolutions politiques qui devaient ailleurs et plus tard se jouer en grand chez des nations plus vastes mais non plus intéressantes qu'Athènes. C'est à ce titre que l'histoire de cette république est si pleine d'exemples et de leçons pour les peuples, et qu'un homme d'État qui aurait bien étudié et bien compris l'histoire de la Grèce connaîtrait à fond l'histoire passée, présente et future du

genre humain; pouvoir patrilial, pouvoir populaire, pouvoir militaire, pouvoir absolu, aristocratie et démagogie, ordre et licence, anarchie et despotisme, gouvernement d'une assemblée représentative, gouvernement de deux assemblées, sénat, comices, clubs souverains, tyrannie d'un seul, tyrannie de tous, liberté, servitude, enfin pouvoir intellectuel, raisonné et modéré des sages, gouvernant l'état par l'intelligence et réformant les lois par la seule force de l'opinion et l'estime qu'ils inspirent à leurs concitoyens. Athènes présente en peu d'années tous ces spectacles aux philosophes. L'époque de Solon, de Pisistrate et de Périclès est celle où ces épreuves de gouvernements si divers se pressent dans le moindre nombre d'années. La scène change de sens, d'acteurs et de décorations avec la péripétie historique d'un drame. On croit assister à un spectacle et on assiste à l'histoire. Contemplons d'abord Solon qui ouvre la scène et qui donne le modèle le plus achevé de politique honnête et modérée qui ait jamais été donné aux peuples.

## II.

Au moment où Solon naissait à Athènes, l'État, vieilli et travaillé de factions sourdes qui n'éclataient pas encore, penchait vers sa ruine. Les lois sauvages de Cécrops, de Thésée, de Dracon, qui régissaient Athènes, n'étaient plus d'accord avec les mœurs d'un peuple policé, raffiné et à demi corrompu.

Ce que nous appelons aujourd'hui la question sociale dominait, comme de nos jours, la question politique ; car il y a toujours et partout la question sociale derrière la question politique, comme il y a toujours l'homme derrière l'idée.

## III.

La question sociale qui agitait alors le peuple d'Athènes était l'éternel antagonisme des riches et des pauvres, l'aspiration naturelle à cette égalité toujours rêvée et toujours impossible de richesse entre les citoyens; égalité que l'homme établirait mille fois le matin et que la nature des choses détruirait mille fois avant le soir. L'égalité n'étant pas dans la nature, qui fait les hommes inégaux en force, en travail, en vertu, en besoins, ne peut jamais subsister dans des lois qui feraient des parts égales à des facultés inégales. En fait de richesses l'homme se rétribue lui-même pourvu qu'il soit libre. La liberté du travail et la sécurité de la possession est donc la seule égalité que l'État puisse conférer aux hommes. Il faut y ajouter seulement la protection contre l'oppression du plus riche et l'assistance paternelle pour le plus pauvre : lois morales qu'aucun État ne peut omettre ou violer impunément.

L'aristocratie d'Athènes et de l'Attique, territoire

d'Athènes, possédait originellement et presque exclusivement les terres. Le reste était inculte et restait systématiquement inculte, de peur que la vente par l'État, la culture et la propriété de ces terres incultes ne fissent baisser au détriment des riches la valeur des terres cultivées, et de peur aussi que le peuple, devenu propriétaire et riche à son tour, ne s'élevât au rang de citoyen politique.

Trois partis existaient donc à cet égard à Athènes comme chez nous : le parti des riches et des nobles qui voulait tout accaparer ; le parti de la bourgeoisie et du commerce qui voulait abaisser les riches et les nobles sans accorder cependant le partage des terres à la multitude ; enfin le parti radical, composé de la nombreuse classe des prolétaires et des mercenaires d'Athènes, qui voulait la spoliation violente et l'égalité impossible des biens.

On croit lire l'histoire de nos jours ; on le croira bien davantage en avançant dans la vie de Solon.

## IV.

Solon était né, selon l'historien Didyme et selon Aristote, d'une famille noble mais peu riche d'Athènes.

Son père, Exéchestide, descendait de la souche de Codrus ; sa mère était parente de Pisistrate. Cette parenté, selon Plutarque, établit dès l'enfance entre Solon et son cousin, plus jeune que lui, Pisistrate, une familiarité affectueuse qui fit du jeune et beau Pisistrate un ami et comme un disciple du vertueux Solon. Ravi des qualités précoces de Pisistrate, Solon lui enseigna toutes les vertus que pouvait contenir l'âme d'un jeune ambitieux. Il s'aperçut trop tard qu'il avait appris à son disciple tout ce qu'il fallait pour séduire un peuple, mais rien de ce qu'il fallait pour le gouverner honnêtement. La liberté dans le sein de Solon couvait ainsi la tyrannie future.



V.

Le père du jeune Solon s'étant ruiné par sa libéralité au service du peuple, Solon pensa d'abord à rétablir honnêtement sa fortune par le travail. Il n'était point de ces hommes qui exagèrent le désintéressement jusqu'à l'indigence, il connaissait le prix de la fortune par la gêne de la maison paternelle. Il pensait avec raison que la première condition pour bien servir le peuple, c'était de n'avoir rien à lui demander. « Je souhaite la richesse, dit-il, mais je la souhaite modérée, possédée et honnêtement acquise; celui qui possède au delà de ses besoins et qui désire encore est pauvre; celui qui possède ce qui suffit à ses besoins est assez riche. »

Il n'affectait pas non plus une rigueur de mœurs qui dédaigne le plaisir. Le plaisir était, selon lui, un élément constitutif à la vie. « Heureux, écrivait-il, celui qui possède les biens nécessaires à la vie, qui aime une belle femme et qui en est aimé. » Il jouissait sans scrupule comme sans excès de toutes les voluptés

décentes à son âge. Il les assaisonnait de poésie, ce sel attique du bonheur comme cette consolation des peines. On lui reprochait même dans ses vers des pensées trop molles et des images trop amoureuses pour un sage. Mais ce sage avait vingt ans ; sa beauté, sa grâce, son talent, ses voyages dans les principales villes des îles de l'Ionie, de l'Égypte, de la Sicile, entrepris pour son commerce, servaient d'excuse à ce goût un peu trop prononcé pour le plaisir. Ses élégies répandues dans toute la Grèce lui avaient fait de bonne heure une réputation anacréontique ; mais au fond de ces poésies les plus tendres, des retours de sagesse et des maximes de philosophie révélaient le sage qui se déride un moment et qui badine plus qu'il ne s'oublie avec la lyre ; aussi sa réputation de philosophe et de politique l'emporta-t-elle bientôt sur sa célébrité de poète.

VI.

Après son retour de ses voyages , il étudia l'éloquence politique et il y réussit aussi bien que dans la poésie.

Sans atteindre jamais le talent de parole des Périclès ou des Démosthène, il acquit, par la raison et par la clarté de ses discours sur les matières d'État, cette estime et cette confiance du peuple qui s'attachent souvent au bon sens plus qu'au génie ; car on se défie du génie et on ne se défie pas du bon sens. La modération d'idées et le désir de concilier les passions contraires qui respiration dans ses harangues, en le rendant agréable à chacun des trois partis qui divisaient la république, les lui concilièrent dans une certaine mesure tous les trois. Quand un peuple se sent au bord de la guerre civile, il y a toujours une secrète horreur du sang qui retient ce peuple et qui le fait reculer dans des tentatives d'arbitrage et de conciliation. S'il se présente alors un homme nouveau, estimé, capable, impartial ; le peuple éperdu se jette facile-

ment sous sa main. Cet homme devient l'homme nécessaire, le pacificateur et l'arbitre de sa patrie. C'est ce qui arriva à Solon. On le nomma archonte, fonction suprême qui correspondait à peu près à ce que nous appellerions aujourd'hui régulateur de la république. On s'en remit à sa sagesse d'arbitre presque souverain des différends qui animaient les uns contre les autres les nobles, les citoyens, les prolétaires. On donna au plus sage des Athéniens le mandat de refondre à lui seul la constitution. C'était la dictature de la raison et de la paix confiée dans la tempête à un seul homme. Les trois partis ne pouvaient faire un meilleur choix.

VII.

Le philosophe scythe Anacharsis, qui voyageait alors en Grèce, raillant un jour Solon sur la vanité des législations dont les passions des hommes se font un jouet quand elles leur déplaisent : « Cependant, lui répondit Solon, les hommes exécutent fort bien les contrats qu'ils ont faits entre eux, quand aucune des parties ne trouve d'intérêt à les rompre ; il en sera de même de mes lois : car je les tempérerai tellement, et je les accommoderai si bien aux vrais intérêts de mes concitoyens, qu'ils verront clairement leur avantage à les observer plutôt qu'à les enfreindre. »

Il fit servir jusqu'à son talent pour la poésie à propager ses opinions politiques parmi le peuple. Les Athéniens, découragés de la longue guerre avec les Mégariens pour se disputer la petite île de Salamine qui touche à leur côte et qu'ils ne pouvaient laisser impunément au pouvoir de leurs ennemis, voulaient, de lassitude, abandonner Salamine. Solon, indigné d'une lâcheté qui compromettrait le salut d'Athènes,

composa en cent vers héroïques un chant national qui devint en peu de jours la *Marseillaise* d'Athènes, et qui souffla dans toutes les âmes le feu du patriotisme presque éteint. Le poète, qui avait rendu le courage aux citoyens, fut élu par eux général pour commander l'expédition contre Salamine. Il s'embarqua avec cinq cents hommes d'élite, surprit l'île, défit les Mégariens qui la défendaient, et soumit ensuite la question de propriété de Salamine à l'arbitrage des Lacédémoniens. Un vers d'Homère qui, dans le dénombrement de la flotte des Grecs partant pour Troie, attribue Salamine à Athènes, servit de titre de possession aux Athéniens. Les Lacédémoniens décidèrent qu'un vers du poète était l'arrêt inspiré des dieux contre lequel il serait impie de protester. Le surnom de Salaminien fut donné à Solon pour cette conquête. Il en acquit bientôt un autre par l'éloquence qu'il développa devant le congrès de la Grèce, pour persuader aux différents États rassemblés d'aller défendre *Delphes*, sorte de Rome asiatique, qui rendait les oracles et qui appartenait aux dieux.

VIII.

Cependant Solon rédigeait en silence les nouvelles lois qu'il était chargé de faire pour sa patrie. L'impatience des trois partis était prête à violer la trêve qu'il en avait obtenue avec peine. Il flattait habilement les uns et les autres d'obtenir dans la constitution nouvelle la légitime satisfaction de leurs griefs. « L'égalité n'engendre point de guerre, disait-il aux prolétaires. » Un oracle de Delphes qui se répandit en ce moment dans toute la Grèce, lui donna une autorité presque divine pour promulguer ses lois. Quelques navigateurs athéniens ayant été consulter l'oracle sur les malheurs imminents qui menaçaient leur patrie, l'oracle dans sa réponse interpella Solon absent : « Assieds-toi, lui dit le dieu invisible, au milieu de la poupe du vaisseau, et prends hardiment le gouvernail dans cette tempête ; le plus grand nombre des Athéniens obéira à ta voix. »

## IX.

Son autorité, en effet, était telle à Athènes, que ses amis, dit l'histoire, l'accusaient de faiblesse et d'hésitation, de n'oser accepter la royauté, qu'on lui aurait laissé prendre, par peur d'être appelé du nom de tyran. « Est-ce que tous les jours, lui disaient-ils, la tyrannie ainsi usurpée ne devient pas une monarchie légitime par les vertus de ceux qui s'en sont investis? — C'est un beau pays que la royauté, leur répondait Solon, mais il n'y a plus d'issue pour en sortir. Je veux que mon pays apprenne de moi non à obéir à un chef mortel, mais à se gouverner lui-même. »

Plutarque, dans sa vie de Solon, cite un passage de ses poésies dans lesquelles ce grand citoyen répond après son abdication à ce reproche des ambitieux incapables de comprendre le désintéressement du pouvoir : « Si j'ai épargné cette honte à ma patrie, disent ces vers, et si je n'ai pas voulu m'en faire le maître en m'élevant, par la force et par l'improbité, au premier rang, et en souillant ainsi ma conscience



et ma gloire, je n'en rougis pas, je ne m'en repens pas, au contraire, c'est par là que je me suis élevé peut-être au-dessus de tous les hommes de mon temps. »

Il rapporte lui-même dans une autre de ces élégies politiques, les reproches qu'on lui adressait sur son abnégation : « Le sens et le courage ont bien manqué à Solon, disent-ils, d'avoir refusé ce que les hommes et les dieux lui offraient; il avait une proie énorme dans son filet et il n'a pas su ou n'a pas voulu le tirer à lui. Si le sens et l'audace ne lui avaient pas manqué, il aurait régné sur Athènes ! »

## X.

Enfin, il produisit ses lois devant le peuple : « Ce ne sont pas les meilleures de toutes, dit-il aux sages confidents de sa pensée, mais ce sont les meilleures que ce peuple puisse supporter. La première condition des bonnes constitutions, c'est d'être possibles. »

Cette constitution était un sage milieu de justice et de concessions réciproques entre les trois partis qui divisaient Athènes. Nous ne parlerons pas ici des lois civiles longuement rapportées et commentées par Aristote; quant aux lois politiques elles consistent dans l'abolition des dettes usuraires qui inféodaient les pauvres aux riches, dans une distribution modérée des terres incultes aux prolétaires, dans l'adoucissement des lois draconiennes qui prodiguaient la mort comme peine du moindre délit, dans la division des citoyens en trois classes déterminées par le *cens* ou par la quotité du revenu que ces citoyens possédaient. Les magistratures furent dévolues aux deux premières classes comme possédant le loisir et l'édu-

cation qui donnent les lumières. La troisième classe, ou celle des prolétaires, eut pour attribution le vote universel sur les décrets délibérés par les deux autres : « J'ai donné ainsi au peuple, dit Solon, tout le pouvoir qu'il est capable d'exercer par le consentement ou le refus des mesures d'État qu'on lui soumet, sans augmenter ses attributions au-dessus de sa capacité et de son attention ordinaire. Pour les riches et les nobles, j'ai pourvu aussi à leur sécurité et je les ai rendus inviolables en les couvrant du même bouclier qui couvre le peuple, la jouissance commune des mêmes privilèges et des mêmes biens dans d'équitables proportions. »

Sa constitution était en effet un traité de paix entre les classes.

## XI.

Cependant en conférant tant d'avantages et d'attributions au peuple, il prit de sages précautions contre la turbulence et l'anarchie des assemblées publiques, de peur que la république une fois instituée, ne devint un club universel où tout serait remis sans cesse en discussion et en péril par des orateurs irresponsables et sans mission.

Il établit un sénat sous le nom d'aréopage, dit Plutarque, d'après Didyme. « Il le composa de ceux qui avait été archontes, et comme il avait eu cette charge, il fut du nombre des juges. Mais voyant que l'abolition des dettes avait rendu le peuple fier et haut à la main, il créa un second conseil de quatre cents hommes, cent de chaque tribu, devant lesquels on rapportait toutes les affaires avant que de les proposer dans l'assemblée du peuple, de sorte que le peuple ne connaissait de rien qui n'eût été auparavant bien vu et examiné par ce conseil des quatre cents. Il réserva à l'aréopage, comme à la cour sou-

veraine, l'intendance générale de toutes choses et le soin de faire observer les lois, dont il le fit le dépositaire ; et il crut que l'État arrêté et affermi par ces deux cours, comme par deux bonnes ancrs, ne serait plus si agité ni si tourmenté, et que le peuple serait plus tranquille.

« La plupart des écrivains conviennent que l'aréopage doit son établissement à Solon, comme nous l'avons dit, et ce qui semble extrêmement autoriser et confirmer ce témoignage, c'est que Dracon ne fait nulle part aucune mention des aréopagites, et ne cite pas même leur nom, mais il s'adresse toujours aux éphètes, quand il s'agit de meurtres et de causes qui vont à la mort. Cependant la huitième loi de la troisième table de Solon dit en termes formels :

« que tous ceux qui ont été notés d'infamie avant  
 « que Solon fût archonte, soient réhabilités et rétablis, excepté seulement ceux qui pour cause de  
 « meurtre ou de brigandage, ou pour avoir aspiré  
 « à la tyrannie, ont été condamnés par l'aréopage.  
 « ou par les éphètes, ou dans le Prytanée par les  
 « rois, et qui étaient actuellement en fuite quand  
 « cette loi a été faite. »

« Ces paroles semblent prouver que l'aréopage était établi avant que Solon fût en charge et qu'il eût fait des lois ; car qui sont donc ceux qui ont été condam-

nés par l'aréopage avant Solon, si ce fut Solon qui établit l'aréopage et qui lui donna toute son autorité ? A moins que l'on ne dise qu'il y a quelque obscurité dans le texte, ou qu'il y manque quelque chose qu'il faut suppléer, et que le sens de la loi est que ceux qui auraient été convaincus des crimes dont la connaissance appartenait à la cour de l'aréopage, aux éphètes et au Prytanée, quand cette loi fut faite, demeureraient condamnés, et que tous les autres seraient absous. En effet, c'était l'intention de Solon.

« Parmi ses autres lois, il y en a une bien singulière et bien étrange ; c'est celle qui déclare infâmes ceux qui dans une sédition de ville ne prennent aucun parti. Il ne voulait pas qu'on fût insensible aux malheurs communs, et qu'après avoir mis sa personne et ses biens en sûreté, on se fît un mérite et que l'on triomphât de n'avoir pris aucune part aux misères de sa patrie ; il voulait que dès le commencement on embrassât le parti le plus juste, que l'on courût le même danger que sa patrie. » La neutralité égoïste fut flétrie comme un crime ; chacun dut avoir une opinion, la confesser et la défendre.

XII.

La pression des trois partis les uns sur les autres et l'équité évidente qui avait présidé à la rédaction de la constitution, la firent accepter sans murmure. Solon pensa alors, avec raison, qu'il fallait abandonner son code aux Athéniens, afin qu'il parût leur œuvre et non la sienne. Il craignit que l'envie contre l'auteur ne nuisît à la constitution ; il disparut patriotiquement de la scène. Un ostracisme volontaire l'éloigna pour dix ans de sa patrie ; il y laissait la justice et la liberté à sa place. C'était aux Athéniens de défendre désormais ces biens. On l'a blâmé de cette absence, nous l'en louons ; quel que fût l'événement, son éloignement ne pouvait que profiter à sa patrie. Si la constitution était viable, il valait mieux qu'elle vécût d'elle-même que de la popularité d'un seul homme ; et si elle ne pouvait prévenir ni les dissensions civiles, ni la tyrannie, il valait mieux que

Solon, àbsent et irréprochable des malheurs publics,  
se préservât tout entier pour venir un jour rétablir  
la liberté et la paix parmi les citoyens.



XIII.

Solon, emportant avec lui sa fortune et le plus grand nom poétique et politique de la Grèce, alla d'abord habiter l'Égypte, où il s'était fait des amis pendant ses voyages pour son commerce. Il y vécut quelques années dans un studieux loisir mêlé de délassements décents et de sociétés philosophiques ; c'est là qu'il écrivit un poëme moral et politique dans le genre du *Télémaque* de Fénelon. Ce poëme, que les événements politiques empêchèrent de terminer, était intitulé l'*Atlantide*. C'était l'exposé imaginaire et poétique de cette île réelle ou fabuleuse qui occupait un immense espace de mer sur la Méditerranée, et qui fut engloutie par les eaux avec ses habitants et ses empires. On conçoit tout ce qu'un pareil sujet avait dû prêter d'imagination au génie d'un poëte législateur. Solon y avait sans doute placé, comme Platon le fit plus tard, l'Éden des civilisations et toutes les lois parfaites auxquelles se refuse le monde réel. Quoi qu'il en soit, il quitta

l'Égypte avant de l'avoir achevé, et pour que les fragments de ce poëme ne déshonorassent pas sa pensée, en la mutilant, il brûla son poëme.

Il passa d'Égypte dans l'île de Chypre, où il reçut des rois et des peuples de l'île l'accueil dû au législateur de la Grèce. Ses conseils profitèrent aux lois du pays. Crésus, roi de la Lydie, voisine de Chypre, l'invita à sa cour.

« Crésus commanda, dit le naïf et prolix Plutarque, qu'on lui montrât tous ses trésors, et qu'on lui fît voir la somptuosité et la magnificence de ses appartements et de ses meubles ; chose fort inutile, car pour juger de Crésus, Solon n'avait qu'à le voir. Quand on lui eut tout montré, Crésus lui demanda, « s'il avait jamais vu d'homme plus heureux que lui. » Solon répondit que « oui, et que « c'était un simple bourgeois d'Athènes, nommé « Tellus, qui avait été un fort homme de bien, qui « avait laissé après lui des enfants généralement « estimés de tout le monde, et qui, après avoir été « toute sa vie à couvert de la nécessité, était mort « en combattant glorieusement pour sa patrie. »

« Crésus le prenait déjà pour un homme qui avait perdu l'esprit, et pour un stupide et un grossier, de ne pas mesurer le bonheur à l'abondance de l'or et de l'argent, et de préférer la vie et la mort d'un

homme du peuple à une si grande puissance et à un empire si florissant. Il ne laissa pourtant pas de lui demander encore, « si après ce Tellus il avait connu  
« un autre homme dont le bonheur fût égal au sien. » Solon répondit encore, « qu'il avait connu, de plus  
« heureux que lui, Cléobis et Biton, deux frères qui  
« avaient été un modèle parfait d'amitié fraternelle,  
« et qui avaient eu pour leur mère tant d'amour et  
« de piété, qu'un jour de fête solennelle, comme elle  
« devait aller au temple de Junon, ses bœufs tardant  
« trop à venir, ils se mirent eux-mêmes au joug,  
« et traînèrent le char de leur mère, qui était ravie,  
« et dont tout le monde vantait le bonheur d'avoir  
« porté de tels enfants. Après le sacrifice, ils allèrent  
« se coucher; mais ils ne se relevèrent pas le lendemain, et terminèrent leur vie par une mort  
« douce et tranquille, au milieu d'une très-grande  
« gloire, qui n'aura point de fin. — Eh quoi ! reprit  
« Crésus déjà transporté de colère, tu ne me compteras donc point parmi les heureux ? » Solon, qui ne voulait ni le flatter ni l'aigrir davantage, lui dit avec douceur : « Roi de Lydie, Dieu nous a donné,  
« à nous autres Grecs, toutes choses dans la médiocrité; surtout, il nous a fait présent d'une sagesse  
« ferme, mais simple et populaire, qui n'a rien de  
« royal ni d'éclatant, et qui, connaissant que la vie

« des hommes éprouve un nombre infini de vicissitudes et de changements, ne nous permet ni de nous glorifier des biens dont nous jouissons nous-mêmes, ni d'admirer dans les autres une félicité qui peut n'être que passagère et n'avoir rien de réel ; car l'avenir est pour chaque homme un tissu d'accidents tout divers, qui ne peuvent être prévus ; celui-là nous paraît seul heureux, de qui Dieu a continué la félicité jusqu'au dernier moment de sa vie ; mais pour celui qui vit encore et qui flotte au milieu des écueils sur cette mer orageuse, son bonheur nous paraît aussi incertain et aussi mal assuré que la couronne pour celui qui combat encore et qui n'a pas encore vaincu. » Solon se retira après ces paroles qui ne firent qu'affliger Crésus sans le corriger.

« Ésope, celui qui a fait des fables, était alors à la cour, où il avait été appelé par Crésus qui le traitait très-favorablement ; il fut fâché du mauvais accueil que Solon avait reçu du prince, et lui dit par forme d'avis : « Solon, il faut ou n'approcher point du tout des rois, ou ne leur dire que des choses qui leur soient agréables. — Dis plutôt, répondit Solon, qu'il faut ou ne les point approcher, ou leur dire des choses qui leur soient utiles. » Le roi méprisa toujours depuis le législateur.

XIV.

Cependant les dix années que Solon avait fixées lui-même s'étant écoulées, la situation d'Athènes réclamait un grand citoyen investi de la confiance publique. La constitution de Solon était debout, mais la perversité des partis la menaçait d'une subversion prochaine. L'auteur de tous les maux de sa patrie était ce jeune Pisistrate, parent et disciple de Solon; Pisistrate profitait des leçons de politique qu'il avait sucées dans la familiarité de Solon pour détruire à son profit l'ouvrage de son maître. Tous les historiens s'accordent à faire de Pisistrate dans sa jeunesse le portrait de l'homme le plus accompli et le plus propre à séduire, avant de la violer, la liberté de sa patrie. Noble, beau, riche, prodigue, éloquent, aimable, doux dans les formes, audacieux dans les desseins, Pisistrate s'étudiait à faire à Athènes ce que César jeune fit plus tard à Rome. Il caressait la multitude pour la tourner contre les nobles et pour dompter ensuite par l'épée les deux partis. Sa popularité l'a-

vait rendu tout-puissant sur les prolétaires. Il leur promettait les dépouilles des propriétaires et la domination sur les paysans. Il appuyait son levier sur la plus vile et la plus tumultueuse démagogie. Son admirable instinct d'ambition lui avait révélé d'avance le secret de tous les tyrans, c'est que la démocratie outrée accorde à ses favoris la tyrannie plus facilement encore que la noblesse, parce que la démocratie sent moins le poids et la honte de la servitude que l'aristocratie. Pourvu qu'on règne et qu'on opprime en son nom et à son profit peu lui importe l'oppression ; elle a peu à perdre et tout à gagner. Aussi les pires tyrans furent-ils toujours les tyrans populaires. Pisistrate quoique noble, comme César, abdiquait son rang pour mendier le pouvoir absolu des factions qui n'ont rien à perdre et rien à refuser.

Son succès était complet dans Athènes au moment où Solon y reparut. Chef du parti populaire, il ne manquait à Pisistrate que le titre de roi et la consécration de son autorité par les armes remises dans ses mains.

XV.

Solon était trop honnête homme pour soupçonner la perversité profonde de son disciple. Il crut que ses avis seraient utiles à Pisistrate et que ce favori de la multitude se servirait de son ascendant pour modérer et réconcilier une seconde fois les partis prêts à s'entre-déchirer. Pisistrate feignit d'écouter ces conseils, mais il continua sourdement à fomenter la démagogie, d'où il attendait la toute-puissance. Comme le prétexte lui manquait pour la saisir et que le peuple tardait trop à la lui offrir, il concerta avec ses partisans une de ces scènes dramatiques qui ne manquent jamais leur effet sur la foule et qu'il est trop tard pour déjouer quand elles ont fait d'un citoyen un maître.

Un jour qu'il avait fait répandre parmi le peuple des soupçons sinistres sur les prétendus dangers que son favori courait par la main des nobles, Pisistrate s'élança tout à coup de sa maison sur la place publique, le visage pâle, les habits en lambeaux, la poi-

trine, les joues et les mains percées de légères blessures qu'il s'était faites lui-même, tendant ses mains sanglantes au peuple comme un homme qui vient d'échapper à des assassins.

A sa voix, à ses gestes, au sang qui coule de ses plaies simulées, un cri de vengeance et d'amour éclate, la foule émue le reçoit dans ses bras et le rapporte en triomphe à sa demeure; on jure la mort de ses ennemis, et pour prévenir le retour de pareils périls, on le proclame chef absolu d'Athènes, on lui vote une garde personnelle de soldats dévoués, on lui remet les clefs de la citadelle. Le pouvoir militaire le plus effréné sort comme toujours du pouvoir populaire sans modération. Athènes est esclave, Pisistrate règne, Solon étonné contemple avec stupeur le crime de son disciple et la stupidité de son peuple. Raillerie cruelle et trop fréquente de la fortune à la vertu !



XVI.

L'énergie civique de Solon dans cet écroulement de la liberté et de la patrie proteste assez contre les reproches de mollesse et de timidité qui lui étaient faits par ceux pour qui toute modération est faiblesse. Quoique seul et abandonné à la fois par la foule altérée de despotisme et par les nobles déjà empressés à l'adulation, il protesta devant l'aréopage contre la proposition d'accorder des gardes à Pisistrate. « Fils d'Hippocrate, criait-il à Pisistrate étalant ses blessures, tu joues mal ton rôle d'Ulysse dans cette comédie, car tu t'es couvert de feintes blessures pour tromper tes concitoyens, et Ulysse ne le fit que pour tromper les ennemis des Grecs. » Puis se tournant vers le peuple : « Vous ne regardez, dit-il, qu'aux paroles douces et flatteuses de cet homme qui vous séduit; chacun de vous en particulier a pour ses affaires privées la finesse du renard, mais dès que vous êtes réunis ensemble et qu'il s'agit du salut public, vous n'êtes plus qu'une multitude sans

tête! Malheur à vous qui avez deviné les intrigues de Pisistrate sans les déjouer, et malheur à vous qui, ne les ayant pas pressenties mais les voyant éclater dans son crime, n'avez pas le courage de lui résister et de mourir en combattant la tyrannie! Avant ce jour, continua-t-il malgré les clameurs des Pisis-tratides, il était plus facile d'étouffer la tyrannie naissante, et maintenant qu'elle est démasquée et établie, il est plus honnête et plus glorieux de la renverser. » L'action suivit le discours; il rentra dans sa maison, prit ses armes et se précipitant seul sur la place publique, il appela les bons citoyens à la défense de la liberté: tout tremblait, pliait ou fuyait. Son isolement fut son salut; on respecta en lui, non la vertu mais l'impuissance. Il jette avec indignation ses armes dans la rue. « Soyez témoins, ô Dieux! dit-il, que j'ai défendu, autant que je l'ai dû, les lois, la liberté et la patrie. » On le conjurait de fuir. « Non, dit-il, c'est un crime de fuir, le droit reste et défie l'audace! » Il rentra en plein jour et attendit les bourreaux. A ceux qui lui demandaient d'où lui venait le courage qu'il montrait dans ses défis à la tyrannie et à la mort. — *De la vieillesse*, répondit-il sans ostentation.

Cette réponse modeste qui attribuait ainsi au peu de prix d'une vie avancée le courage qu'il avait de

braver la mort, rappelle la réponse d'un sage vieillard de nos jours. Au moment où la Convention nationale venait de voter le supplice du roi Louis XVI, M. de Malesherbes, son défenseur, se répandait au pied de la tribune en reproches et en généreuses invectives contre l'odieuse inhumanité des juges. « Qu'est-ce qui te donne l'audace d'accuser si haut ici ceux dont le glaive est suspendu sur ta propre tête lui dit un des conventionnels ? — *Dégoût de la vie !* » lui répondit avec dédain le vieillard. La Convention n'épargna pas Malesherbes, Pisistrate épargna Solon. Soit souvenir de l'amitié passée, soit crainte de soulever Athènes par le meurtre de son plus grand citoyen, soit sécurité dans la tyrannie, qui donne la clémence aux tyrans, Pisistrate laissa vieillir Solon dans sa patrie.

## XVII.

Solon oublia qu'il avait été le maître d'Athènes et l'oracle de la Grèce libre, pour se souvenir seulement qu'il était poète et philosophe. Il détourna les yeux des fautes et des humiliations de sa patrie. « Je vieillis en apprenant toujours, disait-il; je ne cultive plus que les muses et les innocents plaisirs de l'âme et du corps, consolation des mortels. » Sa tâche était remplie, il ne pouvait pas à lui seul suppléer un peuple. Il fut modéré dans la douleur comme il l'avait été dans son gouvernement et dans ses lois. Il compatit à lui-même comme il compatissait aux hommes. La poésie ne le consola pas, mais elle le soulagea de ses peines. Les vers de sa vieillesse prirent la gravité de l'âge; il chanta, au lieu de l'amour, la liberté et les dieux. Les historiens citent souvent ses maximes moulées dans des strophes dignes d'un Anacréon plus mâle et plus sérieux. Il mourut en paix, et fut enseveli à Salamine comme dans sa conquête. Pisistrate n'osa pas toucher à ses lois civiles, qui res-

tèrent le code de la justice après que le code de la liberté eut péri. Son nom fut une des plus majestueuses mémoires de la Grèce; on dit encore la ville de Solon en parlant d'Athènes.

C'est un de ces hommes rares à qui la postérité ne peut pas reprocher une faute morale dans une longue vie politique. Les ambitieux ne l'accusent que de désintéressement, les factieux que de modération, l'aristocratie que de justice, la démocratie que de conciliation: tous ses crimes aux yeux des partis ne sont que ses vertus aux yeux de la postérité. Souhaitons des Solons aux peuples, et des peuples plus dignes de leur législateur aux Solons. Il n'y a qu'un nom à opposer au sien dans les temps modernes, c'est Washington.



# PÉRICLÈS





# PÉRICLÈS

---

MORT EN 429 AVANT JÉSUS-CHRIST.

---

## I.

Le génie des grands hommes politiques est en eux-mêmes, mais leur gloire est dans les circonstances heureuses et dans les autres grands hommes, dont ils sont comme par une prodigalité de la nature ou de la civilisation entourés, escortés, suivis devant la postérité. Avoir son nom inséparable, dans l'histoire, d'une foule d'individualités éminentes qui se groupent autour de votre nom, et qui, rejaillissant en éclat réciproque les uns sur les autres, forment un éblouissement historique au milieu duquel vous resplendissez comme l'axe au centre des rayons, c'est être plus qu'un grand homme, c'est être un siècle.

Périclès eut ce bonheur en Grèce , comme Auguste à Rome, comme les Médicis en Italie, comme Louis XIV en France. Mais Auguste n'était que l'heureux héritier des crimes de César, du sang des proscriptions et de la liberté de Rome; Léon X, cet Auguste des Médicis, n'était qu'un homme d'esprit et un homme de goût; Louis XIV n'était qu'une sorte de divinité de la monarchie croyant en soi-même, une majesté royale incarnée dans un esprit médiocre. Périclès seul était véritablement grand par lui-même, car il n'avait conquis son rang que par sa supériorité personnelle, et il ne fut pendant quarante ans le dominateur d'Athènes que parce qu'il était par nature le premier de ses citoyens. Le hasard sans doute lui avait fait son siècle, mais lui seul s'était fait sa place, et il se l'était faite par des talents et non par des forfaits. Voilà sa prééminence; en récompense il nomma son siècle. Nommer son siècle, c'est le conquérir. Disons sa vie.

## II.

Tous les gouvernements humains ont leurs avantages et leurs vices; les monarchies ont plus de paix, les républiques ont plus de gloire; sous les monarchies il y a plus de silence, d'ordre apparent, d'uniformité et pour ainsi dire de monotonie dans la vie des peuples; sous les républiques il y a plus de bruit, de mouvement, de péripéties dans le drame humain, il y a surtout plus d'acteurs, et de grands acteurs; car la servitude tue les beaux caractères et la liberté les suscite; sous les unes on est grand par l'obéissance, sous les autres on est grand par la volonté. Les peuples, toujours médiocres en masse et à qui la vie matérielle suffit, peuvent s'accommoder de la monarchie; les hommes à puissantes facultés, qui aspirent par nature à exercer ces énergies de leur âme et à conquérir dans le gouvernement ou dans l'histoire la supériorité qu'ils portent en eux, doivent se passionner pour les républiques. La scène monarchique n'admet qu'un seul, la scène républicaine

contient tous; l'une est un monologue, l'autre un dialogue à cent mille voix; en un mot, la monarchie est le gouvernement des habitudes, la république est le gouvernement des supériorités.

Cela est si vrai, qu'on devrait peut-être s'étonner que les *démocraties* ou les multitudes, qui sont essentiellement subalternes d'intelligence et envieuses par nature des supériorités, se passionnent si généralement pour les institutions républicaines, où les supériorités prévalent toujours sur elles et les humilient sous l'ascendant d'un plus grand nombre de citoyens de génie! C'est là une preuve de plus de cet instinct désintéressé du genre humain, qui fait désirer généreusement à chacun la grandeur de tous, même quand cette grandeur doit le rapetisser à ses propres yeux.

## III.

Mais de même qu'il y a plusieurs espèces de monarchies, depuis la monarchie absolue qui n'est que la tyrannie, jusqu'à la monarchie constitutionnelle qui n'est que la république administrative, avec le pivot fixe héréditaire et nominal d'un roi; de même il y a plusieurs espèces de républiques, aussi différentes les unes des autres que le gouvernement d'un seul est différent du gouvernement de plusieurs et du gouvernement de tous. La république romaine, république féroce comme le peuple de brigands qui l'inaugura sur le cadavre d'un fils immolé à la liberté par son père, nous a trop accoutumés dans notre enfance à appliquer par préjugé à ce nom de république les idées de vertu contre nature, d'ostracismes, de proscriptions, de supplices, de sang des grands jeté au peuple, de démagogues acharnés et de dictateurs implacables se succédant tour à tour pour agiter les fureurs de la multitude ou pour la dompter par la hache. L'accès sanguinaire de révolution en

France, qu'on a improprement appelé république et qui ne fut que l'explosion d'une démagogie prenant la terreur pour justice et l'échafaud pour institution, a malheureusement confirmé en nous ces irréflexions et ces ignorances. Mais s'il y eut la république de Marius à Rome et la république de Danton à Paris, il y eut à Florence la république de Médicis, et il y eut à Athènes la république de Périclès.

Cette nature de république fut l'apogée de la civilisation en Italie et en Grèce; cette république qui n'est autre chose que la souveraineté rationnelle du peuple régularisée et constituée en assemblées délibérantes, en lois religieusement obéies parce qu'elles sont volontaires, en institutions électives qui font monter les plus capables ou les meilleurs à des magistratures temporaires, enfin en pouvoir exécutif limité et responsable qui donne le mouvement et la direction à ce grand mécanisme de pouvoir et de liberté, est le chef-d'œuvre de la raison humaine dans le gouvernement des sociétés. C'est parce que de telles républiques sont le chef-d'œuvre de la raison, qu'elles restent éternellement le type et comme le rêve de l'esprit des peuples avancés en civilisation. La liberté s'y combine avec l'ordre, première nécessité des sociétés; l'autorité d'autant plus forte qu'elle est prêtée par tous à

l'exécuteur suprême de la loi, y est obéie comme la volonté collective de tous les citoyens; la patrie y est défendue avec héroïsme parce qu'elle est la propriété des combattants; la guerre n'y sacrifie pas le sang des fils de citoyens aux caprices des généraux; la propriété fruit du travail et de l'économie s'y multiplie, parce qu'elle est inviolable aux spoliations arbitraires ou aux impôts excessifs dépassant les forces de ceux qui les payent; le commerce y fleurit parce que l'échange y est libre; les arts y produisent des chef-d'œuvres parce qu'ils y travaillent à la décoration de la patrie; l'éloquence y charme les intelligences parce qu'elle y est la candidature aux fonctions publiques, et qu'elle y débat sans cesse devant le peuple les plus hautes questions de justice, de police, d'intérêt national, de paix, de guerre, de religion; enfin la philosophie, la scène, la poésie, la littérature, les sciences y resplendissent parce que l'intelligence et la vertu, premiers titres de toutes les supériorités sociales, y sont honorées et presque divinisées par la république, et parce que des écoles libres et concurrentes, ouvertes sur toutes les places publiques à l'instruction du peuple, y appellent à toute heure la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse elle-même aux leçons ou aux entretiens des maîtres de la pensée, de la science ou de l'art.

Sous de telles républiques, les nations mûrissent en peu d'années et laissent après leur floraison, sur les plus petits territoires, des traces historiques et des monuments qui sont le perpétuel étonnement de l'esprit humain. Telle était la république de Périclès. Athènes n'était rien, mais sa civilisation politique remplissait la Grèce et l'Asie.

Un mot, avant de raconter la vie de ce grand homme, sur l'état de la Grèce et d'Athènes au moment où il naquit.



## IV.

Nous l'avons dit ailleurs en parlant d'Homère et de Socrate, la race grecque est un phénomène dans la famille des nations antiques; dès qu'elle paraît et partout où elle paraît elle est reine; c'est la favorite de la nature, elle n'a point de barbarie. On ne peut selon nous expliquer ce phénomène d'aptitude intellectuelle, de croissance précoce et de beauté physique de ce peuple, que par la fécondation réciproque de la vieille Asie, ce premier-né des continents de la brûlante Afrique, et de la jeune Europe, se rencontrant à ce point de contact des trois races sur l'extrême limite de ces trois berceaux de la famille humaine, sous un climat propice à l'activité de l'esprit et du corps, sur un archipel baigné par des mers qui réunissent les hommes plus qu'elles ne les séparent, et se mariant d'âme et de corps pour enfanter une race multiple et privilégiée, un de ces heureux bâtards du monde qui sont les miracles de la création et de la fortune. Quoi qu'il en soit, la

Grèce est évidemment une colonisation d'idées et de mœurs, une migration intellectuelle jetée par ses mers sur ces rochers, sur ces écueils et sur ce sable du Péloponèse, une filiation des races primitives visitées à l'origine du monde par l'esprit de Dieu. On y reconnaît la poésie de la Perse, les théogonies de l'Inde, les mystères et la sagesse voilée de l'Égypte, la mollesse asiatique, et aussi l'héroïsme barbare des montagnes de la Macédoine, ce cap avancé de l'Europe sur l'Asie. L'imagination est le caractère dominant de ce peuple, il est comme son Achille le héros et le poète à la fois de l'espèce humaine dans l'antiquité.

## V.

Un tel peuple devait aimer la liberté, parce qu'il adorait le beau et que la liberté combinée avec l'ordre est la suprême beauté en politique ; aussi s'était-il constitué généralement en républiques ou en royautes tellement pondérées par le peuple, comme à Lacédémone, que ces rois n'étaient que des représentants responsables et enchaînés du pouvoir populaire. Pour rester plus libres encore, ces différents États grecs, républicains au dedans, s'étaient encore constitués en indépendance les uns des autres et en grande république fédérative au dehors. Le lien du faisceau tenu tantôt par la main d'Athènes, tantôt par celle de Sparte, tantôt par celle de Samos ou de tel autre État, changeait de main, se relâchait ou se tendait selon l'ascendant mobile que la guerre, la politique ou le génie des grands citoyens donnait à ces différents États les uns sur les autres.

Voici, au moment où naissait Périclès, quelle était la situation de la fédération grecque, et d'Athènes en particulier.

## VI.

Sur tous ces États fédératifs qui composaient la Grèce, Lacédémone et Athènes, tantôt alliées, tantôt rivales se disputaient la prééminence. La guerre récente et triomphale contre les Perses terminée en faveur des Grecs par deux victoires immortelles, Marathon sur terre, Salamine sur mer, avait un moment rallié les deux États et tous les États secondaires en un seul faisceau défensif dans l'intérêt du salut commun. Cette guerre, comme il arrive toujours, avait prodigieusement développé non-seulement la force, mais le génie même de Lacédémone et d'Athènes; les nations grandissent dans la lutte comme les individus dans l'exercice de toutes leurs facultés; la force n'est que la tension des énergies morales et physiques. Cependant, comme ce Périclès, dont nous parlons, le démontre très-bien dans un de ses premiers discours d'homme d'État au peuple de l'Attique, Athènes avait acquis dans cette guerre contre les Perses plus de forces réelles que Lacédémone, car

Lacédémone n'avait pour toute force que le génie de la guerre, tandis qu'Athènes avait à la fois le génie de la guerre et le génie de la paix, le génie de la diplomatie, le génie des finances, le génie de l'administration, le génie de la marine, et parce qu'en un mot Lacédémone n'était que la barbarie héroïque et qu'Athènes était la civilisation armée. La première de ces forces peut lever une armée redoutable, mais elle ne peut la maintenir sous les armes et la solder longtemps : une campagne malheureuse l'anéantit, une guerre prolongée la disperse ; l'autre au contraire trouve des ressources aussi inépuisables que le péril, on peut la vaincre dans une bataille, mais on la retrouve le lendemain debout, derrière d'autres armées et d'autres flottes ; l'une n'a que l'effort, l'autre a la durée.

## VII.

Ces deux puissances de Lacédémone et d'Athènes, l'une assise à Sparte au milieu des montagnes, forteresses naturelles du Péloponèse, l'autre au fond des golfes intérieurs semés d'îles sous sa dépendance, avaient des alliés conformes à leurs deux natures et à leurs deux situations : Lacédémone, tous les petits États belliqueux et montagneux qui forment le noyau de la Grèce entre la mer Adriatique et Corinthe, l'autre toutes les républiques maritimes de l'Archipel y compris Corcyre ou Corfou sur l'Adriatique, et toutes les colonies Ioniennes qui bordaient le continent d'Asie, depuis Chio, Smyrne, Samos, jusqu'à Chypre. Elles semblaient se mesurer de l'œil et se préparer depuis plusieurs années à décider, dans une lutte ouverte, à laquelle des deux appartenait définitivement l'ascendant sur la Grèce entière. C'était au fond une guerre de civilisation plus qu'une guerre de conquête ; car le triomphe de Lacédémone eût été le triomphe de l'esprit militaire,

de la tyrannie et de la barbarie sur la politique grecque; le triomphe d'Athènes était celui de l'intelligence, de la liberté, des arts et de la paix. Le genre humain devait désirer la supériorité d'Athènes.

## VIII.

Un ou deux prétextes, presque insignifiants et imperceptibles de si loin à l'histoire, firent éclater cette rivalité hostile qui couvait depuis trente ans dans les deux peuples. Les Lacédémoniens, puissance surtout continentale, étaient jaloux de la marine de Corcyre, État insulaire grec, situé dans l'Adriatique, en face de leurs rivages; ils attaquaient à chaque occasion cette république. Les Athéniens, diplomates habiles et prévoyants, soutenaient au tribunal des amphictyons, sorte de congrès permanent de toute la Grèce, la cause de Corcyre; il leur importait d'étendre leur protection navale jusque sur cette île de l'Adriatique, qui donnait de l'ombrage à leurs rivaux les Lacédémoniens. Il leur importait également de paraître soutenir la cause des faibles contre les oppressions, afin de conquérir par cette politique généreuse la clientèle des petits États exposés à l'oppression des grands.

La politique d'Athènes était la meilleure moitié de



sa puissance ; la nature avait donné aux Athéniens le génie de l'habileté, de la négociation, de la persuasion et de l'éloquence, ils régnaient par ce droit de nature sur les îles et sur le continent ; mais la constitution de cette république admirablement dessinée par le dernier de ses législateurs, Solon, avait secondé la nature. Ce grand homme, fondateur de la république, avait été un moment méconnu par son pays ; il s'était proscrit lui-même pendant dix ans, pour laisser satisfaction à l'envie par son absence et pour abandonner son œuvre à la vertu du peuple, sans laquelle rien de libre ne peut subsister. L'expérience lui avait paru plus utile que la dictature pour élever ce peuple, même par ses chutes, à la pratique de la liberté. Le peuple avait été d'abord indigne de son législateur, il était retombé par sa turbulence dans la tyrannie ; à son retour dans sa patrie, Solon avait trouvé la république confisquée par un tyran ; il s'était résigné à la versatilité et à l'incapacité de ce peuple, il s'était retiré honteux de sa patrie dans la solitude, il y avait cultivé en paix ces muses tristes et consolatrices qui avaient fait de lui dans sa jeunesse un des plus grands poètes élégiaques de la Grèce ; il y était mort découragé du peuple et respecté même du tyran. Il semble avoir été dans l'antiquité le modèle de cet abbé Sieyès, un des fondateurs

de la république française, avortée dans ses accès de démence en 1793, qui combinait au bruit des supplices une constitution républicaine, et qui vieillit sous la tyrannie militaire du soldat, moqueur de la liberté.

## IX.

Cette constitution d'Athènes qui, après Solon, renaquit de son tombeau, semblait éminemment adaptée au génie à la fois sage et turbulent de ce peuple. Elle mesurait d'une main avare et prudente le pouvoir au peuple, en ne lui donnant que la ratification des actes du gouvernement; le gouvernement lui-même était réservé au petit nombre des hommes capables de pensée publique. En peu de mots voilà cette constitution où l'aristocratie intellectuelle et la démocratie ignorante se pondéraient l'une par l'autre, de manière à ce que le gouvernement, dirigé par la capacité et seulement contrôlé par la multitude, parût appartenir à tous, mais en laissant à chacun la fonction à laquelle il est propre. C'est le chef-d'œuvre en effet des gouvernements, de constituer le droit dans tous les membres, mais de faire monter et de fixer l'intelligence dans la tête.

## X.

Tous les citoyens participaient également à la souveraineté.

Ils étaient néanmoins, pour la distribution de ces exercices de la souveraineté, divisés par la constitution en trois classes : les nobles, mot qui ne signifiait que la supériorité de richesse et de situation sans rien d'exclusif aux autres classes ; les laboureurs ou habitants des campagnes cultivant par profession les terres ; enfin les artisans citoyens vivant des arts ou des métiers salariés ; ces trois classes inégales de dénomination étaient égales de dignité. Selon leur distribua à chacune l'aptitude aux différentes fonctions de l'État, selon le *cens* ou selon la richesse que chacun des citoyens possédait. Ceux-là seuls à qui une certaine quotité de revenu donnait l'instruction présumée et le loisir nécessaire aux fonctions de la magistrature y furent appelés. Les autres, laboureurs ou artisans, en beaucoup plus grand nombre, qu'on appelait alors mercenaires et

qu'on appellerait aujourd'hui prolétaires, n'eurent pour toute fonction que le droit d'élire les citoyens aux magistratures, d'écouter les orateurs autorisés par le gouvernement à parler dans les assemblées générales du peuple, et de participer ensuite à la décision sur les affaires déterminées, en donnant leur voix ou leur *féve* pour ou contre les questions débattues devant eux. Solon supposa avec raison que la masse du peuple, très-capable d'avoir un sentiment juste et patriotique sur les hommes et sur les choses, était généralement inhabile, par défaut de lumières spéciales et acquises, au maniement direct des choses d'État ou d'administration. Le patriotisme en effet est un instinct ; les masses le possèdent autant et plus souvent que les hommes d'État ; mais la politique et l'administration sont une science qu'on ne possède que par l'éducation et l'expérience. On naît patriote, on devient homme d'État.

## XI.

Solon créa ou conserva deux grands conseils de gouvernement : l'un nommé l'aréopage, sorte de sénat suprême où se concentrait tout le pouvoir législatif, et l'autre nommé le conseil des *quatre cents*, ayant pour attribution principale de prendre l'initiative des propositions de loi, et de déterminer préalablement la nature et les limites des questions publiques qui seraient délibérées dans les assemblées du peuple. La parole publique n'était point arbitraire à Athènes ; Solon et Aristide connaissaient trop la puissance de l'éloquence sur les hommes rassemblés et prêts à passer, à la voix des orateurs, à la passion de la sédition, pour abandonner le peuple à la merci des réunions anarchiques et des orateurs sans mandat et sans responsabilité. Il en était de même à Rome : les clubs, ces assemblées de l'anarchie, n'étaient pas encore inventés dans ces pays libres ; les législateurs savaient et le peuple comprenait que toute liberté régulière périrait promptement

dans ces tumultes de paroles, et que le grand intérêt de tous devait imposer des limites à la faculté de rassemblement et d'excitation réciproque de chacun. Les lois sont assez fortes pour réprimer ou pour contenir chaque citoyen isolé, mais il n'y a pas de lois capables de réprimer ou de contenir une multitude incendiée par un méchant ou par un fou éloquent ; or du moment que la loi faiblit, la force règne ; les clubs sont donc la tyrannie en permanence. Les Athéniens le comprenaient, les Anglais seuls parmi les peuples modernes ont affecté de ne pas le comprendre ; mais c'est un reste de la barbarie dans leurs lois saxonnes ; la liberté excessive de leurs séditions oratoires appelées clubs a pour contre-poids chez eux la prépondérance oppressive de leur aristocratie. Toute démocratie succomberait en Angleterre devant cette faculté de rassembler et de haranguer arbitrairement le peuple, comme elle a deux fois succombé en France. Plus le peuple est légalement libre, plus sa liberté doit être inoffensive à son gouvernement.

C'est avec la même prudence que Solon, en constituant la république, avait réservé l'initiative des lois et des décrets aux assemblées élues par le peuple et non au peuple lui-même. Une mesure téméraire, proposée inopinément à la multitude et emportée

d'enthousiasme par un orateur, aurait pu détruire en une heure les institutions méditées pour les siècles. La constitution, l'administration et la politique extérieure surtout de la nation auraient flotté au gré du vent.

Pour éviter les brigues, les quatre cents membres du sénat étaient tirés au sort, dans une urne contenant les noms des citoyens de chaque tribu qui avaient les conditions nécessaires pour cette fonction. Toutes les cinq semaines, les tribus désignaient elles-mêmes le président de ce sénat : ce président s'appelait Prytane. Pendant ces cinq semaines, le prytane présidait, répondait du trésor public, de la citadelle d'Athènes et du sceau de la république ; tous les jours il rassemblait le sénat, invoquait les lumières du ciel, proposait le sujet des délibérations ; la proposition adoptée passait à la sanction du peuple, elle ne devenait loi qu'après ce consentement réfléchi du peuple.

L'aréopage était plus spécialement le pouvoir exécutif, il était défendu d'y faire ni exorde, ni péroraison passionnés aux discours. On exposait, on discutait, on concluait ; l'aréopage ne se réunissait que la nuit, parce qu'il était aussi un tribunal et que les juges ne doivent pas voir les coupables, mais le crime. « Rien de plus constant dans ses maximes,



rien de plus sévère, rien de plus puissant que cette institution , dit Cicéron dans ses lettres datées d'Athènes; la victoire de Salamine remportée par Thémistocle , ajoute-t-il , n'a sauvé la patrie qu'une fois, l'aréopage la sauve tous les jours! »

## XII.

La première magistrature de l'État était confiée temporairement à neuf directeurs ou ministres appelés *Archontes* ; le premier de ces archontes donnait son nom au gouvernement et à l'année de sa magistrature ; le second régnait comme un roi à temps sur l'administration générale de la république ; le troisième commandait les troupes ; chacun des six autres avait dans ses attributions un des départements spéciaux de ce grand ministère.

Les prytanes, ou présidents du sénat, convoquaient seuls le peuple en assemblées délibérantes ; le lieu de l'assemblée, sorte d'amphithéâtre naturel en plein air, sur la pente de la citadelle, était le *Pnyx*. Un rocher fruste creusé en forme de tribune ou de chaire que nous avons vu encore, portant les marques du ciseau, servait de tribune aux orateurs. Les plus âgés, réputés les plus sages, parlaient les premiers ; le peuple votait ; son vote rédigé en loi ou en décret était lu à l'assemblée. Toute politique émanait

ainsi du peuple par le sénat, l'aréopage, les archontes, les généraux, les magistrats élus par lui. La loi s'éclairait ainsi dans ces différents corps d'élite par la discussion de plusieurs degrés, puis redescendait mûrie et délibérée au peuple, qui lui donnait ou lui refusait, après examen, la sanction de la volonté générale ; admirable élaboration de la loi ou de la politique où chacun donne ce qu'il a à donner à la patrie, c'est-à-dire le vieillard son expérience, le sage sa vertu, l'homme de loisir sa lumière, l'homme d'État son éloquence, le peuple enfin son bon sens et son patriotisme éclairés par en haut.

A ces différents corps délibérants particuliers à Athènes, il faut ajouter un corps fédératif appelé les *Amphictyons*, et dont les attributions s'étendaient à la Grèce entière, auquel chaque État fournissait un député. C'était le congrès permanent de la Grèce, chargé de surveiller, de juger et de maintenir le concours et l'harmonie fédérale entre tous les membres grecs de la confédération.

Tel était le mécanisme de la république d'Athènes au moment où Périclès naissait et grandissait pour la gloire de sa patrie.

---

## XIII.

Il était de haute naissance, avantage naturel, immense, surtout dans une démocratie; car le peuple a moins d'envie contre ceux dont il est accoutumé à respecter le nom que contre ceux qui s'élèvent de son propre sein et dont l'élévation l'humilie davantage par la comparaison de l'infinité de leur origine avec le rang où ils sont portés par le mérite ou par la fortune. C'est une mauvaise disposition du cœur humain dans le peuple, d'être plus jaloux de ses égaux que de ses supérieurs. Le jeune Périclès avait même une sorte d'instinct inné et héréditaire de la royauté en lui, par le sang royal qui coulait dans ses veines; il était fils de Xanthippe, général athénien qui avait remporté la victoire de Mycale sur les Perses. Xanthippe, illustre par cette victoire, avait épousé une fille de Glissthène, roi de Sicyone; cette fille, nommée Agariste, était la mère de Périclès. Elle avait rêvé, pendant qu'elle portait son fils dans son sein, qu'elle accouchait d'un lion : elle dut donner à ce fils

dès son enfance quelque envie de justifier ce rêve et quelque pressentiment héréditaire de domination ; mais elle dut en même temps lui donner l'horreur et la répugnance de la tyrannie, car le roi Clisthène, père d'Agariste, avait été un des Grecs les plus acharnés contre la tyrannie de Pisistrate, ce tyran d'Athènes et de la Grèce ; il avait contribué plus que tout autre au renversement de Pisistrate et à l'indépendance de Sicyone, sa patrie. Agariste, fille d'un libérateur d'Athènes, ne pouvait élever son fils dans l'idée d'enchaîner un jour ses concitoyens. D'ailleurs la passion du pouvoir tyrannique dénote toujours un défaut d'intelligence dans celui qui s'en laisse dominer ; on ne veut enchaîner les hommes que quand on ne se sent pas suffisamment capable de les persuader. La tyrannie est le gouvernement des corps, la persuasion est le gouvernement des âmes ; le vrai règne est le règne sur l'esprit. Or, la supériorité d'intelligence du jeune Périclès se révéla avec un tel éclat dès son enfance, qu'il dut concevoir et qu'il conçut en effet de bonne heure l'idée de gouverner son pays par droit de nature, et non de l'asservir par droit de violence. Son père Xanthippe, qui avait sauvé Athènes des étrangers et des tyrans, ne voulait pas élever, dans son fils, un autre tyran pour son pays.

## XIV.

A l'exception d'une légère difformité naturelle, qui servit plus tard de texte aux railleries triviales d'Aristophane et des moqueurs publics, tout annonçait dans le fils de Xanthippe et d'Agariste un enfant né pour devenir plus grand que nature. Il avait le visage mince et le sommet de la tête démesurément allongé, comme c'est une habitude de conformation dans les hommes appelés à une grande élévation d'idées et surtout d'idées théologiques ou philosophiques; il semble qu'en eux la pensée qui monte toujours soulève le crâne en s'élevant en haut. Cette difformité était si frappante que les peintres et les statuaires, pour la déguiser, couvrent toujours d'un casque élevé la tête de Périclès. On trouve des traces de cette conformation et des allusions satiriques à cette tête démesurée en hauteur dans les quolibets et dans les épigrammes du temps, ces balayures de l'histoire. « C'est une tête d'oignon, dit l'un. » « On le voit assis sur la place publique, dit l'autre, flé-

chissant sous le poids de sa longue tête, ne sachant quel parti prendre dans la confusion où il a jeté l'État, et de cette tête on entend sortir des tonnerres et on voit jaillir des éclairs. » « Du fatal hymen de la sédition et du temps est né le plus funeste des tyrans, dit un troisième, que les dieux appellent du nom pompeux de tête à l'oignon. » Ne croit-on pas lire à Paris ou à Londres, sur les murs sordides de nos capitales, les caricatures des visages politiques du temps, grossière vengeance des populaces contre les supériorités de leur siècle.

## XV.

L'enfance de Périclès fut livrée aux maîtres de l'âme, de l'intelligence et du corps les plus renommés d'Athènes et de la Grèce ; il semble que son père et sa mère préméditaient de donner en lui, sinon un maître, du moins un type de perfection morale à leur patrie. La musique, art aujourd'hui voluptueux, alors moral et destiné à régler le rythme des mouvements de l'âme et les modulations de la parole parlée, lui fut enseignée par le premier musicien de l'époque, Damon. La politique, science que tous les grands citoyens d'Athènes étudiaient en naissant comme une des fonctions de la vie civile dans toutes les classes, puisque tous y participaient à leur majorité, lui fut révélée par Pythoclides, homme dont Aristote vante l'admirable instinct appliqué au gouvernement des sociétés. Mais Pythoclides eut peu à faire pour initier son disciple à cette science : elle était innée en lui, la nature l'avait fait adroit d'esprit et séduisant de langage. La politique n'est



que la justesse, la force et l'adresse de l'esprit appliquées au maniement des grandes affaires humaines ; ces qualités ne s'enseignent pas, elles s'aiguisent seulement par l'exercice de la pensée sur l'histoire , mais dans une société républicaine elles ne se manifestent que par l'éloquence. C'est vers l'éloquence surtout que l'on tourna ses études. L'éloquence chez les Athéniens à cette époque était inséparable de la pensée ; la rhétorique, qui s'y corrompit plus tard, n'était pas encore tombée dans les mains des rhéteurs, ces baladins de la parole ; elles s'enseignaient par les philosophes qui ne séparaient pas l'élocution du sens. Le premier de ces philosophes était alors Anaxagore de Clazomène ; Anaxagore était à la fois le Platon, le Cicéron et le Pline de la Grèce ; il élevait si haut sa pensée vers les choses éternelles, qu'il dédaignait de parler des affaires publiques, fugitives et infimes comme le temps. Les Athéniens étaient si frappés de la supériorité de son génie planant au-dessus des choses terrestres, qu'ils avaient donné à Anaxagore le surnom de *l'Intelligence*. Le siècle où ce philosophe vivait et enseignait ressemblait beaucoup à ce dix-huitième siècle que nous venons de traverser. La lumière pénétrait dans la nuit des préjugés, dissipait les superstitions païennes et cherchait Dieu dans le grand jour ; les

prodiges révéres du peuple s'évanouissaient devant la science; le miracle le plus grand et le plus pieux de tous était la nature. Anaxagore l'étudiait et lui arrachait par tous ses phénomènes son dernier mot, l'existence d'une intelligence unique et suprême appelée seule légitimement du nom redoutable et adorable de DIEU; c'est ce DIEU défiguré par tous les autres qu'il enseignait à Périclès et à son école. Ce rationalisme religieux répandait la vraie lumière de l'âme sur les imaginations blasphématoires de la multitude; en éclairant le ciel elle éclairait aussi de ses reflets vrais les choses de la terre; elle apprenait non à mépriser mais à plaindre les hommes, elle inspirait un vif désir de les arracher à la superstition des idoles pour les enfanter à l'adoration de la vérité; elle donnait pour fondement à la vertu des citoyens la raison, ce dogme des hommes faits.

Cependant les lois d'Athènes, où le prêtre avait précédé et dominé le législateur, avaient tellement fondu ensemble la religion et l'État, que cette sublime philosophie, qui coûta bientôt la vie à Socrate, ne pouvait s'enseigner qu'à demi-mot et à demi-voix du maître au disciple. Personne ne croyait, et tous professaient la croyance aux idoles populaires, vengées par le supplice; la tête de la société était

déjà au-dessus des théogonies officielles, et la masse du peuple était encore tout entière plongée dans l'ombre des temples des faux dieux. Il y avait deux peuples dans un peuple, celui des prêtres et celui des philosophes. Anaxagore ménageait dans ses leçons publiques cette populace des esprits, et il n'enseignait la vérité spiritualiste qu'aux initiés; il fut le maître de vertu et d'éloquence de Périclès, qui vénéra à jamais ce maître et ne modela pas moins son âme que sa parole à ses leçons. L'éloquence d'ailleurs lui était naturelle; mais ce n'était pas cette fluidité débordante de paroles que les avocats appellent de ce nom, c'était une éloquence réfléchie, sobre, avare de mots, riche de pensées, qui ne semblait parler qu'en faisant violence à sa modestie et qu'en cédant à la force de la nécessité ou à la conviction; éloquence inspirant le respect plus que l'admiration, et qui cherchait la persuasion au lieu de l'applaudissement. Tous les historiens s'accordent à reconnaître qu'il n'exista jamais un orateur politique à Athènes égal en éloquence à ce jeune élève d'Anaxagore; les magnifiques débris de discours qui nous restent de lui dans Thucydide ont la majesté, la proportion, le poli des marbres de Phidias retrouvés dans la poussière du Parthénon. Périclès était le Phidias de la parole. Ses contemporains

sentirent si vivement et si promptement le caractère imposant, souverain et presque divin de ses discours qu'ils le surnommèrent, dès son apparition à la tribune, l'*Olympien*, comme s'il n'y avait eu que la hauteur de cette montagne sacrée qui pût donner l'idée de l'élévation de cette éloquence. Ses ennemis, les démagogues et les pamphlétaires d'Athènes, rendent eux-mêmes hommage par leurs injures à la majesté de ses discours; on y respirait une raison et une philosophie des choses d'État qui rappelait toujours l'homme supérieur même à ce qu'il dit.

« Ce ne fut pas, dit Plutarque, le seul fruit que Périclès tira du commerce d'Anaxagore, on peut dire qu'il apprit de lui à fouler aux pieds la superstition, qui, par le moyen des signes qui arrivent dans le ciel, jette la frayeur dans l'esprit de ceux qui n'en connaissent pas les causes, et qui sont toujours tremblants et éperdus sur tout ce qui regarde la Divinité, à cause de leur profonde ignorance que la philosophie naturelle peut seule dissiper, en faisant naître, au lieu de cette superstition toujours alarmée et inquiète, une véritable et ferme dévotion toute remplie d'espérance et de confiance. »

## XVI.

L'envie, qui découvrit avant le temps le mérite encore timide de ce jeune homme, s'attacha à lui dès son adolescence, comme elle devait le poursuivre jusque dans sa vieillesse; la beauté même de son visage et la grâce de son élocution lui furent imputées à crime par les hommes politiques qui redoutaient en lui un concurrent. Ils répandaient que sa ressemblance avec Pisistrate et ce don de séduire la multitude par les yeux et par les oreilles auguraient un second Pisistrate à sa patrie; ils l'accusèrent d'un sentiment de sa propre supériorité qui annonçait un dédain d'eux-mêmes; ils parvinrent à fomentier ainsi contre lui une malveillance précoce des aristocrates et des démagogues d'Athènes qui tendait à l'éloigner des affaires publiques. Périclès ne s'y trompa point; il reconnut la jalousie de ceux qui voulaient seuls occuper la scène; il chercha avec une sagacité précoce sa base plus solide et plus large dans le peuple; le peuple n'est jaloux de personne parce qu'il n'as-

---

pire à rien pour lui-même. Le jeune Périclès parut s'éloigner volontairement des affaires intérieures d'Athènes, et se contenta de bien mériter de sa patrie dans les différentes campagnes militaires qu'il fit avec héroïsme sous Aristide, sous Thémistocle et sous Cimon, les premiers hommes de guerre du temps; il savait que la renommée qu'on rapporte des champs de bataille efface promptement toutes les popularités civiles, et que la gloire est la meilleure préface au talent. Au retour de ces expéditions où il avait signalé son courage, il parut s'attacher de cœur au parti du bas peuple, alors opprimé par les grands et par Cimon, fils de Miltiade. Cimon n'était pas payé pour aimer ce peuple opprimé alors, mais mobile et ingrat quand il opprime à son tour. Miltiade son père, qui avait sauvé Athènes et la Grèce envahie par les Perses, à la victoire de Marathon, n'avait eu pour récompense du salut de sa patrie que l'ingratitude, la prison, la confiscation de ses biens et la mort de langueur dans la fosse des criminels d'État. Cimon s'appuyait donc, pour gouverner, sur le parti des nobles et des riches. Périclès n'avait pas le choix, il parut se donner ou plutôt se prêter à la multitude; mais il s'y donna en se réservant tout entier lui-même, c'est-à-dire qu'il devint populaire avec tant de mesure, de dignité et d'autorité, qu'il ne com-

promit jamais, dans l'intérêt qu'il montra au peuple, aucun des principes de gouvernement, de justice et de pouvoir qu'il voulait pratiquer plus tard à la tête du pays, sans avoir à démentir ou à retirer ses concessions; il ne se prosterna pas, il s'inclina. Le peuple d'Athènes, si fin connaisseur des caractères, lui sut gré de cette sévérité dans l'affection; il entendit de son nouvel ami des vérités et des conseils qu'il n'aurait pas entendus impunément d'un autre; il distingua parfaitement dans Périclès un homme d'État d'un démagogue. Cette conduite de Périclès n'était pas seulement probe, elle était souverainement habile; elle disait aux nobles : ne redoutez rien de moi; elle disait au peuple : espérez tout, excepté l'anarchie qui est votre honte et votre perte.

## XVII.

Quand il se fut construit ce piédestal d'une popularité solide et large dans le peuple, il y monta et son éloquence, sûre d'un immense écho, l'éleva en peu d'années au faite du crédit et de la puissance. Le crédit et la puissance étant alors dans l'opinion publique, le premier homme de la république était celui qu'on réputait le plus capable de la gouverner. Néanmoins, soit oubli du rang, soit crainte de déplaire au peuple en se classant parmi les nobles, il ne fit jamais partie du sénat ou de l'aréopage; il se contenta de parler dans les assemblées du peuple sur les matières de gouvernement, et d'entraîner, par l'impulsion irrésistible de sa raison et de sa parole, les esprits dans le courant de son ascendant. Pour ménager cet ascendant, dit Thucydide, il économisait pour ainsi dire sa renommée; il parlait rarement, et, dans les questions décisives, il redoutait lui-même de laisser échapper une opinion ou une parole de nature à compromettre le prestige



et, pour ainsi dire, le mystère de son infaillibilité. Le peuple l'attendait comme l'oracle, les grands comme la foudre, tous comme l'arbitre d'Athènes et de la Grèce. Un parti considérable, le parti de l'intelligence, se groupait autour de lui. Il sentait tellement la portée de ses paroles qu'avant de se rendre à l'assemblée du peuple, « il priait la Divinité d'inspirer son âme et de ne pas permettre à ses lèvres de proférer rien d'imprudent, rien qui ne fût opportun, rien qui ne fût convenable à la matière qu'il se proposait de traiter. »

Cet acte de respect envers la Divinité, envers le peuple et envers lui-même, prouve que les démagogues et les pamphlétaires d'Athènes, qui l'accusèrent d'intrigue, de personnalité et d'immoralité politique, le jugeaient d'après eux-mêmes et non d'après lui. Il avait, selon les principes d'Anaxagore, toujours considéré l'honnête homme comme la base d'un véritable homme d'État ; en lisant attentivement ses harangues, on y sent partout l'accent de cette probité d'esprit et de cette hauteur d'idées qui rapproche la politique d'une religion : nous en donnerons tout à l'heure des exemples. Sa vie privée dans sa jeunesse, avant l'âge où l'homme sensible et fatigué de la vie se donne, par faiblesse à lui-même, l'indulgence de ses passions, n'était pas moins aus-

tère. Un jour qu'il sortait de l'assemblée du peuple avec son collègue, le vieux Sophocle, le poète, enthousiasmé de la beauté d'une jeune Athénienne qui regardait passer les orateurs, la fit remarquer à Périclès en se récriant sur tant de charmes : « Sophocle, lui dit Périclès, retenez vos regards, un général ne doit pas avoir seulement les mains pures, mais les yeux aussi. »

L'austérité de sa vie jusque-là répondait à ses maximes, soit par stoïcisme, soit par connaissance anticipée du peuple, qui ne croit jamais qu'on le sert si on ne le sert pas gratuitement. Périclès possédait ou affectait, comme tous les hommes jaloux de popularité durable, le désintéressement et l'économie dans sa vie domestique ; il ne reçut jamais une obole du trésor public pour le traitement des hautes dignités qu'il occupait à Athènes ; il vivait modestement dans sa maison paternelle des revenus en argent ou en nature qu'il tirait par l'agriculture des domaines qu'il avait hérités de son père Xanthippe ; il ne permit jamais ni à sa femme, ni à ses fils, qui souffraient de cette modicité de patrimoine, d'accepter aucune munificence de la patrie ou des citoyens. Il savait quels soupçons ou quels reproches s'attachent partout aux mains qui puisent dans le trésor public, et il disait comme le démagogue français : « Laissez-moi ma

médiocrité, elle est ma force, j'ai peur de l'argent ! »

Cette conduite lui attacha pour jamais l'âme du peuple, qu'il ravissait par son éloquence ; tant de popularité dans un état populaire ne pouvait tarder à se transformer en souverain pouvoir ; il est évident qu'il y aspirait, car une ambition légitime couvait sous cette philosophie.

Nous disons ambition légitime ; car, si Périclès avait besoin d'Athènes, Athènes avait plus besoin encore de Périclès. Périclès avait besoin d'Athènes comme le grand acteur a besoin de l'action et de la scène, pour exercer les puissantes facultés dont la nature et l'éducation l'avaient doué. Cet exercice du génie dans un homme qui se sent supérieur n'est point un crime, c'est un instinct ; ce qui est destiné à monter n'a sa place naturelle et tranquille qu'au sommet.

Athènes avait besoin de Périclès, car elle se précipitait vers les institutions militaires, essentiellement opposées à sa place dans la Grèce, à sa nature et à sa liberté. Il est évident pour quiconque lit avec intelligence l'histoire des années qui précédèrent à Athènes la domination toute morale de Périclès, que ce beau génie, voyant la domination soldatesque prête à dénaturer sa patrie et à abolir la république, voulut par un long et honnête effort retenir ses concitoyens sur cette pente de la servitude et ramener l'esprit du

peuple aux institutions de Solon et au gouvernement civil, meilleurs gardiens de la liberté et de la splendeur morale des nations.

Les victoires de Platée, de Marathon et de Salamine, remportées par Athènes contre les innombrables armées des rois de Perse, avaient corrompu par l'excès de gloire le génie d'Athènes. Ces généraux, ces soldats et ces citoyens dont la Grèce entière célébrait le triomphe, et qui le célébraient eux-mêmes par une exagération d'emphase naturelle aux Athéniens, rentraient des camps ou des vaisseaux, dans la capitale, avec l'orgueil des armes et le mépris des institutions civiles qui conservaient la liberté; la populace insolente d'Athènes était devenue une soldatesque maîtresse des lois. Les factions pour ou contre les généraux avaient remplacé les factions pour ou contre les orateurs; ces factions étant devenues aussi féroces que tumultueuses, leurs caprices déshonoraient le nom d'Athènes. On avait vu Pisistrate, découvrant de feintes blessures aux soldats sur la place publique, se faire porter en triomphe à la citadelle, se faire voter une garde de satellites et reléguer Solon par ce coup d'État dans l'obscurité. On avait vu Miltiade, le vainqueur de Marathon, traîné par ses propres soldats dans le souterrain où les condamnés attendaient le supplice, et où il mou-

rut de sa douleur, ce bourreau des âmes ulcérées. On avait vu le grand Thémistocle, qui avait embarqué toute sa patrie sur sa flotte, et qui l'avait ramenée victorieuse dans Athènes reconquise sur les Perses, gouverner en soldat absolu et cupide les citoyens sauvés par son génie; on l'avait vu bientôt après, proscrit lui-même errer sans asile dans cette Grèce qu'il avait arrachée aux Perses. Il n'avait préservé sa tête chez un petit roi de l'Albanie qu'en embrassant le foyer, et en tenant sur ses genoux l'enfant de ce barbare pour en obtenir une nuit d'hospitalité; de là il avait été poussé jusqu'au crime par l'excès de l'ingratitude. Réfugié à la cour de ces rois de Perse dont il avait été la terreur, il avait offert à ces rois son bras contre sa patrie; il allait y commander leurs armées, quand, hésitant tout à coup entre le parricide et la mort, il avait préféré la mort. Convoquant tous ses amis comme à un banquet d'adieu, il avait bu à la fin du repas une coupe empoisonnée, seule ressource qui lui restât pour échapper au terrible dilemme de sa vie : ou le meurtre de sa patrie, ou la vengeance des Perses. Sa cendre errait sur les flots, d'Asie en Grèce, et d'île en île, sans trouver encore un tombeau.

Après Thémistocle, Cimon, fils de Miltiade, avait été porté aussi par les soldats au gouvernement. Son

titre de général effaçait tous les autres pouvoirs de la république. Ce gouvernement militaire n'était plus au fond qu'une dictature comme celle des Sylla et des Marius à Rome ; dictature imposée par les armes et tempérée par les séditions. Cimon, qui l'exerçait alors pendant cette jeunesse de Périclès, n'était pas propre à l'ennoblir aux yeux du jeune ambitieux ; c'était un honnête homme à qui Aristide, son maître, avait donné une teinture de vertu, mais Aristide n'avait pu lui donner ni l'intelligence, ni la grâce, qui font illusion au peuple sur sa servitude. Il avait la brutalité du soldat ; les soldats l'aimaient à cause de cette ressemblance. Il flattait la vanité du peuple par des expéditions navales et par des conquêtes de territoire, tantôt en Thrace, tantôt en Ionie, sur les côtes de l'Asie-Mineure. Il y avait forcé les Perses à accepter un traité humiliant pour eux, qui leur interdisait d'approcher, de plus de quatre journées de marche, des colonies grecques d'Ionie protégées ou alliées d'Athènes. Il fomentait l'ambition des citoyens afin qu'ils eussent toujours besoin de lui pour la satisfaire ; il les encourageait même au parjure en leur faisant rompre sans prétexte la trêve avec Lacédémone, se chargeant seul, disait-il, du crime et de la peine du crime devant les dieux. Il intervenait jusqu'en Égypte au nom d'Athènes pour donner un roi

de sa main aux Égyptiens. Pendant ce gouvernement militaire de *Cimon*, tout périssait à Athènes, la philosophie, les arts, les lois, la liberté. Un seul homme y régnait par l'armée et par la flotte ; cet homme, pour conserver son commandement, vendait le peuple aux nobles et aux riches, toujours plus enclins à subir la tyrannie pourvu qu'ils la partagent : c'est là le motif qui poussait Périclès à rechercher l'appui du peuple opprimé. Le peuple était le seul point d'appui où un citoyen libre, vertueux et éloquent, pût poser le levier de son âme pour soulever le pouvoir militaire et régénérer les lois civiles de son pays. Périclès rendait justice à Cimon, il n'avait ni envie, ni haine personnelle contre un homme qui lui était si inférieur par le génie ; mais il y avait entre Périclès et Cimon l'antipathie innée qui existe entre le pouvoir brutal et le pouvoir moral, entre la barbarie et la civilisation.

## XVIII.

Ce n'était pas impunément qu'Athènes comparait ces deux hommes, depuis que Périclès avait laissé éclater devant le peuple son éloquence et ses vues d'homme d'État populaire. Cimon, à ce rayonnement du génie qui se levait sur Athènes, commençait à rentrer dans l'ombre. D'un côté, l'homme d'État philosophe, l'espérance de l'opinion, de la liberté, de la littérature, du commerce, des arts; de l'autre, une idole usée des camps et des casernes, entourée de soldats et de matelots grossiers et ignorants : opposer l'un à l'autre ces deux représentants des deux génies d'Athènes, c'était juger. Le moment que l'ingratitude, ce vice endémique des républiques, épiait pour se débarrasser de Cimon était venu. Périclès porta le dernier coup à l'autorité de Cimon en proposant dans l'assemblée du peuple le partage des terres incultes. Les nobles les retenaient systématiquement incultes pour que la propriété et la culture d'une plus large part de territoire de l'At-



tique ne diminuassent pas la valeur de leurs possessions territoriales par la concurrence des fruits de la terre. Ils s'opposaient aussi à ce partage pour que les citoyens pauvres et prolétaires fussent contenus dans la subalternité vis-à-vis des riches et dans l'humiliation qui suit l'indigence. C'est le même intérêt populaire que remua César à Rome, quand il voulut saper la république et fanatiser pour lui la multitude. Nul ne peut nier que cet intérêt ne fût légitime ; seulement, César l'agitait pour renverser la liberté par la sédition agraire , Périclès pour la rétablir et la consolider sur l'intérêt conservateur d'un plus grand nombre de citoyens.

La même question se présente encore aujourd'hui à nous comme mobile et comme satisfaction de ce qu'on appelle révolution sociale. Si, au lieu de présenter au peuple sous ce nom les rêves d'esprits malades, l'impossible égalité des biens, la spoliation de toutes les natures de propriété et l'anéantissement de la famille, qui en est la conséquence, les républicains, mieux conseillés, s'étaient bornés à provoquer le partage à prix presque gratuit des biens stériles de l'État et des propriétés banales des communes, il n'y a pas de doute que la démocratie, grossie d'une nouvelle alluvion de citoyens cointéressés à la patrie et à la propriété légitime,

se serait fondée sur une base large et inoffensive aux classes déjà possédantes. C'est la mesure que la république française de 1848 demandait graduellement avec nous aux démocrates et aux aristocrates imprévoyants en refusant aux démagogues les délires du socialisme.

## XIX.

Cette proposition, contenue dans les bornes du juste et du possible, personnifia à l'instant dans le jeune Périclès toutes les ambitions souffrantes du peuple d'Athènes. Cimon et ses soldats ne conquéraient que des vagues de la mer, ou des territoires qu'il fallait évacuer après leurs victoires. Périclès d'un mot conquérait au peuple un sol rapproché, fertile, inaliénable; c'était la pensée d'un homme d'État dans ce moment à Athènes, comme elle serait la pensée d'un bienfaiteur du peuple en ce moment en France. A Rome, elle ne fut que l'appât d'un tribun, vendu aux factions populaires. Aristote attribua cette pensée à Démonidès de l'île d'Ios, qui la conseilla à Périclès. Nous croyons que le cri du peuple et le génie social de Périclès n'eurent pas besoin de l'emprunter à un publiciste étranger.

Quoi qu'il en soit, Périclès n'eut pas plutôt arboré le drapeau de la distribution des terres incultes au peuple surabondant et prolétaire de l'Attique, que

la passion sociale fit évanouir la passion militaire, et que Cimon, devenu odieux par son attachement aux intérêts des riches, vit s'écrouler toute sa popularité. Les orateurs, les pamphlétaires et les poètes comiques, ces orateurs amers de la scène, lui reprochèrent tous les forfaits dont les préventions écrasent le nom des hommes incriminés par la haine publique. Pour les uns, c'était un ivrogne et un débauché qui se gorgeait des richesses arrachées par l'impôt aux sueurs des citoyens ; pour les autres, c'était un contempteur des lois, des mœurs et des dieux, qui n'avait pas reculé devant un mariage incestueux avec sa propre sœur Elpinice ; pour le plus grand nombre, c'était un admirateur des Lacédémoniens, qui préférait ouvertement ces ennemis naturels d'Athènes à ses concitoyens, qui voulait leur gouvernement monarchique, et qui allait tous les ans passer, dans les fraîches montagnes de Sparte, les mois de loisir et d'être dérobés aux soins du gouvernement ou de la guerre. Cette prédilection du vieux soldat athénien pour les mœurs toutes soldatesques des Lacédémoniens lui était imputée à trahison ; le goût pour Lacédémone ne pouvait être que le mépris d'Athènes. Cimon, selon eux, ne prenait plus la peine de déguiser ses préférences : il méditait d'asservir sa patrie aux lois barbares de Lycurgue et à la rude discipline des Spartiates.

Rien de tout cela n'était vrai, excepté le mariage avec Elpinice, que Cimon avait épousée pour lui donner asile dans la maison de son père mort; mais les mensonges profitent de la haine souvent plus que les vérités, car les vérités ont des limites, et les mensonges n'en ont pas. Cimon, accablé sous ces rumeurs, ne tarda pas à devenir assez faible pour qu'on pût impunément le mettre en accusation.

## XX.

Il faut rendre à Périclès la justice qui lui est due ; il se félicita peut-être de cette impopularité où était tombé le chef grossier de la république, mais il ne trempa point dans ces calomnies et il ne fomenta point l'accusation. Il semblait avoir le pressentiment des injustices et des retours du peuple qui devaient refluer un jour sur lui-même, et il les déplorait tout en en profitant. Sa voix était décisive dans l'acquittement ou dans la condamnation de Cimon : la sœur et la femme de l'accusé vint le solliciter pour son frère. Il la reçut avec un enjouement un peu sarcastique qui éludait toute réponse : « Elpinice, lui dit-il en riant, vous commencez à être un peu vieille pour le rôle de sollicitreuse et de séductrice ! » Mais après ces paroles prononcées à haute voix devant ses amis, il est vraisemblable qu'il lui en laissa entendre de plus douces, car, le jour du jugement venu, Périclès parut plutôt se récuser que poursuivre son adversaire, il ne dit que peu de mots sans colère comme

sans faveur, en homme qui ne veut ni accuser un innocent ni absoudre un ennemi politique, mais qui incline à l'indulgence plutôt qu'à la sévérité. Cette neutralité de Périclès ne prévint pas la condamnation, mais elle adoucit certainement la peine. Cimon fut simplement éloigné d'Athènes par un ostracisme de dix ans, comme un homme dont la présence était importune à sa patrie. Un mot de Périclès aurait changé l'arrêt d'exil en arrêt de mort; mais Périclès avait appris d'Anaxagore à préférer le salut de sa patrie à la satisfaction de ses antipathies personnelles ou de ses ambitions. Il estimait dans Cimon le général consommé dans l'art de la guerre, puissant sur l'esprit des troupes, redouté des Perses et des Péloponésiens; il se réservait de rappeler cet autre Thémistocle au secours d'Athènes, si les circonstances de la guerre imminente dans laquelle on allait être engagé réclamaient jamais le prestige d'un nom militaire. Les historiens qui accusent Périclès d'avoir fait bannir Cimon n'ont pas assez remarqué qu'il lui était aussi aisé de le faire mourir, et qu'il ne craignait point de se conserver un rival et un compétiteur toujours menaçant, pour conserver un grand capitaine à sa patrie. Rien n'est plus rare que l'intelligence des caractères dans l'histoire; les préjugés du premier qui raconte se répètent comme une

suite d'échos sans fin jusqu'au dernier. Les plus grandes âmes y sont jugées par les petites ; c'est le tribunal populaire de la postérité, le nombre y fait loi, non la justice.



## XXI.

Périclès, promu à la suprême autorité de la république par l'ostracisme de Cimon, fut obligé d'accomplir ce qu'il avait promis au peuple. Il abaissa l'aréopage, il laissa tomber en désuétude les sages précautions prises par Solon contre les orateurs qui parlaient dans les assemblées sur les affaires publiques. La constitution de Solon n'accordait ce droit de parole qu'à des orateurs préalablement soumis à une enquête, et dont la vie, la vertu, la responsabilité morales, étaient des gages de sagesse, de patriotisme et de modération. L'aréopage, de plus, fixait d'avance le sujet spécial et circonscrit des discours. Tout cela fut abandonné, dans la pratique, comme un privilège oppressif des nobles et des riches. Périclès poussa les concessions, peut-être nécessaires à une époque de lutte entre l'aristocratie et la démocratie, jusqu'à salarier de trois oboles la présence des

citoyens pauvres dans les assemblées délibérantes du Pnyx : il calcula sans doute que l'obligation du travail quotidien, l'indigence ou l'indifférence, écartant naturellement les classes laborieuses des délibérations, les assemblées désertées par ces prolétaires deviendraient bientôt le monopole des classes à qui l'opulence donne le loisir, et que ces assemblées composées des amis de Cimon détruiraient bientôt son ouvrage. C'est ainsi que le Comité de salut public, sous la première république française, faisait salarier les citoyens pour assister dans les tribunes aux délibérations de la Convention. C'est par un même motif que la constitution de la seconde république en 1848 donna un salaire aux représentants du peuple afin que la représentation accordée à toutes les classes de la nation ne devînt pas partout illusoire ou trop onéreuse aux classes laborieuses et ne reconstituât pas promptement le privilège des riches, partisans de la monarchie. Le peuple fut assez aveugle pour ne voir dans cette mesure qui l'émancipait qu'un impôt; cette seconde mesure était bien plus modérée que celle de Périclès ou de la Convention; néanmoins la monarchie reconstituée se hâta de l'abolir pour rendre l'ascendant aux monarchistes.

Les incrédules au bon sens du peuple purent s'écrier alors, comme le philosophe égyptien à

qui Solon déroulait le plan de la république :  
« Solon ! Solon ! vous êtes bien jeunes, vous autres  
Grecs ! Le temps n'a pas encore blanchi votre expérience ! »

## XXII.

Quoi qu'il en soit de cette mesure toute de circonstance dans la constitution modifiée de Périclès, le peuple d'Athènes ne tarda pas à abuser des libertés et des faveurs excessives que son favori lui avait prodiguées. Tous les philosophes, tous les historiens, tous les politiques, depuis Socrate jusqu'à Aristote et Thucydide, s'accordent à reconnaître que les assemblées populaires d'Athènes, affranchies par Périclès des sages précautions instituées par Solon contre la séduction des orateurs et contre les emportements de la multitude, eurent sur les mœurs et sur les lois les plus funestes conséquences. Le peuple devint aussi turbulent et aussi impérieux que les soldats avaient été despotiques; il menaça même son bienfaiteur. Périclès, inquiet des mobilités de la plèbe et de l'empire que prenaient sur elle les démagogues, sentit qu'il fallait une puissante diversion à l'esprit public pour l'empêcher de se corrompre ou de se tourner contre lui. La guerre extérieure était selon

lui le seul antidote à la guerre civile ; de plus, la guerre, qui tend naturellement tous les ressorts défensifs de l'État, et qui concentre, par la nécessité de l'unité de commandement, tous les pouvoirs, devait consolider sa propre dictature.

Les motifs de cette guerre étaient légitimes. Les Thébains, alliés des Lacédémoniens, venaient d'attaquer violemment en pleine paix la ville de Platée, alliée d'Athènes : souffrir de telles insultes, c'était abandonner la Grèce à Sparte, et confesser ou la faiblesse ou la lâcheté des Athéniens. Les discours de Périclès à cette époque décidèrent la guerre. La Grèce entière se rangea en deux camps opposés, formés par les différents États de sa confédération ; tout le continent du Péloponèse avec Lacédémone, toutes les îles et toutes les colonies d'Ionie avec Athènes, à l'exception de Samos.

Périclès, nommé généralissime des forces d'Athènes, en même temps qu'il y exerçait toute l'autorité politique, devint plus qu'un citoyen, sans tenter néanmoins d'être un tyran. Il s'en fia honnêtement à la guerre pour lui donner l'empire nécessaire sur les troupes, et à son ascendant d'éloquence sur le peuple pour lui conserver le seul despotisme qu'il voulût exercer : le despotisme du génie. Nul dans l'Attique à cette époque ne lui aurait refusé

la tyrannie nominale, s'il avait prétendu s'élever sur les ruines de la liberté publique. Il ne le voulut pas; ce fut sa gloire; le plus beau des titres lui parut celui de sauveur d'Athènes. Il montra dans les commencements de cette guerre le même génie que Thémistocle avait montré contre les Perses. Les Lacédémoniens, plus belliqueux que les Athéniens, s'avançaient avec soixante mille hommes aguerris, pris parmi leurs citoyens ou leurs alliés sous un général consommé; le roi de Sparte Archidamus : Périclès ne flatta pas ses concitoyens, il leur démontra dans ses harangues l'impossibilité de lutter en plaine contre ce débordement du Péloponèse; mais il les convainquit de la supériorité de leurs ressources sur mer et de l'ascendant que leurs richesses, ce nerf de la guerre, leur donneraient sur un ennemi pauvre et incapable de subsister longtemps hors de ses montagnes. « La victoire est au temps, leur dit-il; et le temps est avec nous! » Il leur conseilla donc résolument de faire eux-mêmes un douloureux sacrifice à la nécessité, d'abandonner leurs maisons et leurs terres dans les campagnes de l'Attique, de brûler le sol sous les pas de leurs ennemis et de se réfugier tous avec leurs familles, leurs esclaves, leurs troupeaux; leurs moissons, ou dans l'enceinte de la capitale, ou dans les places fortifiées, ou dans les îles;

ou derrière la longue muraille construite par Thémistocle, entre le Pirée, qui était le port d'Athènes, et la ville. La mer, toujours libre pour eux, leur laisserait arriver, aussi longtemps que les Lacédémoniens tiendraient la campagne, les subsistances, les armes, les ravitaillements, les alliés dont ils auront besoin.

## XXIII.

Ces conseils extrêmes et héroïques étaient durs à entendre, non pour la populace d'Athènes, qui ne possédait que sa place dans ses rues, mais pour les riches, les nobles et les laboureurs, classes dont la fortune entière était dans leurs champs. Cependant la haine des Athéniens contre Sparte était telle, que ce sacrifice momentané de l'orgueil leur semblait encore préférable à la déchéance de gloire dont les Lacédémoniens les menaçaient; et le peuple de la ville était si exaspéré et si terrible, qu'il imposait par cette terreur le patriotisme aux autres citoyens. Athènes, à la voix de Périclès, devint un asile, un grenier et un camp, où l'Attique tout entière se contracta comme pour un effort désespéré entre la citadelle et la ville. Périclès ne choisit dans cette multitude que treize mille combattants parmi les troupes aguerries sous Cimon, et seize mille jeunes volontaires pris dans tous les rangs des citoyens pour dé-



fendre la ville, la citadelle et la muraille fortifiée au Pirée.

Nous n'entrerons pas dans le récit de cette guerre du Péloponèse qui dura dix ans, et qui occupe à elle seule les deux magnifiques volumes du plus grand historien de l'antiquité, le poète et l'orateur Thucydide. Le génie prophétique de Périclès finit par y avoir raison de la fortune : mais cette fortune fut longtemps diverse, souvent contraire et parut plusieurs fois donner tort à sa politique. Tour à tour général et orateur, amiral et dictateur, passant de la ville aux camps, des camps sur la flotte, du champ de bataille aux assemblées du peuple, des assemblées du peuple au conseil, du conseil aux leçons des philosophes, de l'atelier des artistes à l'intimité d'Aspasie, la passion de son cœur et la lumière de son génie, ces années furent la plénitude de sa vie. Il en occupa les trêves à faire d'Athènes le monument éternel de la Grèce par la guerre, par les lettres, par les arts, par les édifices. Peu soucieux de sa vie, il voulut régner après lui par son souvenir inséparable de la splendeur de sa patrie ; il y confondit tellement le nom de Périclès et le nom d'Athènes, que ces deux noms n'en firent qu'un dans l'étonnement de la Grèce et dans l'enthousiasme de la postérité. Jamais un État si borné n'éleva aux dieux, à sa

propre gloire ou à la gloire de l'esprit humain, un ensemble de monuments comparable à la citadelle et au Parthénon. Ce temple seul aurait mérité à Périclès le surnom d'*Olympien* : l'avoir conçu était d'un titan de l'architecture, l'avoir exécuté était d'un demi-dieu ; mais l'avoir exécuté avec un trésor public obéré, et en face des guerres ouvertes ou imminentes, était plus que d'un titan et d'un demi-dieu, c'était d'un poète souverain de la civilisation, de la politique et des arts : Périclès montra de plus, dans la conception et dans l'achèvement de ces œuvres, l'intelligence d'une science bien peu connue dans l'antiquité, l'économie politique.

Toutes les villes de la Grèce, toutes les îles et toutes les colonies d'Europe, de Sicile et d'Asie, entretenaient à Athènes un trésor sacré et inviolable destiné à la défense commune de la confédération contre l'ennemi commun, le grand roi des Perses ; attenter à ce trésor, c'était, dans le préjugé public, un acte de trahison contre la patrie hellénique. Périclès, à force de raison et d'éloquence, parvint à triompher de ce préjugé et à populariser ce sacrilège ; il représenta aux Athéniens et aux amphictyons, délégués des États alliés de toute la Grèce, que ce trésor, stérile dans les caveaux de la citadelle, ne profitait ni aux dieux, ni aux citoyens, ni à la Grèce ; que l'or

enfoui n'était qu'une force qui s'atténuait faute d'exercice, que l'argent en se multipliant par la circulation multipliait le travail, cette véritable richesse reproductive de l'homme; qu'en répandant ce trésor en salaire aux artistes et aux ouvriers, il nourrirait un peuple innombrable et se retrouverait ensuite fécondé et accru dans la richesse personnelle de chaque citoyen, qui le restituerait, non pas une fois, mais sans cesse, en consommations et en impôts à la patrie; que le meilleur économiste du trésor public, c'était un peuple actif et industrieux faisant valoir ce capital mort et lui donnant la vie par l'échange; enfin que la Grèce aurait pour revenu de ce trésor les monuments qu'il allait construire non à l'honneur d'Athènes seulement, mais à la gloire de la Grèce entière qui viendrait adorer à Athènes son propre génie.

Ces raisons appuyées de l'intérêt d'une multitude affamée de travail et de salaire, l'opinion des artistes plus épris encore de gloire que d'argent et de la séduction d'Aspasie, exercée sur tous les philosophes qui faisaient le vent populaire à Athènes, prévalurent sur l'ignorance et sur la superstition. Périclès inventa le premier l'économie politique : les temples, les fontaines, les portiques, les jardins, le Parthénon enfin s'élevèrent sur les ruines de la routine antique.

Un jour que les préjugés avarés des vieillards d'Athènes murmuraient contre lui sur cette prétendue dilapidation du trésor public : « Pensez-vous, leur dit-il, que cette gloire d'Athènes coûte trop cher ? — Oui, nous le pensons, lui répondirent ses ennemis. — Eh bien ! je la prends tout entière sur ma propre fortune, répliqua Périclès, mais j'aurai le droit alors d'inscrire mon nom seul sur ces monuments. — Non, non, s'écria le peuple, ramené au bon sens par cette noble jalousie d'immortalité collective ; non, non, qu'ils soient construits aux frais du trésor public, et que Périclès n'épargne rien pour qu'ils soient dignes d'Athènes et de nous ! »

## XXIV.

Périclès était secondé dans son administration par une nuée de grands hommes, instruments ou créatures de sa pensée; le génie a sur le génie l'attraction de l'aimant sur le fer; tout ce qui primait par la philosophie, par les lettres, par les arts, par l'éloquence, affluait à Athènes, devenue l'atelier intellectuel de l'esprit humain. On y était grand parce qu'on y était libre, et on y était libre parce que le dominateur était grand. On s'étonne de la multitude de noms immortels que le hasard semble avoir rassemblés dans un petit pays et dans l'espace étroit d'une vie courte d'homme autour de Périclès comme pour recevoir de lui leurs impulsions et pour refléter sur lui leurs splendeurs diverses. On dirait que le génie au sommet de l'État est comme le soleil qui fait briller à sa clarté les choses obscures ensevelies sous lui dans leur obscurité. Cette fécondité d'hommes est le seul et véritable caractère du génie dans le gouvernement. Il y a des hommes tels que

César et Napoléon qui ont un grand bruit, mais qui n'ont pas de siècle à eux ; c'est que ces hommes, qui avaient cette part de génie qui subjugue, n'avaient pas cette part du génie qui suscite les grandes pensées, c'est-à-dire le génie complet, celui de Périclès ou de Charlemagne. Le génie qui ne crée pas peut être le génie de la force, il n'est pas le génie de la vie.

Sophocle et Euripide comme poètes ; Aristophane pour satiriste ; Parménide , Anaxagore , Protagoras , Socrate, pour philosophes ; le divin Platon pour disciple ; Lysias, Antiphon, Cléon, pour orateurs ; Thucydide pour historien ; Phidias pour statuaire et pour architecte ; Zeuxis et Parrhasius pour peintres, précurseurs d'Apelles ; un peuple entier devenu artiste pour les admirer ; enfin, comme si les vices mêmes de ce siècle avaient dû être immortels comme ses grandeurs, Aspasia pour courtisane : voilà le cortège de Périclès.

## XXV.

Le nom d'Aspasie rappelle la seule faiblesse de Périclès, l'amour. Aspasie était une jeune Ionienne de Milet, elle était née de cette race grecque asiatique, où la nature semble encore aujourd'hui avoir accompli, jusqu'à la diviniser, le type de la beauté féminine trouvée et adorée dans l'île voisine de Chypre, sous le nom de Vénus. Elle avait été élevée dès l'enfance à Milet, dans une de ces écoles de séduction, qui formait dans l'Inde la bayadère, dans l'Asie-Mineure et dans la Grèce les courtisanes. La volupté, qui n'était point crime dans ces civilisations corrompues, ne reléguait pas comme aujourd'hui la courtisane dans la honte ; la profession de plaire et de séduire était une profession exercée en plein soleil, comme la profession d'un art sensuel, dont le charme allait quelquefois jusqu'à l'intelligence et jusqu'au cœur. Les courtisanes étaient les athlètes de la beauté ; ceux qui n'avaient pas assez de force pour adorer le beau moral dans la vertu l'adoraient en-

core dans la beauté physique, sa molle et fausse image. Les législateurs grecs depuis Cécrops, Thésée, Solon, avaient autorisé et même honoré cette profession en dehors de la famille, afin de préserver la famille toute domestique et cloîtrée de l'invasion des mauvaises mœurs. L'épouse était la femme sacrée, inviolable au commerce et aux regards des hommes; la courtisane était la femme publique, accessible dans sa demeure et dans les lieux de plaisir à tous ceux qui trouvaient du charme dans sa société; le voile de la pudeur avait été déchiré à leur naissance sur leur front; elles étaient, pour ainsi dire, d'un troisième sexe, qui n'avait ni les susceptibilités de la femme légitime, ni le respect des hommes pour eux-mêmes. Elles exerçaient les arts corrupteurs, la danse lascive, la musique efféminée, la poésie enivrante; elles ne montaient cependant pas sur le théâtre; quelques-unes suivaient les écoles de philosophie, et s'attachaient comme des disciples aux philosophes pour répéter leurs leçons; d'autres étudiaient la politique et l'éloquence, arts dans lesquels la femme excelle d'autant plus qu'elle a reçu de la nature l'instinct et comme la divination du cœur humain. L'Égérie de Numa à Rome n'était, comme l'Aspasie de Périclès à Athènes, qu'une courtisane consommée dans l'art de fasciner l'esprit du



peuple. Elles se donnaient, se vendaient ou se louaient aux hommes éminents de la république, selon l'élévation du prix qu'on mettait à leur possession ou selon la durée de leurs caprices ; leur attachement n'impliquait ni devoir, ni fidélité au même homme ; leur amour avait d'autant plus de prix aux yeux des Athéniens licencieux, qu'il était plus libre et qu'il ne relevait que du plaisir. Les philosophes les plus sévères ne se faisaient point scrupule de les fréquenter. On voit avec scandale aujourd'hui le pieux Socrate entrer chez elles et donner des leçons de séduction à une courtisane ; cette courtisane en prenait encore de Socrate pour la philosophie, d'Anaxagore pour l'éloquence, de Périclès pour la politique.

Aspasie excellait dans tous les genres de parole, et ses entretiens égalaient, dit-on, les plus admirables improvisations des poètes ou des orateurs. Quant à la politique, son attachement à Périclès en fit l'étude et la passion de sa jeunesse ; elle y grandit en voulant grandir l'homme qu'elle aimait entre tous les hommes.

Périclès conçut et nourrit pour Aspasie, dès que la belle Milésienne débarqua au Pirée, une de ces passions qui semblent tenir du sortilège, et qui rendirent historiques Laïs pour Alexandre, Cléopâtre pour César. Sa vie publique s'en ressentit autant que sa

vie privée : il négligea sa femme, il aliéna ses fils ; il fit de la maison d'Aspasie sa propre maison, et il finit, dit-on, par l'épouser ; c'était un de ces mariages que la loi tolérait à Athènes, et qui permettaient d'avoir des épouses secondaires, subordonnées néanmoins à l'épouse légitime. Ces désordres affichés de mœurs dans Périclès furent la première cause de la désaffection des Athéniens : ce qui humilie le plus les peuples, ce n'est pas d'obéir à l'ascendant de celui qui est réputé le premier des citoyens, mais c'est d'obéir au favoritisme du maître, que le favori ou la favorite soit un Antinoüs ou une Aspasie. Périclès ne cachait pas l'ascendant qu'Aspasie exerçait sur son esprit autant que sur son cœur. En amant généreux, il rapportait ouvertement à sa maîtresse l'inspiration de sa politique ; il voulait que les Athéniens vissent en elle la divinité de la sagesse protectrice d'Athènes, sous les traits de la beauté qui ravissait leurs yeux et les siens. Il tenait conseil chez elle ; il la consultait sur toutes les matières d'État, il l'écoutait parler avec une éloquence aussi gracieuse que solide dans les délibérations de son gouvernement ; il était convaincu que nulle autant qu'elle ne s'intéressait à sa gloire, et cette gloire, il jouissait de la lui faire partager. La maison d'Aspasie, sanctuaire de volupté, temple des arts, foyer des élégances, centre commun

des jeunes gens comme Alcibiade et Platon, ou des vieillards comme Anaxagore et Sophocle, était la véritable cour de cette monarchie morale et volontaire exercée par Périclès. Il y passait ses soirées et ses nuits dans la société d'élite des philosophes, des orateurs, des poètes, des peintres, des musiciens, des statuaires célèbres de la Grèce ; on y discutait en sa présence les lois, les mœurs, la religion, les arts, l'administration, la guerre ou la paix : c'était le laboratoire de l'esprit public d'Athènes et l'école de l'élégance et des talents. D'autres jeunes courtisanes, attirées de toutes les îles de la Grèce et de toutes les villes de la molle Ionie par la renommée de la beauté, du génie et de la puissance d'Aspasie sur le plus grand des Athéniens, conversaient, dansaient, récitaient des vers, jouaient des instruments de musique pour détendre l'esprit de Périclès des soucis du gouvernement. Ces belles émules d'Aspasie regardaient comme une gloire et comme une fortune de prendre ainsi sous ses yeux des modèles et des leçons de séduction. Elles donnaient à Athènes le premier exemple de ce commerce d'esprit entre les hommes et les femmes, dans cette société mixte que le monde antique n'admettait pas et qui a tant servi depuis à polir et à corrompre l'Europe.

Ces nouveautés de mœurs autorisées par la pré-

sence du chef de l'État scandalisaient la vieille Grèce et amollissaient les jeunes gens ; c'était l'origine d'une société raffinée commençant par la licence du maître d'Athènes dans le salon d'une courtisane. Périclès, à son insu ou volontairement, inaugurerait cette émancipation sociale des femmes, séquestrées jusqu'à lui des entretiens, des plaisirs ou des affaires publiques dans l'intérieur du gynécée. Doit-on l'en louer ou l'en blâmer ? Question éternelle et sans réponse : l'esprit humain y a gagné en étendue et en politesse, la famille y a perdu en sainteté et en sécurité domestique. La publicité de la femme, être essentiellement intérieur, profite au monde et nuit au foyer. Mais Périclès était l'opposé de Lycurgue : l'un voulait faire un peuple de sages, l'autre un peuple d'heureux. D'ailleurs, sa passion pour la plus belle des Grecques ne raisonnait pas sa conduite ; possédé par cette femme et ne pouvant résister à son entraînement vers Aspasia, il voulait des complices dans ses amis, afin que la licence de tous servit d'excuse et d'indulgence à la sienne. Ce n'est donc pas sans raison que les moralistes de son temps et de son pays lui ont reproché d'avoir corrompu, en les efféminant, les mœurs de la Grèce, comme le statuaire affaiblit le bloc de marbre en polissant la statue.

## XXVI.

Les amis de Cimon s'armaient de ces faiblesses de Périclès pour le décréditer et le ridiculiser devant le peuple, bien que Cimon, plus débauché que son adversaire, eût en grossièreté les vices que Périclès avait en élégance. Ils appelaient Aspasia la reine d'Athènes, ils reprochaient aux Athéniens de se laisser ouvertement gouverner par la pire des tyrannies, la tyrannie d'une courtisane ; ils reprochaient à Périclès de mépriser assez le peuple pour ne pas même lui cacher ses vices ; ils dénonçaient la maison de la Milésienne comme un foyer d'intrigue , où l'on mettait à une honteuse et perpétuelle enchère les places, la patrie, la vertu ; ils accusaient cette courtisane d'attirer chez elle les plus belles femmes d'Athènes, et de faire de leurs charmes un infâme trafic de complaisance aux caprices de son amant ; enfin ils représentaient sa demeure comme un cloaque de vices et de débauches où la jeunesse d'Athènes venait se déshonorer. Rien de tout cela n'était vrai, si ce n'est le

cortège de jeunes beautés venues d'Ionie pour étudier la musique, la danse, les arts de l'esprit et du corps sous cette courtisane de génie qui régnait à Athènes; mais on peut calomnier même le vice. Les satiristes d'Athènes, dont le plus pervers et le plus mordant était Aristophane, qui tua Socrate par une de ses comédies (*les Nuées*), semaient tous les jours dans le peuple des parodies et des invectives qui commençaient à rendre Périclès odieux à la multitude. On l'accusait surtout de laisser propager par les philosophes, ses amis, Anaxagore, Socrate et d'autres, une impiété contre les dieux dont les revers de la guerre du Péloponèse étaient la peine. Les soldats murmuraient contre les généraux, ils se rappelaient Cimon; ils attribuaient leurs défaites non à leur petit nombre ou à leur lâcheté, mais à l'impureté de leur nouveau chef. Cette rumeur militaire, jointe à tant de rumeurs populaires et à quelques attaques de l'orateur démagogue Cléon, qui s'emparait du peuple par ses passions pendant que Périclès ne parlait qu'à sa raison, commençaient à inquiéter ce grand politique; il savait que la popularité s'en va plus vite qu'elle ne vient; il ne voulait pas la fixer par la tyrannie, il résolut de la reconquérir par une habile générosité de cœur.

Cimon, fidèle à sa patrie malgré l'ingratitude et l'ostracisme, était venu au camp des Athéniens, me-

né par les Lacédémoniens, pour combattre en simple soldat et pour mourir avec ses concitoyens. On n'avait pas accepté ce dévouement du proscrit ; les généraux avaient expulsé rudement Cimon du camp et de l'Attique. Soit par sa propre inspiration, soit par les conseils d'Aspasie, Périclès résolut de rappeler ouvertement Cimon dans Athènes et de lui rendre le commandement des troupes, jugeant qu'il fallait tout sacrifier, même sa propre haine et sa propre sûreté, pour sauver la patrie par un bras accoutumé à vaincre pour elle. Par l'entremise de cette même Elpinice, sœur et femme de Cimon, Périclès négocia secrètement cette réconciliation en apparence patriotique avec Cimon. Il fut convenu dans ce traité, entre les deux plus grands hommes de leur temps, que Cimon rentrerait à Athènes, purgé de son ostracisme, qu'il prendrait le commandement de la flotte de guerre composée de deux cents vaisseaux, qu'il contournerait le Péloponèse pour aller attaquer les Lacédémoniens et leurs alliés sur les rivages de l'Adriatique, et qu'il ne rentrerait pas de plusieurs années dans la ville, désavouant ainsi toute prétention de sa faction au gouvernement politique, et abandonnant la direction des affaires publiques à Périclès.

Ce partage de l'empire entre les deux rivaux

---

apaisa la colère contre Périclès. Cimon, fidèle au traité, enmena avec lui sur la flotte tous ceux qui lui étaient dévoués, remporta des victoires, força les Lacédémoniens à la paix et mourut à Chypre, où il était allé combattre les Perses. Sa mort naturelle et la générosité dont Périclès avait fait preuve envers la patrie et envers lui rattachèrent les esprits à ce grand homme.



## XXVII.

Mais la mobilité d'Athènes lui suscita bientôt après d'autres obstacles. L'union de la noblesse et du peuple avait été depuis son avènement au pouvoir le but honnête de son gouvernement; en relevant les nobles trop abattus par le partage des terres, en satisfaisant le peuple enrichi et affranchi par lui de sa servitude, Périclès avait effacé les traces des anciennes divisions, la guerre et le travail avaient fait le reste. Une faction perverse pouvait seule détruire son ouvrage, c'était la faction implacable de ceux des nobles qui regrettaient la tyrannie et qui voulaient risquer jusqu'à leur vie pour la recouvrer. Un parent de Cimon, nommé Thucydide, donna une tête à cette faction. Plutarque représente ce Thucydide comme un profond politique, supérieur même en tactique à Périclès; mais Plutarque, admirable écrivain et sublime philosophe, ne montre nulle part le génie du politique. Le rôle d'agitateur d'un parti de réaction que Thucydide prit à Athènes prouve qu'il était

de la pire espèce des hommes d'État, c'est-à-dire de ceux qui tentent de ressusciter les choses mortes : la politique des regrets est la politique de l'impossible.

## XXVIII.

Périclès, voyant naître la faction de Thucydide, acharnée à le contredire dans toutes les assemblées, fut contraint de se jeter de nouveau, avec plus de nécessité, du côté populaire pour maintenir l'équilibre qui tendait à lui échapper. Ce fut l'époque où il ne se borna pas à servir le peuple, mais où il s'abaisa jusqu'à le flatter. Il enrôla quelques milliers de prolétaires afin de les salarier ainsi légalement, et de rendre au moins leur salaire profitable aux intérêts de la république en faisant des soldats et des matelots de cette populace d'Athènes. Il exporta également aux frais de la république le trop-plein de la ville pour en fonder des colonies en Italie et dans l'Ionie; c'est une de ces colonies qui devint l'origine de Sybaris, sur la côte d'Italie appelée plus tard la Grande Grèce; il rendit ainsi la conquête de sa nouvelle popularité utile à son pays, en rejetant l'écume d'Athènes sur des côtes où elle se purifia et devint un

germe de peuple de la même parenté. Il redoubla de sollicitude et d'activité pour éblouir Athènes par la magnificence de ses monuments ; il confondit son nom avec l'orgueil des Athéniens.

## XXIX.

Il était temps pour lui de chercher son aplomb dans ces services et dans ces prestiges, car la coalition des nobles avec la populace séditieuse et insatiable le menaçait déjà de la proscription. L'envie et la haine, n'osant encore se prendre à lui corps à corps, l'attaquèrent dans ce qu'il avait de plus cher : Anaxagore, son maître en philosophie, poursuivi par les tribunaux comme impie, était forcé de s'enfuir pour échapper à la mort, peine des sacrilèges. Aspasia elle-même était citée devant l'aréopage pour se justifier de la liberté des discours qu'on tenait contre les dieux d'Athènes dans sa maison. Les juges la condamnaient d'avance dans leur cœur, comme favorite de celui qui avait abaissé la noblesse ; la populace, livrée aux prêtres, demandait son sang ou son expulsion, en satisfaction aux dieux méconnus d'Athènes ; ceux qui ne croyaient plus à ces faux dieux, affectaient l'indignation pour leur cause ; leur envie cachée

contre Périclès ne se trompait pas sur la place où il fallait frapper son cœur : frapper Aspasia, c'était le frapper deux fois. Il eut dans cette circonstance, racontent les historiens oculaires et entre autres Thucydide lui-même, la touchante faiblesse d'un père pour une fille, d'un amant pour sa maîtresse. La passion déchira le voile de pudeur et de dignité dont se couvrait le visage impassible de l'homme d'État, pour laisser voir aux Athéniens et à ses ennemis le visage pâle et décomposé d'un homme frappé au cœur ; il laissa parler pour toute éloquence ses habits de deuil et ses sanglots ; il baigna de larmes suppliantes les mains des citoyens qui tenaient le sort de son amante dans leur vote de condamnation ou d'absolution ; sa voix même lui manqua au moment du jugement pour défendre une si chère coupable. Ce fut Aspasia qui se défendit elle-même par sa beauté, par son courage et par son éloquence devant l'aréopage et devant le peuple. On s'étonne que la peinture dramatique ou la scène n'aient pas reproduit ce tableau saisissant, de la plus belle et de la plus persuasive des femmes, debout devant la Grèce rassemblée pour la condamner à mort, faisant tomber l'arrêt, déjà prononcé dans les cœurs, par la sublimité de sa défense et par le prestige de ses charmes, tandis que le maître presque souverain d'Athènes, son complice et son époux,

pleure dans l'ombre du Pnyx, comme un enfant à qui l'on va ravir sa mère. Dans son *Triomphe de l'Amour*, Pétrarque, ce poète de nos faiblesses, a oublié celui-là!

## XXX.

Elle fut absoute par admiration pour elle-même, et par pitié pour Périclès : la nature triomphe toujours même de la haine devant un peuple assemblé et sensible. Mais après avoir joui un moment de l'humiliation de Périclès, et après lui avoir rendu son Aspasia par compassion, ses ennemis parlèrent enfin de l'accuser lui-même, et de se délivrer par l'ostracisme d'un dominateur dont l'ascendant les importunait. C'était le même peuple qui, peu d'années auparavant, avait condamné Aristide parce qu'il s'ennuyait de l'entendre appeler le juste, et de ne pouvoir lui trouver aucune des faiblesses humaines. Périclès en avait tout à craindre, car il n'avait pas voulu le dompter, mais le séduire; et de plus en ce moment, ce peuple était aigri par les malheurs de la guerre du Péloponèse, et il reprochait non sans fondement à Périclès d'avoir été, par ses conseils téméraires ou intéressés, l'instigateur de cette guerre. Il oubliait, dans son injustice, que cette guerre avait été celle de



la prépondérance d'Athènes ou de Lacédémone ; que, si Athènes avait subi sans dignité les insultes de Sparte, la Grèce tout entière aurait passé sous le joug de ce peuple insolent et grossier de montagnards, et qu'enfin c'était pendant cette guerre et par cette guerre qu'Athènes s'était, malgré quelques revers, élevée au sommet de la gloire du gouvernement libre, de la gloire navale et de la gloire des arts sous la triple inspiration de Périclès.

## XXXI.

L'historien Thucydide, témoin de l'assemblée du peuple où Périclès, répondant tout haut aux reproches qu'on lui faisait tout bas, prit enfin la parole pour lui-même, nous a conservé presque littéralement, dit-il, ce discours de l'homme d'État, qui demande du temps à l'injustice des hommes légers. Cet historien écrivait devant le même peuple qui venait d'entendre Périclès; il attestait les auditeurs de la fidélité de sa mémoire. On peut donc croire qu'on entend l'orateur lui-même :

« Athéniens, dit Périclès avec un visage et un accent aussi loin de l'arrogance que de l'humilité, devenu l'objet de votre colère, je m'y étais attendu, et je n'en ignore pas les causes. Si je vous ai convoqués, c'est pour vous rappeler ce qui ne devrait pas être sorti de votre mémoire, pour vous reprocher d'avoir conçu contre moi d'injustes ressentiments et de céder à vos malheurs.

« Je ne doute pas qu'un État bien constitué dans

son ensemble ne procure plus d'avantages aux particuliers que fleurissant du bonheur privé de chaque citoyen, et malheureux dans sa masse. Le citoyen, fortuné par lui-même, n'en périt pas moins sous les ruines de sa patrie ; mais infortuné dans une patrie heureuse, il lui est plus facile de se conserver. Si donc l'État a la force de supporter les calamités privées de ses membres, tandis que chacun d'eux ne peut soutenir celles de l'État, comment tous ne se réuniraient-ils pas pour le secourir ? N'abandonnez pas, comme vous le faites aujourd'hui, le salut commun, trop abattus de vos souffrances personnelles, et n'accusez pas tout ensemble, et moi qui vous ai conseillé la guerre, et vous-mêmes qui partagiez alors mes sentiments. Ne vous irritez pas contre un homme qui, comme moi, croit n'avoir pas moins que personne la connaissance des grands intérêts de l'État, et le talent de les expliquer, qui aime la patrie et est au-dessus de l'intérêt. Avoir des connaissances, sans le talent de les communiquer aux autres, ce n'est pas être au-dessus de celui qui ne pense pas ; avec ces deux qualités, sans amour pour la patrie, on ne donnera pas de bons conseils : qu'on ait cet amour sans être invincible à la cupidité, tout par ce seul vice sera mis à prix d'argent. Si, dans la persuasion que je possédais mieux qu'aucun autre ces qualités réu-

nies, au moins dans un degré suffisant, vous m'avez cru quand je vous ai conseillé de faire la guerre, vous auriez tort aujourd'hui de me supposer coupable.

« Lorsqu'on a le choix, et que d'ailleurs on est heureux, c'est une grande folie de choisir la guerre. Mais si l'on se trouve dans la nécessité de se voir soumis à ses voisins dès qu'on aura la faiblesse de leur céder, ou de se sauver en se jetant dans les hasards, le blâme est pour celui qui fuit les dangers, non pour celui qui les brave. Ce dernier, c'est moi, et je n'ai pas changé d'avis. C'est vous qui en avez changé, parce que vos affaires étaient en bon état quand vous goûtiez mes conseils, et que vos maux vous ont conduits au repentir de les avoir écoutés. Vos âmes sont tombées dans le découragement, et dès lors il vous semble que je vous ai mal conseillés : chacun de vous a le sentiment de ce qu'il souffre, et l'utilité de mes avis ne se montre pas encore sensiblement à tous : un grand malheur est survenu, il est tombé subitement sur vos têtes, et vos esprits abattus ne savent plus se tenir fermes dans leurs premières résolutions. C'est qu'un mal inattendu, et que la raison était absolument incapable de prévoir, captive l'entendement. Voilà où vous jette surtout la maladie qui s'est jointe à vos autres calamités. Cependant, citoyens d'une république respectable, éle-

vés dans des sentiments dignes de votre patrie, il faut savoir soutenir les calamités les plus terribles, et ne pas flétrir votre dignité; écarter le sentiment douloureux de vos peines domestiques, et ne vous occuper que du salut de la patrie : car on ne croit pas avoir moins raison d'accuser celui qui, par sa faiblesse, laisse perdre la gloire qui lui appartient, que de haïr l'insolent qui ose affecter une gloire dont il est indigne.

« Vous craignez d'avoir à supporter longtemps les fatigues de la guerre, sans finir par avoir la supériorité. Qu'il me suffise de vous répéter ce que je vous ai déjà montré bien des fois dans d'autres occasions, qu'à tort l'issue vous est suspecte. Mais ce que je dois vous mettre au grand jour, ce dont vous semblez n'avoir jamais fait l'objet de vos méditations, et dont je n'ai point encore parlé dans mes autres discours, c'est la grandeur de votre empire. Je ne vous adresserais pas même aujourd'hui des paroles qui ont quelque chose de fastueux, si je ne vous voyais dans un abattement qui ne vous convient pas. Vous croyez ne commander qu'à vos alliés; et moi je déclare que de deux parties qui composent le globe, la terre et la mer, celle-ci vous est soumise tout entière par la domination que vous y exercez maintenant, et qu'il ne tient qu'à vous d'augmenter encore à présent

avec la marine que vous possédez. Il n'est ni nation, ni roi, qui puisse mettre obstacle à votre navigation. Voilà ce qui fait votre puissance; et non des maisons, des campagnes, richesses que vous croyez d'un haut prix, en ce moment que vous en êtes privés, et que vous ne devriez pas plus regretter que des bijoux et de vaines parures. Sachez que c'est la liberté qu'il s'agit de sauver, et qu'elle vous restituera sans peine ces objets de vos regrets; mais que la servitude nous ravira tout le reste. Dans l'art d'acquérir et de conserver, ne nous montrons pas au-dessous de nos pères qui n'ont pas reçu ce qu'ils ont possédé, mais qui se le sont procuré par leurs travaux, et qui ont su le garder et nous le transmettre. Il est plus honteux de se laisser enlever ce qu'on possède, que d'éprouver des disgrâces en tâchant d'acquérir. Marchons aux ennemis, non pas seulement avec un sentiment d'orgueil pour notre courage, mais de mépris pour eux. La présomption est le vice de l'ignorance heureuse, c'est le propre du lâche; le mépris de nos ennemis nous est inspiré par la raison même qui nous fait connaître notre supériorité : ce sentiment nous convient. A égalité de fortune, l'habileté rend le courage plus ferme, en le soutenant d'une juste confiance; elle se repose moins sur l'espérance qui peut être trompeuse, que sur la connaissance de ses

avantages qui lui montre comme assurés les succès qu'elle prévoit.

« C'est à l'empire qu'exerce la république et qui vous donne une juste fierté, qu'elle doit le respect qu'elle inspire : votre devoir est de le défendre. Ou ne fuyez pas les travaux, ou ne poursuivez pas la gloire ; et ne croyez pas qu'il s'agisse seulement de combattre pour savoir si vous servirez au lieu d'être libres, mais si, privés du plaisir de commander aux autres, vous serez exposés aux dangers de la haine qu'inspire le commandement. Il ne vous est pas permis de l'abdiquer, quoiqu'il se trouve peut-être des personnes qui, dans les circonstances actuelles, prennent, par crainte, l'inactivité pour de la vertu. Il en est de votre domination comme de la tyrannie : la saisir semble injuste ; s'en démettre est périlleux. Si ces gens faisaient adopter aux autres leurs sentiments, ils perdraient la république, quand on supposerait qu'eux-mêmes pussent garder la liberté. Le repos ne peut se conserver qu'en se combinant avec le travail : il ne convient point à une ville qui commande ; ce n'est que dans une ville assujettie qu'on peut être esclave sans danger.

« Ne vous laissez pas entraîner par des citoyens qui vous égarent, et après vous être déclarés avec moi pour la guerre, ne me faites pas un crime de

l'avoir conseillée, quoique vous voyiez les ennemis faire, dans leurs incursions, ce qu'il fallait attendre de leur part, puisqu'enfin nous refusions de leur obéir.

« La peste est survenue ; elle n'entrait pas dans le nombre des maux que nous devons attendre, et seule elle les a tous surpassés. Je n'ignore pas qu'elle fait partie des causes qui m'attirent votre haine ; bien injustement, sans doute , à moins que vous ne vouliez m'attribuer aussi les événements heureux que vous pourrez éprouver et qu'on ne saurait prévoir. Il faut supporter avec résignation les maux que nous envoient les dieux ; avec courage ceux que nous font les ennemis. C'étaient des vertus familières autrefois à cette république : qu'elle ne trouve pas en vous un obstacle à les exercer. Si le nom d'Athènes est célèbre chez tous les hommes, sachez que c'est parce qu'elle ne cède point à l'adversité ; qu'elle a fait à la guerre de grands frais d'hommes et de travaux ; mais qu'elle a possédé jusqu'à ce jour la plus respectable puissance, et que s'il faut que nous dégénérons un jour, car tout est destiné à décroître, il en restera du moins un éternel souvenir. Grecs, nous avons dominé sur la plupart des Grecs ; nous avons résisté dans des guerres formidables aux ennemis les plus puissants, unis et séparés, et nous avons institué la république



la plus respectable par sa grandeur et par ses richesses. Voilà ce que l'indolence pourra blâmer ; ce qu'imitera quiconque voudra faire des actions d'éclat ; ce que ne manquera pas d'envier celui qui est incapable de s'agrandir. Être haïs pour le moment présent et traités de vexateurs, c'est le sort de ceux qui se croient dignes de commander aux autres ; provoquer l'envie pour de grands objets, c'est prendre une résolution généreuse. La haine dure peu ; on répand dès l'instant même un grand éclat, et on laisse pour l'avenir une gloire qui ne sera jamais oubliée. Connaître ce qui sera beau dans la postérité, et ce qui dans le présent même est honnête, voilà le génie des grands peuples et des grands citoyens ! Il en est des peuples comme des individus : les plus illustres sont ceux dont le courage se laisse moins abattre par l'adversité, et qui, par leurs actions et leurs caractères, luttent avec le plus de constance et de magnanimité contre la fortune ! »

## XXXII. .

On n'entendit de tels accents à la tribune des nations libres que quand le philosophe et l'homme d'État se confondaient dans l'orateur. Ce sont de telles scènes et de telles harangues qui forment le caractère des peuples sur le modèle de leurs premiers citoyens.

Une inflexion de tristesse et comme un pressentiment avant-coureur de mort respiraient dans les paroles de Périclès sur la peste qui commençait à ravager alors Athènes et l'Attique. Il y avait dans ces paroles comme un reproche aux dieux, d'accabler de tant de fléaux à la fois un pays pour lequel Périclès avait fait tout ce que les hommes peuvent faire ; il y avait aussi comme un mâle encouragement aux Athéniens de s'égalier par leur constance à l'âpreté de de leur fortune. Les Athéniens entendirent Périclès, mais non les dieux.

Thucydide, Diodore, Aristote, parlent de cette peste comme d'un de ces cataclysmes qui laissent un éternel frisson dans l'espèce humaine ; on voit, dans la

description surtout de Thucydide, combien Périclès eut besoin de toute son énergie pour soutenir un peuple prêt à s'abandonner à la lâcheté par son désespoir.

Le démagogue Cléon, le Wilkes ou le Camille Desmoulins d'Athènes, orateur habile et citoyen pervers, ne cessait de chercher, jusque dans les fléaux du ciel et dans la calomnie de la plèbe, des motifs d'accusation contre le génie politique de Périclès. C'est le sort des bons citoyens d'avoir toujours à leur piste pendant leur vie quelques-uns de ces démagogues turbulents et immoraux qui excitent le peuple à mordre ses grands hommes, et à se précipiter lui-même dans la servitude par l'anarchie. Cléon était l'anarchiste perpétuel de Périclès, comme Barnave de Mirabeau, comme Fox de William Pitt. Cléon et les envieux de sa faction ne rougirent pas d'accuser directement Phidias et indirectement Périclès d'avoir dérobé l'or qui avait été tiré du trésor public pour la statue de Minerve; accuser Phidias, c'était incriminer Périclès son patron et son ami. Phidias confondit ses accusateurs par le soin qu'il avait eu d'attacher, de manière à ce qu'on pût le détacher tout entier, l'or qui décorait les vêtements de la déesse. La balance prouva qu'il n'en avait pas détourné un

gramme. Ses ennemis n'en parvinrent pas moins à le faire mourir dans la prison, selon Plutarque ; à le faire mourir dans l'exil, selon d'autres historiens. C'est toujours aux dépens de sa liberté ou de sa vie qu'on laisse un monument sur la terre ; le Parthénon venge à jamais Phidias et Périclès de l'envie de leurs contemporains.

La faction aristocratique de Thucydide, beau-frère de Cimon, et la faction démagogique de Cléon, liguées, comme on l'a vu, par la haine commune, n'en continuèrent pas moins à harceler le grand citoyen, qui régnait depuis quarante ans par la seule persuasion sur son pays ; les uns l'accusant de trop grandir le peuple, les autres de le discipliner trop impérieusement à la liberté et d'aspirer à la tyrannie. Ce reproche était ridicule, car Périclès avait eu pendant quarante ans l'arme de la tyrannie sous la main, et il l'avait toujours rejetée au peuple comme un moyen banal et facile de gouverner les hommes ; de plus, il touchait à la vieillesse : à qui aurait-il légué sa tyrannie, si ce n'était à sa patrie elle-même ? Tout atteste que ces calomnies d'Aristophane et de Cléon ne s'élevèrent jamais jusqu'à la hauteur de l'âme de Périclès. Les vils satiristes supposent les viles pensées, la bassesse de leur nature les rend incapables de comprendre la vertu pour la vertu.

Périclès, résigné pour lui-même, mais inquiet des désordres que l'union adultère, puis le déchirement certain de la faction aristocratique et de la faction démagogique, allaient produire après lui dans Athènes, se résolut, après une longue temporisation, à frapper dans Thucydide le chef de la faction des nobles. Il demanda son ostracisme au peuple, le motiva avec une suprême éloquence de raison, et l'obtint au nom de la paix publique. Thucydide, exilé sans autre peine, ne laissa au parti de la démagogie que ses forces toujours infimes, les sarcasmes, les invectives, les séditions sans but et sans durée. Périclès répondait aux injures par la patience, aux séditions par les citoyens enrôlés en milice.

Il se laissait insulter jusque sur la place publique, sans sévir autrement que par son impassibilité. Un des vociférateurs de Cléon l'ayant poursuivi d'outrages jusqu'à sa demeure et continuant à l'invectiver après le jour tombé, Périclès lui envoya un de ses esclaves portant une lanterne, afin, lui dit-il, de l'empêcher de s'égarer en retournant chez lui !

Le poète Hermippus, indigné de tant d'outrages proférés par les satiristes et soufflés par les démagogues, nous a laissé une trace de l'impression que cet acharnement faisait sur les honnêtes gens, dans ces vers adressés à Aristophane :

« Roi des satyres ! pourquoi n'as-tu pas le courage de prendre la pique ? Tu te contentes de combattre avec la langue et tu parles d'exploits avec l'audace et l'accent d'un héros ; à t'entendre, on te prendrait pour le vaillant Tèles. Mais l'éclair d'un glaive nu te fait pâlir, tu ne retrouves plus alors en toi ni force ni ardeur, bien que tu sois aiguillonné par le fougueux Cléon qui ne laisse reposer ni ta plume ni ta langue. »

Une expédition navale que Périclès tenta, dans cette extrémité, contre Épidaure pour relever l'esprit public, n'eut pas tout le succès qu'il en espérait. Cléon profita, comme les lâches, de ce revers de sa patrie, pour en faire retomber le ressentiment sur Périclès. Il ne réussit pas à le faire proscrire, mais il parvint à le faire destituer de son titre de généralissime de la république. Malheureux dans cette campagne, malheureux dans son intérieur, où son fils et sa belle-fille lui reprochaient de ne pas s'être enrichi et de vivre en simple citoyen quand il régnait sur un empire, toutes les tristesses à la fois assaillaient son âme. La plus grande était pour lui la désolation de l'Attique, la longue peste par laquelle le ciel semblait, aux yeux du peuple superstitieux, réprouver son gouvernement. Il supporta ces malheurs et ces injustices avec la même modération et la même

constance qu'il avait déployées dans la prospérité; tout le bon sens et tout le courage d'Athènes semblaient résumés en lui. La mort décimait sa propre maison; son fils aîné Xanthippe, longtemps son ennemi, maintenant mal réconcilié, succomba au fléau. Il perdit peu de temps après sa sœur, qui possédait quelque chose de son génie; puis, dit Plutarque, plusieurs de ses parents et de ses amis les plus considérables, et qui lui étaient le plus nécessaires pour le gouvernement. Cependant il ne succomba point sous ces malheurs, la fermeté de son âme n'en fut point ébranlée, et on ne le vit ni pleurer, ni faire des obsèques, ni paraître sur le tombeau d'aucun de ses proches, jusqu'à la mort de Paralus, qui était le dernier de ses enfants légitimes. Alors, étonné et ébranlé par un si rude coup, il fit tous ses efforts pour se maintenir dans son assiette naturelle et pour conserver cette grandeur d'âme qui avait paru en tant d'occasions. Mais, quand il voulut mettre la couronne de fleurs sur la tête de son enfant mort, il ne put soutenir cette cruelle vue, ni être le maître de sa douleur, qui éclata par des cris, par des sanglots et par un torrent de larmes, ce qui ne lui était jamais arrivé qu'au procès d'Aspasie.

« Cependant la ville, poursuit Plutarque, ayant voulu essayer tous les autres capitaines et les autres

orateurs, et n'en ayant point trouvé qui eût le poids, la force et l'autorité nécessaires pour une charge si importante et si difficile, commença à le désirer et à le rappeler à son tribunal. Il était alors renfermé dans sa maison, accablé de douleur pour la perte qu'il venait de faire. Alcibiade et ses autres amis lui persuadèrent de sortir et de se montrer. D'abord le peuple lui demanda pardon de son ingratitude, et Périclès, ému de ses prières, reprit le gouvernement. »

Ce touchant retour du peuple consola sa fin, mais ne put la retarder. La peste l'atteignit lui-même un des derniers de son peuple; elle fut lente et faible, comme une maladie qui languit elle-même dans un corps usé par le travail d'esprit et par l'affliction du cœur.

« Comme il était presque à l'agonie, dit l'historien, et sur le point d'expirer, les principaux citoyens et les amis qui lui restaient étaient dans sa chambre, autour de son lit, et parlaient de sa vertu et de la grande puissance qu'il avait eue, parcouraient ses exploits et comptaient le nombre de ses victoires; car, étant général des Athéniens, il avait érigé à l'honneur de sa ville neuf trophées, pour autant de combats qu'il avait gagnés. Ils discouraient donc



ainsi entre eux, croyant qu'il avait déjà perdu tout sentiment et qu'il ne pouvait plus entendre. Mais il ne lui était pas échappé une seule parole de tout ce qu'ils avaient dit, et rompant tout d'un coup le silence : « Je m'étonne, leur dit-il, que vous con-  
« serviez si bien dans votre mémoire et que vous  
« releviez si fort des choses auxquelles la fortune  
« a tant de part, et qui sont déjà arrivées à tant  
« d'autres capitaines, et que vous oubliiez ce que  
« j'ai fait de plus grand et de plus glorieux. C'est,  
« ajouta-t-il, que mon gouvernement n'a fait  
« prendre le manteau noir à aucun de nos citoyens ! »  
Quel admirable personnage d'histoire, s'écrie Plutarque, en copiant ce grand mot dans Thucydide ! Et quel témoignage de conscience, d'humanité et de philosophie, ajoutons-nous, ce grand citoyen se rendait à lui-même en face des dieux et de son peuple ! Comparez cette innocence de gloire du républicain d'Athènes avec la gloire sanguinaire des Alexandre, des César, des Napoléon, ayant fait prendre chacun d'eux le deuil à des milliers de mères, de veuves et d'enfants et mourant sur un lit de cadavres ! L'esprit humain se redressera-t-il enfin de sa prostration et continuera-t-il jusqu'à la consommation des siècles à répudier ses bienfaiteurs et à adorer ses grands meurtriers ?

La tyrannie et l'anarchie n'attendaient que le dernier soupir de Périclès pour ressaisir tour à tour Athènes; son épitaphe est dans sa vie : il fut quarante ans le plus puissant des citoyens et il mourut en laissant à sa patrie l'indépendance. Périclès fut grand et Athènes fut libre. Washington eut quelque chose de cette vertu, mais il fut aussi loin de ce génie que la libre et jeune Amérique est loin d'Athènes ! Un seul homme, dans les temps modernes de l'Europe, nous semble avoir été l'émule et la ressemblance historique de Périclès : cet homme est le grand ministre anglais William Pitt. Comme Périclès, il naquit homme d'État; comme Périclès, il fut le premier orateur politique de son temps; comme Périclès, il soutint à lui seul, pendant vingt ans dans une petite patrie, le poids des Lacédémoniens modernes, les Français, et du continent ligué avec eux, ce Péloponèse de l'Europe; comme Périclès, il prit son point d'appui dans la liberté et non dans la tyrannie, et il ne demanda à son pays le sacrifice d'aucune des libertés de sa constitution sous prétexte du salut public; comme Périclès, il aima mieux persuader qu'opprimer, et tomber du pouvoir quand l'opinion lui faillit, que d'y rester en faisant violence à sa patrie; comme Périclès enfin, il resta honnête homme, probe et désintéressé au milieu des tenta-

tions de la domination presque absolue qu'il exerça sur sa nation et sur la couronne ; il ne fit qu'une guerre défensive, ce devoir douloureux du grand patriote, et il mourut sans avoir fait prendre pour sa cause le deuil à un seul citoyen.

Périclès fut donc, selon nous, dans des conditions de constitutions diverses, le Pitt de l'antiquité et Pitt fut le Périclès de l'Angleterre.

---



**MICHEL-ANGE**



# MICHEL-ANGE

(BUONARROTI)

---

## I.

Cet homme trop grand pour être contenu dans un seul nom d'homme devrait porter quatre noms, car son génie et ses œuvres suffiraient à quatre éternelles mémoires.

Si vous sortez du Parthénon chrétien, le temple de Saint-Pierre à Rome, écrasé par la masse, l'immensité, la majesté, la divinité de cet édifice, véritable temple de l'infini qui semble avoir été construit pour faire comprendre et adorer deux des attributs de Dieu, l'espace et la durée rendus sensibles, et si vous voulez résumer en un seul nom d'homme vos impressions confuses pour reporter cette merveille à

son principal auteur, c'est le nom de Michel-Ange qui tombe de vos lèvres : l'architecte de Dieu.

Si vous montez l'escalier sans marches du Vatican comme une colline aplanie pour laisser les vieux pontifes monter sans perdre haleine au sanctuaire de leurs oracles, si vous entrez dans la chapelle Sixtine pour contempler sur ses murs et sur ses voûtes le tableau du *Jugement dernier*, ce poème dantesque du pinceau peint par un géant, où l'imagination, le mouvement, l'expression, la forme, la couleur semblent défier la création par son image, et si vous demandez quelle main de Prométhée moderne a jeté derrière lui ces gouttes d'huile pour en faire des hommes, des anges, des démons, des dieux, les murailles et les voûtes répondent par le nom de Michel-Ange.

Si vous entrez à Florence dans la chapelle monumentale de San-Lorenzo, cette pyramide mortuaire des Pharaons de la Toscane, des Médicis ; si vous levez vos yeux sur ce peuple de pierre qui semble sortir des catacombes pour veiller éternellement sur ces sarcophages, si les deux figures du *Jour* et de la *Nuit*, l'une image vivante de la vie, l'autre image vivante aussi de la mort, calment comme par enchantement vos pensées terrestres, et vous font envier d'être de pierre comme elles pour respirer éternellement la majesté dédaigneuse de la vie et la mélancolie



colie sereine de la mort; et si vous demandez à ces statues : Qui vous a taillées ou plutôt animées d'un seul jet dans le bloc ? Elles vous répondent : Quel autre que le sculpteur souverain pouvait, comme Moïse, frapper de ces coups qui fendaient le rocher et faire jaillir la pensée et la vie de la pierre ? C'est Michel-Ange.

Enfin, si en feuilletant dans les bibliothèques poudreuses du Vatican à Rome ou du palais Pitti à Florence les manuscrits du *xv<sup>e</sup>* siècle, vos regards tombent sur une de ces poésies à la fois platoniques et amoureuses ou les vers forts comme des muscles de géant, et les pensées tendres comme des rêves de femme respirent à la fois la virilité du buste de Brutus et la mélancolie des sonnets de Pétrarque, et si vous demandez : Quel était ce poète avec lequel la plus belle, la plus poétique et la plus chaste des femmes de son siècle, Vittoria Colonna, entretenait ce commerce de cœur et de génie qui consolait l'un de sa vieillesse, l'autre de son veuvage d'un héros ? Ces vers écrits avec le fiel de Dante et les larmes de Pétrarque et les songes dorés de Platon étaient les délassements, les mugissements ou les consolations de Michel-Ange.

Quatre hommes en un, dont le moindre est égal aux plus grands du siècle où tout était grand, un homme

réel et cependant un homme fabuleux, voilà Michel-Ange ! Disons brièvement sa vie ; elle fut longue comme la vie de ceux à qui la Providence réserve beaucoup d'espace pour ce qu'ils ont à accomplir ici-bas.

## II.

Il naquit le 6 mars 1474, dans un château du Casentino, province de Toscane, dans le voisinage d'Arezzo. Son père, d'une famille illustre de Florence, était podestat ou gouverneur pour les Médicis de ce district. Il se nommait Lodovico Buonarroti Simoni, de la maison de Canossa. Sa mère était aussi de race noble et estimée dans la province par l'honnêteté de ses mœurs et la dignité de sa vie. A l'expiration de ses fonctions annuelles de podestat dans le Casentino, le père de Michel-Ange revint habiter sa maison de Settignano, où il possédait une métairie plantée de figuiers, d'oliviers et de vignes, sur une colline aux portes de Florence. C'est de cette colline que naquit la vocation sculpturale de Michel-Ange. Settignano était, comme autrefois Paros, comme aujourd'hui Carrare, une carrière de marbre où les statuaires et les architectes de Florence venaient chercher leurs blocs, et où ils les faisaient ébaucher par leurs élèves et leurs ouvriers. L'enfant eut pour nourrice la femme

d'un de ces carriers du village paternel. Il attribue lui-même plus tard son inclination pour la statuaire à ces premiers blocs qu'il voyait dégrossir dans la maison de sa nourrice et à ces outils de sculpteur avec lesquels ses petites mains jouaient dès le berceau. Les plus grandes vocations n'ont souvent pas d'autre origine. Les plus grands fleuves à leur source ne prennent souvent leur direction que d'un caillou qui leur ferme la route ou d'une rigole qui la favorise par la main d'un enfant sur la pente où ils doivent couler.

« Giorgio, disait-il un jour avec enjouement à son ami Vasari, à l'époque où il remplissait déjà l'Italie de son nom et de ses œuvres, si j'ai eu quelque grandeur et quelque bonheur dans le génie, cela m'est venu d'être né dans la pureté et dans l'élasticité de votre air des collines d'Arezzo, et c'est ainsi que je tirerai, pour ainsi dire, du lait de ma nourrice à Settignano, le ciseau et le maillet avec lesquels je fais mes figures. »

## III.

La famille de Lodovico Buonarroti devenue plus nombreuse avec les années par la fécondité de sa femme, le père de Michel-Ange, pour élever ses fils, fut obligé de les mettre en apprentissage dans les manufactures de laine et de soie à Florence, qu'on appelait en Toscane les *Arts*, et qui, dans un pays gouverné par des artisans devenus princes, ne dérogeaient point à la noblesse des familles. Le jeune Michel-Ange, placé par son père dans une école de grammaire tenue par Francesco d'Urbino, se refusait à toute autre étude qu'à celles auxquelles la nature et ses premières impressions d'enfance chez sa nourrice le prédestinaient. On le surprenait toujours le crayon à la main, dessinant des figures sur ses livres. Son père et ses oncles, qui voulaient violenter sa vocation et qui regardaient la sculpture et la peinture comme des métiers ignobles et mercenaires, indignes de leur sang, gourmandaient et frappaient en vain l'enfant pour le contraindre aux études selon eux plus

nobles du commerce. La vocation, comme il arrive toujours, se fortifiait et s'irritait par la résistance paternelle. A la fin le père céda moins par conviction que par lassitude, l'enfant fut placé comme élève chez le célèbre peintre Domenico Ghirlandajo, dont l'école était alors la première de Florence. Michel-Ange y entra à quatorze ans. Une note du livre de comptes de son père retrouvée par les érudits toscans ne laisse aucun doute sur ces commencements de Michel-Ange.

« Le premier jour d'avril 1488, moi, Lodovico di Buonarroti, j'ai engagé mon fils Michel-Ange chez Domenico Ghirlandajo et David Currado, pour trois ans, aux conditions suivantes : que ledit Michel-Ange, mon fils, devra rester chez ses maîtres pendant le susdit temps pour apprendre à dessiner et pour faire tout ce que ses maîtres lui commanderont, et que ces susdits maîtres lui donneront pour ces trois années vingt-quatre florins de gages, savoir : six florins la première année, huit florins la seconde, dix florins la troisième, en tout quatre-vingt-seize livres. Suit la quittance des six premiers florins. Signé Lodovico di Buonarroti. »

## IV.

La nature sembla se venger par la rapidité et par le prodige du talent de l'enfant des résistances qu'on lui avait opposées. Il osa corriger plusieurs fois, avec supériorité, les ébauches de son maître en son absence. A la fin de sa peinture de la coupole de Santa-Maria-Novella, œuvre pendant laquelle Michel-Ange avait étonné et secondé son maître, Ghirlandajo s'écria : « Cet enfant en sait déjà plus que moi. »

• Laurent de Médicis ayant demandé un jour au grand peintre quelques jeunes gens capables de raviver la sculpture qui dépérissait en Toscane depuis la mort de Donato, Ghirlandajo lui offrit Michel-Ange. Laurent de Médicis admit le jeune élève dans l'école de sculpture qu'il institua dans les jardins de son palais, sous la direction d'un vieillard survivant de l'école de Donato. Le ciseau que Michel-Ange n'avait jamais manié depuis la maison de sa nourrice égala en peu de jours dans ses mains les prodiges de son pinceau chez Ghirlandajo. Laurent de Médicis, témoin

de ces jeux, de ce génie enfant qui dépassait du premier jet ses modèles et ses maîtres, s'éprit d'une tendre et paternelle admiration pour Michel-Ange. Il lui donna une chambre dans son propre palais, il l'admit à sa table où Laurent le magnifique, entouré de ses enfants, des poètes, des savants, des philosophes, des artistes les plus renommés de la république, prolongeait dans la nuit des entretiens dignes du temps de Périclès. Pour faire rejaillir jusque sur le père de Michel-Ange les bontés qu'il avait pour le fils, il donna à Lodovico Buonarroti un emploi lucratif dans l'administration de la république. Le fils avait un traitement fixe de cinq ducats d'or par mois, et de temps en temps des présents somptueux, parmi lesquels Michel-Ange cite un riche manteau brodé, pareil à ceux que Laurent donnait à ses propres fils.

La mort de Laurent de Médicis, en 1492, interrompit cette douce familiarité de Michel-Ange avec le Périclès de l'Italie et le renvoya à la maison de son père. Les chefs-d'œuvre que le jeune statuaire avait exécutés pendant ces quatre années avaient fait oublier Donato. L'Italie, grâce à lui, avait retrouvé dans le marbre on ne sait quoi de moins harmonieux mais de plus grandiose que la statuaire grecque, et de plus grec que la statuaire romaine.



L'art toscan était né de la pensée et de la main de cet enfant. Le génie de la sculpture étrusque, mystère dans son passé, mystère à sa renaissance, apparaissait au monde comme un phénomène de l'esprit humain qui ne sera jamais expliqué. La beauté des marbres de Michel-Ange et de son école tient plus de la fable que de l'histoire, et de la divinité que de la nature. Phidias dessiné plus correctement et proportionne plus suavement ses figures à la taille et aux contours des modèles parfaits que lui fournit l'Attique ou l'Ionie, ces deux terres de la beauté virile et de la beauté féminine ; Michel-Ange conçoit, imagine, rêve toujours un peu plus grand et un peu plus beau que nature. La ligne droite, base fondamentale de ses statues, depuis l'orteil jusqu'au sommet de la tête, est plus longue et plus élancée que la ligne grecque ; les inflexions plus hardies et plus étranges de cette ligne donnent aux traits, aux formes et aux mouvements de ses statues des nervures, des attitudes, des torsions, des majestés, des hardiesses qui dressent l'homme plus haut sur ses pieds et qui semblent faire escalader l'art jusqu'au ciel ; et cependant cette légère exagération de la statue étrusque n'altère ni la réalité, ni la beauté, elle les dépasse. Phidias humanise l'idéale beauté, Michel-Ange la transfigure et la divinise. Voilà le

caractère des deux sculpteurs les plus accomplis des deux plus grands siècles , celui de Périclès, celui de Léon X : l'un est un homme, l'autre est un géant ; l'un a plus de perfection, l'autre a plus de race ; l'un charme, l'autre éblouit ; l'un est la nature, l'autre est le miracle. Dire quel est le plus accompli des deux, c'est facile ; mais dire quel est le plus grand, nul ne l'oserait sans craindre de blasphémer dans l'un l'imitation de la nature, dans l'autre l'imagination du surnaturel.

Tel apparut, dès le premier coup de ciseau, Michel-Ange aux Médicis, alors qu'ils exhumaient, par leurs agents en Morée, les chefs-d'œuvre enfouis de l'art grec : ils avaient trouvé mieux que des statues mortes, ils avaient trouvé la statuaire vivante dans ce jeune nourrisson des carrières de Settignano.

## V.

Pierre de Médicis, qui venait de succéder à Laurent le Magnifique, et qui avait contracté une amitié de jeune homme avec le commensal des jardins et des salons de son père, continua sa faveur à Michel-Ange ; il lui commanda différents bas-reliefs. Il se fit même un jeu de son génie et lui fit exécuter un jour d'hiver une gigantesque statue de neige pour décorer ses jardins. Un rayon de soleil fondit ce chef-d'œuvre, mais la fécondité de Michel-Ange, égale à celle de la nature, prodiguait la conception comme la nature prodiguait la matière : neige ou bronze, tout lui était indifférent, pourvu qu'il enfantât ce qu'il avait conçu. Les Florentins pleurèrent cependant le chef-d'œuvre de neige, mais Michel-Ange les consola par un crucifix en bois pour l'autel de l'église du Saint-Esprit. Le prieur de ce monastère, pour faciliter au jeune artiste la représentation de la mort divine,

prêta à Michel-Ange la clef des salles où l'on exposait les cadavres de la paroisse avant la sépulture. C'est dans ces salles funèbres que Michel-Ange, enfermé pendant les nuits, étudiait à la lueur de la lampe des morts cette anatomie du corps humain dans tous les âges, qui devint comme la charpente cachée de ses statues.

Tout lui promettait la richesse et la gloire dans sa patrie, sous les auspices des Médicis, quand les Médicis eux-mêmes, expulsés de Florence par une révolution populaire, emportèrent avec eux la fortune de leur protégé. Michel-Ange, craignant des ressentiments du peuple contre les familiers de ceux qu'on appelait les tyrans de la patrie, s'évada de Florence et se réfugia d'abord à Bologne, puis à Venise. N'ayant trouvé à Venise ni protection, ni travail, il revint à Bologne. On l'y jeta en prison comme un aventurier qui n'avait ni passeport, ni répondant. Un des membres du gouvernement, Aldovrandi, s'intéressa à sa jeunesse, le délivra de sa captivité et lui donna pendant un an l'hospitalité dans son palais. C'est dans la familiarité d'Aldovrandi, passionné pour la littérature, que le jeune Florentin s'exerça à la poésie, en lisant à son hôte, charmé de son accent toscan, les vers de Dante, de Pétrarque, et la prose de Boccace. Cet exil, qui reposait sa main et cultivait

son esprit, cessa par un retour de fortune des Médicis rappelés à Florence. Michel-Ange y rentra avec eux. Une épreuve ingénieuse et involontaire de son talent le conduisit bientôt après à Rome. Il avait sculpté secrètement, pour un riche Milanais nommé Baldassari, un Amour endormi qui fit l'admiration de son Mécène. Baldassari, ravi de cette œuvre, la porta à Rome, la fit enfouir dans une de ses vignes voisines de la ville, puis l'ayant fait découvrir comme par hasard dans une fouille toute souillée et toute mutilée, la fit offrir au cardinal de Saint-Georges comme une statue antique. Le cardinal, dupe du subterfuge, n'hésita pas à la payer deux cents écus romains; mais ayant été bientôt informé de la vérité, il perdit, avec son illusion, toute son admiration pour la statue. Elle fut vendue, sous son véritable nom, au duc de Valentinois, qui en fit présent à la duchesse de Mantoue, chez qui elle fut plus admirée qu'une œuvre antique. Les Romains raillèrent cruellement le cardinal, mauvais juge du mérite intrinsèque des œuvres, et qui appréciait par la date ce qui doit être apprécié par le ciseau. La réputation de Michel-Ange se répandit rapidement à Rome, par le bruit que causa cette supercherie de Baldassari. Le barbier du cardinal de Saint-Georges, qui se mêlait de peinture, employa le pinceau de Michel-

Ange à corriger et à perfectionner ses misérables ébauches. Michel-Ange en fit des chefs-d'œuvre ; le barbier lui paya bien sa gloire usurpée.

Le cardinal de Saint-Denis commanda à Michel-Ange un groupe de marbre représentant le Christ mort, descendu de la croix par les saintes femmes. « OEuvre que ne pourra jamais égaler, disent les artistes romains, aucun statuaire en dessin, en grâce, en maniement assoupli du marbre ; la mort, ajoutent-ils, n'y fut jamais aussi morte ! C'est un vrai miracle qu'en si peu de temps la pierre informe et brute se soit transfigurée en une telle perfection de vie, d'attitudes, d'expression, de langueur, de pathétique et de piété. »

Ce groupe fut placé dans le temple de Mars, devenu un sanctuaire de la Vierge. Les Romains et les étrangers s'y rendaient en masse pour l'admirer. Michel-Ange, pour étudier sur l'impression de la multitude les beautés ou les imperfections de son œuvre, se confondait quelquefois, inconnu, au milieu de la foule. Il entendit un jour deux étrangers qui attribuaient, par ignorance, ce groupe au ciseau d'un autre sculpteur romain. Bien que Michel-Ange n'eût pas l'habitude de marquer ses œuvres d'un autre signe que leur inimitable perfection, il craignit cette fois que le temps ou l'erreur populaire ne lui

dérobât sa gloire, et, rentrant la nuit dans la chapelle, il grava son nom, en petits caractères, sur l'étroite ceinture qui retient la robe de la Vierge au-dessous du sein.

## VI.

Rappelé à cette époque par les magistrats de Florence, il enrichit pendant quelques années les monuments de sa patrie de marbres immortels. Sans rival déjà parmi les sculpteurs du siècle, il rivalisait, en se jouant, avec les maîtres de la peinture, indifférent à l'instrument et à la matière, pourvu qu'il reproduisit la forme, l'attitude, le contour ou la couleur de toute chose créée ou pensée; au lieu de parole, la nature semblait lui avoir donné le dessin, hiéroglyphe vivant et universel de la création. L'époque lui réservait à égaler ou à vaincre tour à tour les deux artistes les plus inimitables et les plus invincibles des siècles modernes, Léonard de Vinci et Raphaël d'Urbino. Léonard de Vinci avait été appelé de Milan à Florence pour peindre à fresque la vaste salle du conseil dans le palais d'État. Le gonfalonier de Florence, Soderini, fier de son compatriote, donna à peindre à Michel-Ange la moitié de la même salle, en concurrence avec Léonard de Vinci. Michel-Ange



y peignit les scènes nationales de la guerre des Florentins contre Pise. Le dessin du tableau principal, qu'il composait pour lutter face à face avec Léonard, représentait une alerte imaginaire de l'armée florentine, surprise par l'approche des Pisans, pendant une halte au bord de l'Arno, où les soldats se baignaient après une longue marche. Cette ingénieuse invention du sujet fournissait à Michel-Ange l'occasion et le prétexte d'exceller dans la représentation du nu et de peindre des hommes au lieu de peindre des vêtements. Les écrivains florentins décrivent ce carton de Michel-Ange comme un poème national, prélude du poème universel de son *Jugement dernier*, et nullement inférieur à ce prodige du crayon et du pinceau.

« Pendant que les soldats sortaient en hâte des ondes ruisselantes, on voyait, dit Vasari, par la main *divine* de Michel-Ange, la figure d'un vétéran qui, pour s'ombrager du soleil pendant le bain, s'était coiffé la tête d'une guirlande de lierre; lequel s'étant accroupi sur le sable pour remettre sa chaussure que l'humidité de ses jambes empêchait de glisser sur sa peau, et entendant en même temps les cris de ses compagnons et le roulement du tambour appelant aux armes, se hâtait pour faire entrer de force son pied dans sa chaussure mouillée. En outre, ajoute

Vasari, tous les muscles et tous les nerfs du vétéran se dessinaient en saillie dans l'effort; toute sa physionomie exprimait son angoisse, depuis la bouche jusqu'à l'extrémité de ses pieds. On voyait encore des tambours, des sonneurs de clairons et d'autres figures innombrables, leurs habits empaquetés sous le bras, qui couraient tout nus vers la mêlée. Les attitudes pittoresques s'y prêtaient à tous les jeux du pinceau : les uns debout, les autres agenouillés, ceux-ci pliés en deux, ceux-là se relevant de terre, tous formant des groupes admirablement combinés pour faire éclater la supériorité de l'artiste dans cette partie de l'art. Aussi tous les hommes de cette profession restèrent-ils stupéfiés d'admiration en contemplant l'ébauche de ce tableau que Michel-Ange leur découvrit. Tous ceux qui virent ces figures surnaturelles confessèrent unanimement que jamais ni de la main d'aucun artiste, ni de la main de Michel-Ange lui-même, rien n'avait jamais été fait qui attestât, par le génie, une telle divinité de l'art.

« Et certes, poursuit le commentateur florentin, on peut les croire, car lorsque le carton eut été terminé et exposé comme modèle dans la salle du pape, tous ceux qui étudièrent ce chef-d'œuvre et qui s'efforcèrent de copier la nature excellèrent dans leur art, tels que San-Gallo, Ridolfo Ghirlandajo, Bandi-

nelli, Andrea del Sarto, et enfin Raphaël d'Urbain. Et c'est pour cela que cette merveille, devenue ainsi un objet d'étude et de reproduction éternelle pour les artistes du dessin, fut transportée au palais des Médicis, dans la grande salle d'en haut; d'où il arriva que, livrée avec trop de confiance aux mains des artistes, on négligea de la surveiller pendant la maladie de Julien de Médicis, et ce carton fut lacéré par eux en plusieurs lambeaux, dont chacun emporta ici et là une relique dans toutes les villes d'Italie. »

## VII.

La renommée de Michel-Ange s'accrut tellement à Rome par le groupe de la *Pieta*, et à Florence par ce tableau et par ses marbres, qu'à la mort d'Alexandre VI et à l'avènement de Jules II au pontificat, ce dernier pape l'appela immédiatement à Rome pour lui confier l'exécution de son propre tombeau. Le goût des arts était tellement universel à cette époque en Italie, qu'un tombeau de marbre, sculpté par la main d'un Phidias moderne, paraissait un monument suffisant à tout un règne, et que les papes, à l'exemple des Pharaons, croyaient construire eux-mêmes leur mémoire en construisant dès leur couronnement leur sépulcre.

Michel-Ange, qui n'avait encore que vingt-neuf ans, accourut à Rome, heureux d'avoir été choisi pour associer sa propre mémoire dans un monument impérissable à celle du souverain de Rome et du pontife de toute la chrétienté. On voit, dans la suite de la vie de Michel-Ange, que ce tombeau, conçu,

commencé, interrompu, repris, abandonné, presque achevé, jamais fini, fut l'œuvre capitale et favorite du grand artiste, le rêve, le réveil, l'espoir et le désespoir de sa vie : poème de marbre, dont les vicissitudes du sort déchiraient les pages à mesure qu'il les avait composées et qu'il s'efforçait à les réunir. Le pape, ébloui lui-même du plan de ce sépulcre monumental et animé de statues vivantes, dont Michel-Ange lui présenta le modèle, sentit s'élargir en lui son orgueil posthume aux proportions du génie de son statuaire. Il ne trouva que l'église de Saint-Pierre de Rome assez solennelle et assez sainte pour contenir ce tombeau; et il résolut, de ce jour-là, d'agrandir le temple pour envelopper le sépulcre. En plaçant sa cendre à côté de celle des apôtres et sous la conservation de l'art, il crut la consacrer deux fois au respect de l'avenir. Il se hâta, quoique très-jeune encore, d'envoyer Michel-Ange à Carrare pour faire excaver et transporter à Rome les blocs de marbre nécessaires à l'immensité du monument. Michel-Ange passa huit mois dans les montagnes, ébloui des masses et de l'éclat du marbre où il taillait en imagination des poèmes de pierre, restés, faute d'argent et de temps, dans les grottes de Carrare. Il embarqua sur la mer, et il fit remonter par le Tibre, jusqu'à Rome, une telle

quantité de blocs de marbre, que la place entière de Saint-Pierre, plus vaste alors qu'aujourd'hui, avant la construction des colonnades, en fut couverte comme une carrière. Les Romains étonnés se demandaient quelles mains pourraient mouvoir et quelle pensée ordonner ces débris de montagnes de marbre, jonchant le sol sous l'ombre du Môle d'Adrien.

## VIII.

Michel-Ange s'était construit un atelier pour tailler les statues de sa main sur ce champ de bataille. Le pape se plaisait à voir le génie du plus grand artiste de l'Europe travailler à sa propre immortalité. Pour venir plus commodément et plus familièrement assister au travail de son statuaire, il s'était fait construire un pont-levis couvert, par lequel il se rendait, sans être vu, du Vatican à l'atelier. La description du tombeau de Jules II, tel que Michel-Ange l'avait conçu, serait tout un poème funéraire et demanderait des pages sans nombre. Qu'on imagine l'invention libre dans la tête de Michel-Ange, les trésors de la catholicité à sa disposition, le ciseau dans sa main, le pape devant lui applaudissant à sa propre apothéose.

La mort de Jules II devança le sépulcre, le ciseau tomba de la main de Michel-Ange. Des nombreuses statues qui devaient surmonter les corniches et décorer les quatre faces du tombeau, douze seulement

étaient ébauchées, quatre achevées, deux accomplies. L'une de ces deux statues symboliques représentaient, dans saint Paul, l'action ; l'autre, dans Moïse, la contemplation ou la législation de l'homme d'État. La statue colossale de Moïse, dont la tête, reproduite depuis dans toutes les langues du dessin, s'est gravée dans la pensée des hommes comme une œuvre de la nature, n'a pas besoin d'être décrite pour être immortelle. C'est le confident de la sagesse et de la terreur de Jéhovah, le Jupiter tonnant de l'Olympe biblique, la crainte de Dieu rendue visible aux hommes, l'autorité de la loi attestée par l'éclair de l'illumination, le commandement divin infallible et absolu fait homme, mais conservant dans son humanité la majesté du Dieu qu'on sent derrière l'homme. Il est assis comme l'éternité : d'une main, il tient les lois, symbole de la société ; de l'autre, il tient sa barbe touffue, symbole de la force. Cette barbe descend en ondes si épaisses, si prodigues et si harmonieusement tressées sur sa poitrine, qu'on croit voir dérouler dans la multitude des tresses, des ondes, des poils qui la composent, la multitude innombrable des générations du peuple de Dieu. Elle est évidemment, dans la pensée de Michel-Ange, une allusion à l'ordre dans l'infini. Quant au rayonnement de la face, quant à cette terreur d'intelligence qu'elle



inspire au regard, quant à ce reflet de divinité que le visage semble avoir contracté dans le commerce divin avec le feu du buisson, tout cela est tellement surhumain, qu'on est tenté de s'écrier avec les Israélites éblouis : « Mettez un voile sur votre face, car nous ne pouvons en supporter l'éclat ! » C'est l'Apollon hébraïque, mais un Apollon mûr, impérieux, redoutable, qui commande et qui tue au lieu d'inspirer ; jamais l'esprit de la Bible ne prit un corps plus imposant dans un bloc de pierre. C'est que Michel-Ange lui-même était ce prophète de la pierre : dans un autre âge, cet homme aurait taillé des dieux.

Les Juifs, à Rome, trouvèrent la figure de leur législateur tellement divinisée par Michel-Ange, qu'ils ne cessèrent plus, depuis le moment où la statue fut dévoilée au public, d'aller, le jour du sabbat, contempler leur prophète transfiguré en marbre, avant le jour de la suprême transfiguration.

Quarante statues de marbre, dessinées et taillées par Michel-Ange, devaient personnifier, à la suite du Moïse, l'Ancien et le Nouveau Testament évoqués autour du tombeau du dernier pontife.

## IX.

Le caractère de Michel-Ange participait de la fougue de son génie. La porte du Vatican lui ayant été refusée un jour que le pape avait interdit l'accès de ses appartements à ses familiers, il s'évada de Rome, fit vendre ses meubles et ses habits, abandonna tous ses travaux entrepris et se réfugia à Florence. La réconciliation entre le pape et lui se fit avec un redoublement de crédit et de faveur, à Bologne, au prix de quelques chefs-d'œuvre de plus que Michel-Ange exécuta dans cette ville pontificale pendant le séjour du pape. « Il faut bien que je vienne à toi, lui dit le souverain pontife, puisque tu t'obstines à ne pas revenir toi-même à moi ! »

Les rivaux de Michel-Ange, principalement le Bramante, l'architecte primitif de Saint-Pierre de Rome, étaient jaloux de l'empire universel qu'il usurpait sur toutes les œuvres monumentales du règne. Ils persuadent au pape de suspendre l'œuvre du tombeau, et de charger Michel-Ange de peindre

la voûte de la chapelle Sixtine. Ils espéraient que son infériorité en peinture devant Raphaël et son école ruinerait le crédit du grand sculpteur. Michel-Ange, qui flairait le piège, ajourna longtemps l'exécution des ordres du pape ; à la fin, la colère de son protecteur ne lui laissa plus d'excuse. Quinze mille écus romains lui furent assignés pour les frais et pour la récompense de cet immense travail.

Michel-Ange fit venir de Florence à Rome les meilleurs peintres à fresque de la Toscane, pour l'assister dans son œuvre. Mais, bientôt mécontent de leurs pinceaux trop inégaux à son génie, il les congédia tous, et, s'enfermant dans la vaste enceinte dont il fit murer les portes à l'exception d'une étroite issue dont il emportait la clef, il conçut, dessina et peignit seul ce poème de l'infini qu'il avait osé tenter.

L'univers connaît cette chapelle du Vatican dont les murs et les voûtes animées et colorées par le pinceau d'un seul homme, semblent avoir été changés par un Verbe créateur en monde des vivants et en monde des morts, comparaisant dans toutes les attitudes de la terre, de l'enfer et du ciel, sous les regards de la Trinité divine qui évoque son œuvre pour la juger.

Si jamais l'imagination d'un mortel se jouant des formes et des couleurs pour reproduire la création

par l'image donna quelque idée de la conception divine, se jouant dans sa puissance créatrice du temps, des espaces, des éléments, des êtres naissant et disparaissant sous ses yeux, c'est dans ce monde du pinceau de la chapelle Sixtine qu'il faut chercher bien plus que dans la *Divine comédie* du Dante, cette divine comédie de l'infini.

Quand on promène ses regards autour de cette salle du *Jugement dernier*, de la base aux murailles, des corniches à la voûte, on éprouve un vertige des yeux tout à fait semblable à ce vertige de l'âme éprouvé par la pensée quand, dans une nuit sereine et profonde, on se plonge dans l'infini du firmament dont les avenues d'étoiles illuminent la voie en reculant sans cesse le fond. On commence par le trouble, on arrive à l'enthousiasme, on finit par l'anéantissement. Michel-Ange a dépassé l'homme, il est devenu là le Prométhée de l'imagination ; le poème vainement ébauché par le Dante, il l'a accompli avec le pinceau. Sa voûte chante mieux que les chantes de l'autel l'hosannah visible et palpable de la création.

## X.

Le peintre, pendant cette longue gestation et ce long enfantement du chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, avait tellement le sentiment du mystère et pour ainsi dire de la divinité de sa peinture, qu'il ne permettait pas même au pape de venir la profaner d'un regard curieux. A la fin, le pontife impatient de cette longue attente, viola l'enceinte, fit renverser les échafaudages, déchirer les toiles qui masquaient la voûte, et jeta une longue exclamation de joie et d'admiration. Le Bramante pâlit de terreur ; Raphaël, qui s'était glissé dans la chapelle, confondu dans la suite du pape, oublia tout ce qu'il avait appris jusqu'à ce jour, et comprit que la force faisait partie de la beauté dans l'art comme dans la nature. En artiste souverain qu'il était lui-même, il ne conçut pour toute envie qu'une émulation respectueuse pour un génie qui n'éclipsait pas le sien, mais qui l'illuminait d'une révélation nouvelle. Il rentra dans son atelier et peignit ses prophètes et ses sybilles, où l'on sent, si l'on ose

ainsi parler, l'accent biblique, viril, héroïque de Michel-Ange. Le Bramante voulut en vain obtenir du pape que Raphaël fût admis à peindre, dans la chapelle non encore terminée, la façade opposée à celle du *Jugement dernier*. Michel-Ange s'indigna contre le Bramante qui voulait atténuer une gloire par une autre; Raphaël éluda modestement lui-même ce défi; le pape ne consentit pas à dégrader le talent qui faisait l'éclat de son règne.

Michel-Ange, en deux ans, acheva son œuvre. Les siècles ne l'effaceront ni ne la renouvelleront jamais. Michel-Ange y avait perdu son temps, sa fortune et ses yeux; sa vue resta plusieurs années affaiblie par l'attitude forcée de la tête qu'il avait dû renverser en peignant la voûte. Tout grand ouvrier en philosophie, en religion, en politique ou en art, laisse de sa vie dans son œuvre. L'homme n'a que lui-même à dépenser dans ce qu'il fait. Mais la renommée de Michel-Ange éclata de la chapelle Sixtine comme une illumination du Vatican. L'Italie et l'Europe furent pleines de son nom. Il n'y eut plus de miracle qu'on n'attendît de lui.

## XI.

Léon X, qui succéda peu de temps après à Jules II, était un de ces jeunes Médicis que Michel-Ange avait familièrement fréquentés dans son enfance. Ce pape, plus Athénien que Romain, était le Périclès naturel de cet autre Phidias. Il fit suspendre une seconde fois à Michel-Ange l'achèvement du tombeau de Jules II, et l'envoya à Florence pour bâtir et décorer l'église funéraire de San-Lorenzo, ce tombeau de sa propre famille.

Être enseveli dans un temple et dans des sarcophages décorés de la main de Michel-Ange paraissait aux Médicis une fortune dans la postérité égale à leur fortune dans le temps. La terre donne des empires, le ciel seul donne la gloire aux règnes. Cette gloire est dans les grands hommes qui les illustrent. Le siècle de Léon X, ou des Médicis, égalait à cet égard celui de Périclès. L'Italie, sous leurs auspices, avait une seconde fécondité de printemps supérieur, en ce qui concerne les arts, à celui d'Auguste. La

Rome d'Auguste imitait lourdement la Grèce, la Rome de Léon X et la Florence des Médicis inventaient un art, une poésie, une philosophie plus attiques que la Rome des Césars; on peut même ajouter plus italiennes qu'attiques.

C'était une floraison de l'esprit humain plus luxuriante sur des ruines; un confluent du paganisme retrouvé et du christianisme naissant, confluent étrange et adultère sans doute, mais productif pour l'imagination, pour l'art et pour la littérature. Comme ces unions illicites, plus fécondes souvent que les unions légales, le vice même, la licence des dogmes, des idées, des mœurs y favorisait les libertés du génie, phénomène étrange entre tous les grands siècles où l'absence d'idée fondamentale et créatrice, et le désordre d'idées incohérentes, semblaient par ces aberrations même grandir l'esprit humain! L'éclectisme païen, déiste, chrétien, universel n'ayant pour foi que le beau, pour gloire que l'art, pour culte que des pompes, pour morale que le plaisir sous les auspices d'un pontife lettré, versant à l'Italie renaissante les tributs de la crédulité du monde: tel était le caractère du siècle de Léon X. Si le scepticisme osait jamais revendiquer son siècle, on ne pourrait lui contester celui-là; il fut la grande débauche de la pensée italienne, bruyant, éclatant, scandaleux et court



comme une orgie entre des tombeaux ; mais du sein de cette débauche, il jeta une lueur immense sur la terre, et il laissa dans les lettres et dans les arts plus de monuments que les dix siècles de barbarie qui l'avaient précédé et que les quatre siècles de civilisation disciplinée qui l'ont suivi : argument bizarre, mais argument sans réplique, en faveur de la liberté et des licences même de la pensée. Si la morale en souffrit, l'imagination en profita. Ce fut la jeunesse du christianisme, la puberté du moyen âge, le Jubilé donné par la papauté au monde.

## XII.

Michel-Ange, revenu à Florence dans toute la force de ses années, de sa renommée, de sa faveur chez les Médicis et de son génie, s'y consacra tout entier à ses tombeaux de San-Lorenzo. Il était dans sa destinée d'avoir pour monuments des sépulcres, depuis celui de Jules II non achevé, celui des Médicis qu'il allait construire, jusqu'à celui de l'apôtre saint Pierre qu'il devait bientôt élever dans le ciel.

La mort de Léon X, ce patron de l'art, suspendit encore une fois les conceptions ébauchées de Michel-Ange pour la construction des tombeaux des Médicis à San-Lorenzo. Pendant le court pontificat d'Adrien VI, l'artiste découragé ne rentra pas à Rome, il s'occupa silencieusement dans ses ateliers de Florence à tailler quelques-unes des quarante statues qu'il avait dessinées sous Jules II, pour le monument de ce pape. Mais Clément VII, aussi fervent que Léon X pour l'embellissement de la capitale du monde chrétien, ne tarda pas à rappeler à Rome

l'homme que la Providence semblait avoir marqué de son sceau pour devenir l'Esdras du catholicisme. Le pape, après de longs entretiens avec lui sur l'agrandissement de Saint-Pierre de Rome, lui permit d'aller mûrir ses idées sur cet édifice, en achevant à Florence les tombeaux des Médicis commencés. Ce fut alors que Michel-Ange sculpta pour les sépulcres de Julien et de Cosme de Médicis les quatre statues du Jour et de la Nuit, du Crépuscule et de l'Aurore.

« Statues, dit Vasari, qui, par la beauté accomplie des formes, par la majesté des attitudes, par le caractère surhumain des physionomies et par la perfection du travail du marbre devenu chair et muscle sous ses mains, suffisaient pour reporter l'art à son apogée, si les vestiges de l'antiquité n'existaient pas ! »

On reste frappé de stupeur en admirant à côté de ces statues symboliques deux célèbres figures de Laurent et de Julien de Médicis ; l'une appelée le *Penseur*, parce que jamais la mélancolie muette de la méditation ne fut gravée en ombres plus transparentes et plus mouvantes sur une physionomie humaine ; l'autre appelée le *Guerrier*, parce que jamais la mâle beauté du soldat ne revêtit une expression à la fois plus calme et plus fière. Nous avons éprouvé bien souvent nous-même, aux différentes heures de la journée qui diversifient l'effet de l'ombre ou de la

lumière sur ces marbres, la magie du ciseau de Michel-Ange, autour de ces tombeaux. A l'exception de quelques tronçons des marbres de Phidias, dorés par le soleil levant de l'Attique sur le fronton du Parthénon, aucune sculpture ne transmet jamais à nos sens et à notre âme la vie immortelle du marbre et la pensée de l'artiste, immatérialisée dans la matière. Qui-conque a passé seul une heure à San-Lorenzo dans la chapelle des tombeaux au lever ou au déclin du jour peut dire qu'il a respiré l'âme de Michel-Ange, et qu'il s'est entretenu avec le grand mort qui revit éternellement de la vie de ses marbres.

La statue incomparable de l'Aurore qui se réveille, et celle de la Nuit qui songe en s'assombrissant, ont inspiré aux poètes des apostrophes lyriques célèbres dans la littérature de tous les temps. La poésie, qui cherche ses images dans la nature, a trouvé cette fois l'art assez surnaturel pour lui emprunter ses similitudes. Le colosse de Memnon en Égypte n'a pas inspiré aux poètes plus d'allusions que la statue du *Penseur*, que celle de la Nuit ou que celle de l'Aurore.

Peu de jours après que ces marbres furent découverts, on trouva les vers suivants gravés sur le socle de la statue de la Nuit :

La Nuit que tu contemples dans une si gracieuse attitude  
Dormir, a été sculptée par la main d'un demi-dieu

Dans ce bloc ; et puisqu'elle dort elle respire ;  
Réveille-la, si tu en doutes, et elle va te parler !

Michel-Ange déjà las d'un art muet et qui commençait à cultiver l'art qui parle, consterné en ce moment des guerres civiles et des tyrannies qui désolaient sa patrie, répondit, au nom de la statue de la Nuit, à son interlocuteur anonyme par ces vers qui valent un coup de ciseau ou un coup de poignard.

Il m'est doux de dormir, et plus doux d'être de pierre  
Pendant que le malheur et la honte de l'Italie durent !  
Ne pas voir, ne pas sentir, m'est un grand bonheur !  
Ainsi ne m'éveille pas, je t'en conjure, parle bas !

Ses concitoyens à cette époque le nommèrent un des neuf commissaires de la guerre chargés de fortifier la ville. Il déploya dans la science des fortifications le même talent et le même zèle que dans la construction de San-Lorenzo ou du monument de Jules II. C'est le moment de sa vie où le dégoût de l'esprit de parti et l'horreur des conspirations de pouvoir entre les Médicis et leurs rivaux le rejetèrent de plus en plus dans la pure passion de la liberté républicaine. Cette généreuse passion devait le tromper comme les autres, mais du moins elle ne le rendait pas solidaire des tyrans de sa patrie. On ne sait quel accent de liberté classique, souvenir de l'antiquité ranimé par les maux présents, se fait sentir

depuis ce jour dans ses vers, dans ses lettres comme dans ses marbres. Son buste inachevé de Brutus qu'on voit dans le musée de Florence doit être de ce temps; ce n'est qu'une ébauche à grands coups de maillet, mais cette ébauche respire la liberté jusqu'à la mort, et le patriotisme jusqu'à la férocité. C'est le buste de la conspiration.

## XIII.

A la mort du grand architecte San-Gallo qui, avec le Bramante, avait conçu, dessiné et surveillé les plans primitifs de Saint-Pierre de Rome, Michel-Ange parut le seul homme capable de rectifier et de diviner ce Parthénon chrétien. Sous trois autres papes, et pendant dix-sept années consécutives, il fit de cet édifice le poème de sa vie. C'était le seul monument en effet digne de contenir son génie. L'histoire ne doit dérober ni à San-Gallo, ni au Bramante, la gloire d'avoir conçu, exhaussé à ses premières assises, et fondé ce plus vaste et plus magnifique temple du culte moderne.

Mais Michel-Ange l'affermir, le simplifia, l'éclaira, donna à ses piliers les muscles qui leur manquaient pour porter un Panthéon dans le ciel, le décora de son unité, de sa lumière, de son harmonie, ces trois attributs de la divinité qu'il renferme, et mit, pour ainsi dire et pour la première fois, le christianisme en plein jour et en plein firmament; enfin, il fit le

modèle, il commença les premières courbes de cette immense et sublime coupole qui écraserait le sol si elle ne paraissait soutenue par le miracle de la pensée qui l'éleva dans les airs. Il attacha à jamais ainsi son nom et sa mémoire au plus grand acte de foi que l'humanité moderne ait construit en pierre. Saint-Pierre de Rome, grâce à Michel-Ange, est le relief d'une religion sur le globe. Ses débris, comme ceux des pyramides de Thèbes, de Palmyre ou de Balbeck, feront encore la stupeur de l'homme qui ose incarner ainsi son dieu.

Ces grands et continuels travaux consacrés à Saint-Pierre de Rome ne suffisaient pas à l'activité de son âme et de sa main. Il sculptait, il peignait, il chantait au bruit des milliers de scies, de marteaux, de truelles qui exécutaient, le jour, en travertin, en marbre, en porphyre, la pensée de ses nuits. Comme son Moïse, au milieu de tout ce tumulte de l'édifice en construction, il cherchait l'inspiration dans la solitude. Les grands hommes, comme les grandes choses, recherchent d'instinct l'isolement; les hommes les offusquent, il ne leur faut que leur ombre. L'entretien de Michel-Ange avec lui-même avait besoin de ce silence où l'homme s'entend penser; sa seule volupté était de s'enfermer dans l'atelier mystérieux que le pape Jules II lui avait fait construire au milieu



de ses blocs accumulés sur la rive du Tibre, ou d'errer pendant des journées entières dans la campagne de Rome parmi les tombeaux de la voie Appienne. Sa vie, tout opposée à celle de Raphaël ivre de jeunesse, d'amour et de luxe, était celle d'un cénobite.

Il avait épousé et perdu dans sa jeunesse une femme qui lui avait laissé, si l'on en juge par quelques expressions de ses lettres, un souvenir amer du mariage. Il n'avait dans sa maison ni femme, ni enfant, ni parent. Un vieux serviteur, Florentin, nommé Urbino, du lieu de sa naissance, composait toute sa domesticité. Une lettre touchante, conservée par son ami Georges Vasari à qui il ouvrait son âme dans une correspondance fréquente, atteste l'attachement fraternel qu'il avait pour ce serviteur de ses longues années.

« Mon cher Georges, lui dit-il dans cette admirable lettre, je n'ai plus le courage d'écrire; cependant, en réponse à votre lettre, il faut bien vous écrire quelque chose. Vous savez comment mon pauvre Urbino est mort; ce qui a été tout à la fois pour moi une grande grâce de Dieu et une grande et infinie douleur. La grâce de Dieu a été que puisqu'il veut que je vive encore ici-bas, il m'a enseigné par cette mort à mourir moi-même non-seulement sans regret, mais encore avec un immense désir de mourir. J'ai

eu chez moi Urbino pendant vingt-sept ans, et je l'ai toujours éprouvé fidèle et admirable serviteur; et maintenant que je l'avais fait riche et que je comptais sur lui comme sur le bâton et le repos de ma vieillesse qui s'approche, il m'est enlevé, et il ne m'est resté d'autre espérance que de le revoir en paradis. Ainsi Dieu m'a fait entendre, par la bienheureuse mort qu'Urbino a faite, que ce véritable ami regrettait bien moins de mourir que de me laisser en proie à tant d'angoisses dans ce monde traître et pervers, bien que la meilleure part de moi-même s'en soit allée avec lui et qu'il ne me reste qu'une misère infinie. Je me recommande à vous. »

## XIV.

La mélancolie, qui est la lie des âmes profondes et le trouble des cœurs sensibles, s'accrut dans Michel-Ange par cette perte de son unique ami à Rome. Mais un platonique et mystérieux amour, plus semblable à un culte qu'à une passion, lui laissait depuis longtemps un pan de ciel toujours ouvert à travers les nuages de sa vie. En scrutant l'âme des plus grands hommes, il est rare de n'y pas découvrir, dans une mystérieuse tendresse, la source vive et cachée de l'inspiration, de la tristesse ou de la félicité. Quand cette source n'a pas coulé dans la jeunesse, elle coule dans la maturité et même dans la vieillesse; mais alors elle se transforme en un sentiment exalté et mystique, qui tient plus de la piété que de l'amour, et qui se fond en une sorte de piété divine, pour avoir le droit d'être éternel : sentiment très-commun à cette époque en Italie. Il a été donné à l'homme de sensibilité ou de génie avancé en âge pour le consoler de la jeunesse

perdue et pour joindre la vie actuelle à la vie future dans un seul amour. Platon, Dante et Pétrarque sont les théologiens et les poètes de cette amoureuse mysticité. Michel-Ange, déjà mûr et vieillissant, mais toujours jeune de sève et de cœur, disciple de Dante et de Pétrarque, avait rencontré comme ces grands hommes, pour son bonheur, sa Laure et sa Béatrix. Elle tient trop de place dans sa vie, dans ses œuvres, dans sa foi, dans son éternité même, pour séparer deux noms qui ne furent si longtemps qu'une âme.

## XV.

Il y avait à Rome au moment où Michel-Ange sculptait le groupe féminin de la *Pieta*, taillait Moïse dans le rocher et découvrait les fresques de la chapelle Sixtine, une jeune fille de la maison princière des Colonna. Sa mère était une fille du duc d'Urbin, un des premiers patrons de Michel-Ange adolescent, au moment où il suivait hors de Florence les Médicis dans l'exil. Son nom était Vittoria Colonna, nom devenu depuis immortel par l'amour, par la poésie et par la vertu. La nature l'avait douée de cette beauté à la fois majestueuse et tendre que les Romains modernes semblent avoir ravie aux statues grecques qui décoraient leurs temples et leurs musées. Ses médailles que nous possédons encore sont des profils de la Vénus de Chypre tempérés par la pudique sévérité du christianisme. Son âme modelée sur les types héroïques de l'antiquité, son esprit cultivé dès son enfance par les philosophes, les théologiens, les poètes, les artistes familiers de l'opulente maison de

Colonna, avaient fait de la belle Vittoria le miracle de l'Italie.

A dix-sept ans, elle avait épousé le jeune marquis de Pescaire du même âge qu'elle, et à qui elle était fiancée depuis le berceau. Les deux époux étaient dignes l'un de l'autre ; l'amour le plus tendre les unissait avant la volonté de leurs familles. Mais l'héroïsme du jeune Pescaire l'arracha peu d'années après le mariage des bras de son amante. Général des armées espagnoles de Naples, illustre dès les premières campagnes par ses exploits, fait prisonnier en 1512 à la bataille de Ravenne, une correspondance amoureuse en vers entre sa jeune femme et lui leur révéla à l'un et à l'autre un talent poétique, seule consolation de leur captivité et de leur veuvage.

Douze années de guerre firent de lui le premier général de son siècle et le bouclier de l'Italie. Les princes italiens, protégés par son épée, lui offrirent le royaume de Naples, s'il voulait tourner ses armes contre le roi de Naples, son suzerain. Vittoria Colonna, instruite de cette tentation, lui écrivit cette lettre où la vertu parle dans ces temps corrompus un langage digne de l'antiquité.

« Souvenez-vous, lui écrivit-elle, de votre vertu qui vous élève au-dessus de la fortune et de la gloire

des rois. Ce n'est point par la grandeur des états ou des titres, mais par la vertu seule que s'acquiert cet honneur, qu'il est glorieux de laisser à ses descendants. Pour moi, je ne désire point être la femme d'un roi, mais de ce grand capitaine qui avait su vaincre, non-seulement par sa valeur pendant la guerre, mais dans la paix par sa magnanimité, les plus grands rois. »

Blessé à la bataille de Pavie en 1525, le marquis de Pescaire mourut de ses blessures à Milan. Sa veuve, qui accourait de Naples pour le rappeler à la vie, apprit son infortune en route. La douleur la tint muette pendant sept ans, n'exhalant ses gémissements que devant Dieu et devant l'image de son époux, dans des poésies comparables aux *Tristes* d'Ovide, mais où le sentiment égale l'amertume des larmes et l'onction de la prière. Aussi forte que Dante, moins ingénieuse que Pétrarque, Vittoria Colonna crie ses angoisses et ne les chante pas. Ses vers sanglotent comme son cœur, ses strophes n'ont d'autre harmonie que le déchirement de la corde qui résonne, mais en se brisant sous le coup. Elle avait juré de rester veuve à trente-cinq ans, quoique dans la fleur de sa beauté et de sa vie, convoitée par tous les princes de l'Italie. Sa douleur, adoucie par le temps, s'était convertie en une mélancolie pieuse qui

ne cherchait son repos que dans l'ombre des cloîtres. Ses poésies, de jour en jour plus soulevées de terre, étaient plus immatérialisées par le regret. Cet amour chaste des chères mémoires avait pris le parfum, l'impalpabilité et les transparences des fumées d'encens dans le sanctuaire. Elles flottaient entre une tombe et le ciel comme les nuées du soir sur un champ des morts.

Telle était la femme que l'enthousiasme pour ses œuvres rapprocha de Michel-Ange à l'âge où l'amour qui se retire du cœur laisse un vide qui ne peut être rempli que par ces rares et dernières amitiés.



## XVI.

Les fréquentes absences de Vittoria Colonna de Rome et les voyages de Michel-Ange à Florence interrompaient souvent la délicieuse familiarité de leurs entretiens du soir au palais du connétable Colonna. Il suppléait à ces entretiens par un commerce de lettres et de poésies dont les bibliothèques d'Italie conservent beaucoup de traces. Les poésies de Michel-Ange, élevées par le pur amour au diapason mystique et platonique de la femme qui épure son âme en l'embrasant, ont dans leurs vers quelque chose de viril, de fruste et d'ébauché qui rappelle le coup de ciseau magistral mais inachevé du buste de Brutus. On sent le premier jet, mais le premier jet d'une pensée forte. On s'étonne que cette force du Titan du marbre et du pinceau puisse se plier, s'attendrir et s'efféminer jusqu'à la rêverie mystique et jusqu'à la dévotion langoureuse de l'amour divin.

On sent sur ce mâle génie l'influence d'une femme qui, de son type de beauté physique, est devenue insensiblement son type de beauté morale et qui l'en-

traîne par son exemple aux sommets de la pensée contemplative, ce dernier repos des cœurs aimants et des esprits lassés de la vie. Nous ne citerons que quelques vers de ce dialogue poétique que la mort seule de Vittoria Colonna interrompit. Cette mort assombrit pour jamais l'horizon déjà sombre de la longue vie de Michel-Ange. La solitude de son âme ne fut plus qu'un entretien posthume avec la *chère âme* qu'il brûlait de rejoindre dans l'Élysée chrétien.

Mais avant de s'élever sur les traces de Vittoria Colonna jusqu'à la hauteur mystique de l'amour divin qu'elle lui révéla, Michel-Ange avait aimé dans sa jeunesse. C'est l'amour qui l'avait fait poète; on peut dire mieux, c'est l'amour qui fait toute poésie. Le sentiment le plus fort et le plus délicieux de l'âme cherche naturellement pour s'exprimer l'idiome le plus suave, le plus mélodieux et le plus coloré des idiomes. La prose naît de l'intelligence, le vers jaillit quand le cœur éclate.

Un écrivain qui s'est trompé de date en naissant, qui aurait dû naître dans le siècle de Léon X, dont il a le zèle et la studieuse curiosité pour les lettres et pour les arts, le comte de Circourt, qui est en même temps le plus littéraire des érudits, a découvert sur les lieux l'objet jusque-là inconnu des premiers vers de Michel-Ange. C'est un de ces mystères littéraires

qu'il n'est pas moins curieux de sonder que le mystère de Laure pour Pétrarque, ou de Béatrice pour Dante. Le secret du génie d'un grand homme est le plus souvent dans son cœur. Nous demandons à M. de Circourt la permission de le citer : le trésor appartient d'abord à celui qui le découvre ; il appartient ensuite à tous ceux qui en jouissent.

## XVII.

« L'étude de l'histoire littéraire offre un charme extraordinaire quand elle conduit à lever le voile jeté fréquemment par l'inattention et par l'oubli sur des figures nobles et gracieuses qui avaient mérité d'exciter l'intérêt, ou même de recueillir les actions de grâces de la postérité. On retrouve, en de semblables moments, les sources mystérieuses d'inspirations, dont on admirait depuis longtemps la plénitude et la sincérité. On remonte aux causes méconnues ou faussement interprétées d'actions célèbres, d'écrits classiques, de résolutions dont l'éclat retentit à travers les âges; le vague des peintures poétiques fait place à des formes positives, et ce qui n'avait paru qu'un fantôme brillant se transforme quelquefois en vivante réalité.

« Entre les titres de gloire qui portent si haut le nom de Michel-Ange Buonarroti, le moins populaire est celui qui dérive de la composition de ses œuvres

poétiques; cependant les meilleurs juges accordent à ces productions non-seulement une profonde estime, mais souvent encore une ardente admiration. Michel-Ange vécut pendant l'âge d'or de la langue toscane. Parmi les poètes qui remplissent l'espace vacant entre la publication de l'*Orlando* et celle de l'*Aminta* (premier, en ordre de dates, des chefs-d'œuvre de Torquato), nul ne s'élève au-dessus, ni peut-être même au niveau de Buonarroti. En étudiant ses écrits, on y reconnaît tous les caractères essentiels de son génie, tel que ses marbres, ses fresques, les édifices érigés par sa main l'ont révélé à l'univers. C'est une poésie abondante, mâle et vigoureuse, nourrie de hautes pensées, sérieuse et sévère dans l'expression. Berni en écrivait excellemment : « Elle dit des choses, les autres « disent des paroles <sup>1</sup> ! » Le poète demeure toujours en pleine possession de lui-même : l'enthousiasme l'élève, l'entraîne, mais ne l'égare jamais. On admire dans cet esprit une constitution droite, saine et féconde, un équilibre constant des passions, des volontés, des conceptions, souvent de l'ardeur, nulle part du délire. Aucune des qualités nécessaires à l'artiste ne nuit à celles qui font le penseur et le

1. *Ei dica cose : voi dite parole!* (Épître à Fra Sebastiano del Piombo.)

grand citoyen ; partout, comme dans les lois littéraires de l'antique Grèce, consonnance, modération. Michel-Ange sut garder, au milieu des passions et des illusions de son temps, le gouvernail de « cette précieuse nacelle, qui chantait en voguant <sup>1</sup>. » Chrétien sincère, humble, et penchant vers l'austérité, il parvint à se préserver de toute superstition ; républicain déclaré, il évita tout fanatisme populaire, et subit même, pendant le siège de Florence, l'honorable hostilité des Arrabiati <sup>2</sup> ; admirateur de Savonarole, il repoussa les exagérations maledives de l'esprit *piagnone*, et demeura fidèle au culte de l'art ; enfin, commensal de Léon X, sculpteur favori de Jules II, il ne se laissa jamais séduire par l'enivrement païen de la Renaissance. Dès sa première jeunesse, le cadre dans lequel il devait fixer tant de conceptions sublimes se trouvait irrévocablement arrêté.

« Mais dans les œuvres poétiques de Michel-Ange, comme dans ses œuvres de sculpture et de dessin, il est un côté de grâce et de finesse : le feu d'une ten-

1. Dietro al mio legno, che cantando varca.

(Dante).

2. L'inepte et violent gonfalonier Carducci traita Michel-Ange avec toute sorte d'indignité, et lui fit croire nécessaire de chercher à Ferrare un asile momentané.

dresse mâle et profonde circule, pour ainsi dire, dans tous les membres de ce corps merveilleux. La régularité des mœurs de Michel-Ange ne fut jamais révoquée en doute; elle prit même de bonne heure les dehors d'une grande austérité. Mais avait-il, dans ses jeunes années, ressenti le pouvoir d'un véritable amour? A ceux qui, après avoir lu attentivement ses écrits, n'y verraient qu'un jeu d'esprit, produit d'une vaine fantaisie, nous n'aurions rien à répondre. Pour ceux qui pensent avec nous que la justesse et la force de l'expression supposent la réalité et la profondeur du sentiment, pour ceux qui, sur le métal précieux de cette versification classique, découvrent les traces brûlantes d'une passion qui a maîtrisé le cœur et imprimé une direction nouvelle aux pensées de l'écrivain, nous leur proposons de nous suivre quelques instants. Nous chercherons quels vestiges historiques a laissés l'objet de cette affection mystérieuse, autant que durable et sincère. Nous examinerons ensuite de quelle manière Michel-Ange l'a exprimée dans ses *Rimes*; quel ordre d'idées philosophiques et religieuses se développait dans son esprit en liaison étroite avec l'ardeur qui pénétrait son cœur; enfin quelles influences un amour, dont l'objet quitta si tôt cette vie, paraît avoir exercées sur toute la durée d'une carrière qui se prolongea

plus de soixante ans encore, avec un si grand éclat <sup>1</sup>.

« La moindre connaissance du caractère de Michel-Ange ferait deviner qu'il ne pouvait, selon l'expression de son époque, « avoir placé son cœur qu'en « très-haut lieu. » Aussi les conjectures, quand on en a fait, se sont portées vers la maison du premier citoyen de Florence et de l'Italie, à l'époque où Michel-Ange entra dans la vie, vers la famille du petit-fils de Côme, « père de la patrie », de l'homme auquel la voix désintéressée des étrangers et de la postérité a confirmé ce que ses contemporains lui attribuaient, à savoir, dans le grand ouvrage de la renaissance italienne, scientifique, littéraire, artistique même, le principal et plus brillant honneur.

« Le *magnifique* Laurent, né en 1450, avait épousé Clarice Orsini en 1468. De cette alliance naquirent (outre les enfants que Laurent perdit au berceau) trois fils et quatre filles. Pietro succéda, en 1492, aux dignités de son père, et les perdit en 1494. Giovanni monta sur le trône pontifical, et devint l'illustre Léon X. Giuliano mourut duc de Nemours et « prince du gouvernement » de Florence. Des quatre filles, Maddalena devint, en 1487, l'épouse du comte del l'Anguillara, Francesco Cybo; Lucrezia épousa

1. Michel-Ange vécut jusqu'au commencement de l'année 1564, la soixante-dixième après la mort de Louise de Médicis.



Giacopo Salviati, et Contessina, Pietro Ridolfi. Luigia était la plus jeune, au dire de certaines autorités : le comte Pompée Litta semble, au contraire, la placer, dans l'ordre de naissance, immédiatement après Maddalena. Quoi qu'il en soit, Clarice Orsini ayant cessé de vivre en 1488, Laurent ne prit pas de nouvelle alliance, et lui-même, au bout de quatre ans, suivit sa femme au tombeau. Nous n'avons pas de moyens pour déterminer l'âge auquel Luigia était parvenue lors de ce funeste événement ; mais, comme il était dès lors question de son mariage, on ne saurait guère lui assigner moins de quinze à seize ans. Michel-Ange, né le 6 mars 1475, avait dix-sept ans moins un mois, quand il perdit le généreux protecteur de sa première jeunesse.

« C'était en 1490 que Michel-Ange avait commencé à vivre dans la maison du *magnifique* Laurent. Engagé le 1<sup>er</sup> avril 1488 comme apprenti du « maître en peinture, » Domenico di Tommaso del Ghirlandajo, il avait étonné, par les progrès rapides et par le feu de son imagination, l'artiste savant et réfléchi duquel il se trouvait l'élève. Ghirlandajo, lui voyant des dispositions mieux prononcées pour la sculpture que pour les pinceaux, s'était hâté de le recommander à Laurent, qui, dans ses jardins situés proche le couvent de

Saint-Marc, s'efforçait alors de créer une école capable de rendre à Florence les jours glorieux des Ghiberti et des Donatello. Il ne fut point facile au prince du gouvernement florentin d'acheter cet enfant de génie à l'avarice méticuleuse de son père, Lodovico Buonarroti. Enfin, un emploi dans l'administration financière de l'État donné au père, et une provision de cinq ducats par mois assignée au fils, mais dont il était convenu que Lodovico retirerait le profit, vainquirent les scrupules du vieux citoyen ; et Michel-Ange, adopté, pour ainsi dire, au nombre des enfants de Laurent, put à son gré partager ses heures entre l'exercice de son art favori, et les leçons que Pierre, Jean et Julien recevaient au sein de « l'Académie platonicienne, » dont l'illustre Politien était directeur.

« Cette société, dont Laurent était l'âme aussi bien que le fondateur, comptait dans son sein quelques hommes dont la postérité conserve les noms avec respect, et beaucoup d'autres qui, moins distingués ou moins heureux, exercèrent pourtant une influence utile sur la renaissance des bonnes études et la diffusion des connaissances qui peuvent être puisées dans les ouvrages de l'antiquité. Au nombre des premiers, on s'accordait à donner les premiers rangs à Politien, à Pico della Mirandola, à Léon-

Battista Alberti, à Marsilio Ficino. Laurent exigeait que ses fils fussent présents aux doctes entretiens de cette Académie. Michel-Ange les écoutait avec Pierre et le cardinal Jean, et Politien témoignait au jeune artiste une considération flatteuse. Les subtilités de la métaphysique grecque, le langage technique de la logique, rebutaient l'esprit clair et libre de Buonarroti; mais la sublimité des conceptions, la majesté des expressions de l'Abeille attique, trouvaient dans les dispositions du jeune Florentin des affinités merveilleuses. Ces études développèrent en Michel-Ange le génie poétique dont il a laissé d'admirables preuves dans ses marbres, ses cartons et ses écrits.

« Ce n'était pas seulement l'intérêt affectueux de Laurent, la familiarité de ses fils et les soins empressés de Politien qui, dans la maison des Médicis, aidaient au progrès, enflammaient le courage de Michel-Ange; en ce même temps, de plus fortes leçons retentissaient dans une chaire austère, toute voisine des jardins délicieux de Valfondo. Girolamo Savonarola, le célèbre dominicain de Saint-Marc, était à l'apogée de sa réputation, et son crédit sur le peuple de Florence, sans contrarier ouvertement celui de Laurent, commençait pourtant à le balancer. Michel-Ange lisait « avec grande vénération, » dit le plus exact de ses biographes, les œuvres écrites de

ce moine passionné autant qu'éloquent. Il apprit de lui à chercher dans les saintes Écritures les sources directes et pures de la plus haute inspiration. Pendant toute sa vie, Buonarroti eut constamment en main le livre sacré et celui de Dante, qu'il en regardait comme une sorte de commentaire tout à la fois philosophique, théologique, et poétique surtout. L'amour ardent de l'art contient dans de justes bornes l'effet que les exhortations de Savonarole produisaient sur l'âme sérieuse et droite du jeune sculpteur. Il ne suivit le dominicain ni dans sa guerre fanatique aux œuvres de la renaissance artistique et littéraire, qui déployait alors toute la richesse de son printemps, ni dans les aberrations politiques que Savonarole, après la mort de Laurent, eut le malheur de faire prévaloir sur les places publiques de Florence et jusqu'au sein de ses conseils.

« Au milieu de cette vie si pleine et déjà féconde, que l'approche d'une gloire presque sans égale illuminait par avance de quelques rayons précurseurs, Michel-Ange semble avoir ouvert son cœur aux sentiments d'un amour aussi vrai, aussi élevé que le reste des émotions qui dominaient son âme et dirigeaient ses facultés : Louise de Médicis paraît en avoir été l'objet. C'est, comme nous l'avons dit, dans les compositions poétiques qui forment la première partie

du recueil de Michel-Ange, qu'il faut essayer de retrouver les documents impérissables de cette tendresse à laquelle les illusions mêmes de la première jeunesse ne paraissent avoir jamais prêté, pour un seul moment, l'espoir de l'union qui aurait pu la couronner. La fierté timide de Michel-Ange s'accordait avec le respect et la reconnaissance pour lui interdire toute désignation, même indirecte, de la femme à qui ses affections étaient liées par une chaîne dont la mort seule put relâcher l'étreinte; nous ne verrons dans les poésies de Buonarroti aucun de ces artifices dont Pétrarque avait fait usage pour rendre intelligible le nom de Laure, dont Camoëns se servit plus tard pour célébrer dona Caterina, et dont le malheureux Torquato regretta plus tard, avec tant d'amertume, de s'être écarté à la fin quand il traça, dans l'ivresse de ses illusions, le nom fatal d'Éléonore. Ce n'est que rarement, et d'une façon légère, que Michel-Ange fait allusion à la grande jeunesse de celle qu'il aime<sup>1</sup>; une seule fois il parle de ses cheveux blonds<sup>2</sup>. Jamais il n'écrit un mot qu'on puisse rapporter à la différence de rang

1. .... Al corpo umano  
Mal segue poi... d'un' angeletta il volo.  
(Sonetto 15.)

2. Sovra quel biondo crin...  
(Sonetto ultimo.)

qui existait entre eux, à l'éclat qui avait environné le berceau même d'une fille de ce grand citoyen dont l'Italie entière semblait avoir fait l'arbitre de ses combinaisons politiques. Michel-Ange ne parle que de la beauté touchante de celle qui l'a subjugué par « cette grâce sereine, marque certaine de la noblesse et de la pureté d'une âme dont la consonnance avec son Créateur est parfaite <sup>1</sup>; » jamais il ne laisse entendre que cet amour ait reçu le moindre encouragement. On a pensé, cependant, que Louise avait deviné le dévouement de ce jeune homme dont aucune œuvre considérable n'attestait encore le génie, et qu'elle l'avait récompensé par la plus tendre amitié. Il est certain que, dans un élan de profonde gratitude, Michel-Ange a tracé le beau vers :

Ame unique et comprise de moi seul <sup>2</sup>!

et que, dans un autre morceau, il remercie « ces beaux yeux qui lui prêtent leur douce lumière, ce génie qui relèvé le sien vers le ciel, cet appui qui redresse sa marche chancelante <sup>3</sup>. » Mais, s'arrêtant

1. Sonetto 3, *et passim* dans la première partie.

2. Unico spirto e da me solo inteso!  
(Sonetto 16.)

3. Veggio co'bei vostri occhi un dolce lume...  
(Sonetto 12.)

aussitôt dans ces demi-révélation, le poète multiplie, au contraire, les plaintes que lui arrachent la froideur et l'apparente indifférence de celle dont il célèbre la beauté <sup>1</sup> qu'il saura rendre immortelle. Il s'écrie même que rarement il a joui de cette présence à laquelle tout son bonheur est attaché :

« Vous le savez, ni l'occasion ni l'habitude n'ont  
 « servi mes affections ; il est bien rare que mes yeux  
 « s'éclaircissent du feu qui brille dans les vôtres, gardés  
 « par une réserve dont le désir ose à peine s'ap-  
 « procher <sup>2</sup> ; un grand regard seul a fait ma desti-  
 « née, et je ne vous ai vue, pour bien dire, qu'une  
 « fois <sup>3</sup>. »

On a dit que la main divine de Michel-Ange avait peint le portrait de Louise de Médicis. C'est le nom qu'au dernier siècle on donnait effectivement à une tête de jeune femme « avenante plutôt que vraiment belle, » écrit le père Della Valle<sup>4</sup>, ouvrage dans lequel

1. Voir surtout le sonnet 21 :

Poichè d'ogni mia speme il verde è spento...

2. .... Gli occhi vostri

Circoscritti ov' appena il desir vola.

3. Madrigale 5.

4. Lequel, au surplus, cite pour son autorité Richardson, auteur de notes et de théories sur les beaux-arts, fort estimées au siècle dernier,

on croyait reconnaître le dessin de Buonarroti, avec un coloris plus vif et plus doux que celui de ses autres tableaux de chevalet. La répugnance de Michel-Ange pour peindre des portraits est un des traits les mieux constatés de son caractère. Mais il en sculpta plusieurs, et nous connaissons positivement comme tels celui de Jules II, qui s'est perdu dans le château de Ferrare, et celui de Gabriel Faërne, que l'on garde au musée Capitolin. Nous savons, en outre, qu'il consentit à dessiner de grandeur naturelle le portrait du noble et spirituel Messer Tommaso de Cavalieri ; mais c'était une rare faveur : « Car, disait-il, j'abhorre l'obligation de copier ce qui, dans la nature, n'est pas « d'une beauté infinie. » D'autre part, dans le sonnet 19, s'adressant à l'objet de sa tendresse, Michel-Ange lui rappelle que les œuvres de l'art sont douées d'une vie, d'une jeunesse, pour ainsi dire éternelles : « Peut-être, ajoute-t-il, je saurais prolonger bien au « delà du tombeau ta vie et la mienne, en employant, « si tu le veux, *les couleurs* et les marbres, si tu le « préfères, à fixer les traits de nos visages et la res- « semblance de notre affection <sup>1</sup>. » Ailleurs, il écrit :

1. Forse ad amendue noi dar lunga vita  
 Posso, o vuoi nei colori, o vuoi nei sassi,  
 Rassemando di noi l'affetto e' l volto.  
 (Sonetto 21 : Com' esser, donna, puote,...)



« Tandis que je *peins* ses traits, comment ne pas faire passer sur son visage la pâleur qui défigure le mien, et qui vient de sa rigueur envers moi ? » Mais, dans plusieurs autres poèmes de Michel-Ange, il est question d'une statue ou, plus vraisemblablement, d'un buste, auquel le jeune artiste travaillait avec un mélange passionné d'ardeur et de découragement.

« Je crains, dit-il, de tirer du marbre, au lieu de « *son* image, celle de mes traits abattus et sans « grâce ? ... » Et quand il approchait du terme de son ouvrage : « Voilà, s'écriait-il, une pierre animée qui, dans mille ans encore, paraîtra respirer ! Que devrait donc le ciel faire pour elle-même, « pour elle, son ouvrage, tandis que le portrait « n'est que le mien ; pour elle que le monde entier, et non pas moi seulement, regarde comme « une déesse plutôt qu'une mortelle ? Et pourtant

1. In danno suo costei,  
Sovrà le belle bella,  
Mi fa doglioso... e spesso  
Dicemi che 'l pallor mio dal cor viene:  
Mentr' io dipingo lei,  
Qual la farò s'afflitto ella mi tiene?

(Madrigale 23.)

2. S' avvien talor che in pietra un rassomigli...

(Madrigale 21.)

« la pierre demeure, tandis qu'elle va partir <sup>1</sup> ! »

« C'est peut-être encore à l'occasion de ce travail que Michel-Ange écrivait des vers mystérieux et charmants dont il est difficile d'interpréter autrement le sens :

Qui risi e piansi...

« C'est ici que j'ai souri, que j'ai pleuré, qu'avec  
« une douleur infinie j'ai vu s'éloigner enfin de *cette*  
« *pierre* celle qui m'a enlevé à moi-même, et qui  
« n'a pas voulu de moi <sup>2</sup> ! »

« Le buste de Louise de Médicis, s'il est réellement sorti des mains de Michel-Ange, a partagé le sort de tant de chefs-d'œuvre dont ses contemporains semblent n'avoir parlé avec tant d'enthousiasme que pour accroître nos regrets, et que les recherches les plus diligentes n'ont pu faire retrouver après leur disparition, causée par les désastres de Florence et par la négligence coupable qui, dans toute l'Italie,

1. Se in una pietra viva...

. . . . .  
E pur si parte, e picciol tempo dura;  
Un sasso resta, e costei morte affreta!

(Madrigale 38.)

2. Qui risi e piansi, e con doglia infinita

Da questo sasso vidi far partita  
Colei ch' a me mī tolse, e non mī volse.

(Sonetto 29,

suivit la période dont Buonarroti fut le principal ornement.

« Si c'est à l'affection de Louise de Médicis que se rapporte effectivement le sonnet 19 de Michel-Ange<sup>1</sup>, il faudrait bien croire que cette âme altière, sobre envers elle-même d'espérances autant que remplie d'une ambition généreuse, se serait laissée, pour un moment, entraîner à l'illusion d'un bonheur durable; mais un coup terrible, autant qu'imprévu, ne tarda guère à dissiper ces pensées : le *magnifique* Laurent, à peine âgé de quarante-deux ans, succomba, dans sa maison de Careggi, à une maladie courte, mais dont il avait, dès le premier instant, reconnu avec résignation le terme inévitable. Avec Laurent de Médicis descendirent dans le tombeau et ce qu'avait encore de pur la gloire de sa famille, et ce qu'avait de solide la prospérité de Florence, et ce qu'avait d'assuré la fortune du jeune Buonarroti.

« Des trois fils que laissait Laurent, aucun n'était

1. « Mais peut-être ta compassion regarde avec plus de justice que je ne le pensai d'abord mon ardeur loyale et pure, et cette passion qu'en moi tes regards ont allumée pour les belles actions.

« O jour bienheureux, s'il arrive jamais pour moi ! qu'en cet instant se concentrent mes jours et mes heures ! que, pour le prolonger, le soleil oublie sa carrière accoutumée ! »

(Sonetto 19 : Se nel volto per gli occhi il cuor si vede,,)

capable de le remplacer. Le cardinal Jean avait un esprit cultivé, des manières engageantes et une vaste ambition ; mais accablé déjà, malgré son jeune âge, sous le poids de ses bénéfices et de ses dignités ecclésiastiques, c'était à la cour de Rome qu'il poursuivait la haute fortune dont il entrevoyait dès lors l'espoir. Julien, né en 1478, n'était guère encore qu'un enfant dans lequel on discernait les germes de qualités aimables et même généreuses, gâtées par l'orgueil, vice héréditaire de sa maison. Quant à Piétro, le nouveau prince du gouvernement (car il succéda, sans opposition, à l'autorité mal définie, et plutôt convenue que régulièrement constituée, dont son père et ses ancêtres s'étaient mis en possession), Piétro n'annonçait qu'incapacité, présomption, imprévoyance et sotte vanité. Agé de vingt et un ans, il était déjà marié avec Alphonsine Orsini, et tirait une sécurité trompeuse de cette alliance dont il espérait l'appui d'une des races les plus guerrières et les plus puissantes de l'Italie méridionale. Michel-Ange reconnut qu'il lui convenait de quitter la demeure des Médicis, où Piétro, d'un esprit trop vulgaire pour l'apprécier, montrait une âme assez basse pour lui faire sentir durement sa protection. Il retourna dans la maison paternelle, et quoiqu'il continuât à montrer un attachement prononcé pour les intérêts

légitimes des Médicis, quoiqu'il fût même encore employé quelquefois (mais non toujours d'une manière sérieuse) par les jeunes gens de cette famille, la séparation fut définitive, et les convictions républicaines du jeune artiste se développèrent dès lors en parfaite liberté. Le recueil poétique de Michel-Ange nous fait voir combien son éloignement de la maison où Laurent lui avait donné une hospitalité si douce fut cruel pour son cœur, parce qu'il devait le rendre presque étranger, au moins de regards et de conversation, à celle qu'il aimait avec une ferveur inquiète :

« Comment, séparé de vous, aurai-je jamais la  
 « force de bien diriger ma vie, si je ne puis, au par-  
 « tir, implorer votre secours ?

. . . . .

« De crainte que l'absence ne condamne à l'oubli  
 « mon loyal dévouement, en ressouvenance de mes  
 « longues afflictions, prenez, Madame, prenez en  
 « gage un cœur qui n'est désormais plus à moi <sup>1</sup>. »

« Et ailleurs :

« Celui qui s'éloigne de vous n'a plus à espérer de  
 « lumière : le ciel n'est plus où vous n'êtes pas <sup>2</sup>. »

« Le moment approchait, d'ailleurs, où, d'après

1. Madrigale 11.

2. Madrigale 9.

les usages du pays et les combinaisons de sa famille, le sort de Louise devait être fixé. Des projets d'alliance furent discutés pour elle; on hésitait entre deux frères, descendus de Giovanni de Médicis, tige commune de la maison dominante et de celle qui prenait le nom de son ancêtre particulier, Lorenzo. Celui-ci, frère de Côme le Vieux, avait eu de Ginevra Cavalcanti Pier Francesco, qui lui-même fut le père de Lorenzo et de Giovanni. Tous deux étaient à l'âge de la maturité, et comptaient au nombre des citoyens les plus considérables de Florence. Le mariage n'eut cependant pas lieu. On a dit que Louise en avait su détourner la conclusion, jusqu'à ce qu'une mésintelligence, causée par quelque opposition d'intérêts, eût définitivement éloigné Piétro des deux frères, et surtout de Giovanni, sur qui le prince du gouvernement paraissait avoir principalement compté. D'autres ont pensé que les obstacles à l'union proposée vinrent seulement de Giovanni et de son frère, qui suivirent, en effet, les principaux citoyens de la république, dans l'opposition alors ébauchée contre l'administration malhabile de Piétro. Enfin, on a soutenu que, fiancée à Giovanni, Louise n'avait pas vécu jusqu'au temps fixé pour son mariage. Quoi qu'il en soit, il est seulement certain que, seule entre les filles de Laurent,

Louise ne quitta la maison paternelle que pour l'asile du tombeau.

« Elle mourut, disent les historiens, peu de jours avant la catastrophe qui renversa le gouvernement de Piétro, et qui condamna toute la descendance de Côme le Vieux à un exil de seize années; c'est par conséquent dans l'automne bien avancé de 1494, que Louise abandonna cette vie. Au milieu des préoccupations passionnées qui préparèrent, et des convulsions qui suivirent la révolution florentine, l'extinction de cette douce lumière ne produisit aucune sensation.

« Michel-Ange n'était point en ce moment à Florence. La mort de Politien semblait y avoir brisé le dernier lien qui l'attachait aux obligations contractées par sa première jeunesse. Son esprit pénétrant l'avertissait de la chute prochaine des Médicis. Il ne voulait ni renier ses anciens attachements, ni les faire prévaloir sur ses devoirs de citoyen d'un État libre et qu'il importait de soustraire à une direction insensée. Dans cette pénible alternative, Michel-Ange avait résolu de s'éloigner pour un temps. Il alla d'abord à Venise, puis il gagna Bologne, où l'accueil empressé des Aldrovandi le retint pendant une année entière, et même un peu davantage.

« En quittant Florence, Buonarroti connaissait, sui-

vant toute apparence, le déclin de la santé de Louise ; aussi le recueil de ses poésies nous montre le courageux artiste pliant sous le faix de ses lugubres pressentiments :

« Soyez certains, mes yeux, que le temps est  
« passé, et que l'heure s'approche qui doit fermer  
« le passage à vos regards, à vos larmes elles-  
« mêmes. Demeurez, par pitié pour moi, demeurez  
« ouverts, tandis que cette femme divine daigne en-  
« core habiter cette terre. Mais quand le ciel s'ou-  
« vrira pour recueillir ces beautés uniques et  
« pures, quand elle remontera vers le séjour des  
« âmes heureuses et glorifiées, fermez-vous alors <sup>1</sup>. »

« Ce fut à Venise (au moins on doit le croire ainsi) que Michel-Ange apprit la mort de Louise de Médicis. L'expression d'une douleur profonde et d'une mâle résignation remplit les poèmes qui échappèrent à son âme oppressée, mais déjà familiarisée avec la douleur ; il savait que « la mort et l'amour sont les  
« deux ailes qui portent l'homme de la terre au  
« ciel <sup>2</sup>. »

« Il y a dans le recueil de Michel-Ange quatre

1. Madrigale 40.

2. .... Chi ama, qual chi muore,  
Non ha da gire al ciel dal mondo altr' ale.  
(Sonetto : Dell' aspra piaga...)



compositions qu'on peut regarder comme dédiées à la mémoire de Louise de Médicis; d'abord le sonnet <sup>1</sup> :

Spirto ben nato...

où le poète déplore « la loi cruelle qui n'a point  
« épargné tendresse, compassion, merci, trésors si  
« rares, unis à tant de beauté et à tant de fidélité <sup>2</sup> »;  
puis les sonnets 28 et 30, dans lesquels Michel-  
Ange, comme enhardi par le malheur irréparable  
qui l'avait frappé, soulève le voile dont les cir-  
constances et les illusions de son amour s'étaient  
enveloppées jusque-là pour tous et presque pour lui-  
même. Maintenant il s'écrie : « *Ce premier amour*, qui  
« avait fixé mes affections errantes, accable mainte-  
« nant d'un poids insupportable mon âme épuisée <sup>3</sup>...  
« Oui, la splendeur de cet incendie, qui nourrissait  
« mon cœur en le consumant, m'est ôtée par le ciel;  
« mais une étincelle féconde m'en reste, et je vou-  
« drai n'être réduit en cendres qu'après avoir brillé  
« noblement à mon tour. »

1. C'est le vingt-sixième du recueil.

2. Amor, pietà, mercè  
... Con tanta fede.

3. Quel primo amor, che mi diè posa e loco.....  
(Sonetto 28.)

## XVIII.

Reprenons.

Celles des poésies de Michel-Ange qui chantent ce premier amour ont un accent de jeunesse et d'espérance vague, qui les distingue seul des vers inspirés par Vittoria Colonna dans une époque plus mûre de sa vie. Celles-là ont pour ainsi dire le découragement mélancolique d'ici-bas, et la sainteté des hymnes chantés dans le sanctuaire, à la lueur des cierges du soir. Nous n'en citerons que quelques fragments. Ce ne sont pas les œuvres, c'est la touche que le lecteur veut connaître dans le grand artiste.

L'amant, le poète et le statuaire se révèlent ensemble dans le troisième de ces sonnets de Michel-Ange. Nous essayons de le traduire :

« L'attrait de ce beau visage me soulève vers les cieux, car aucun autre charme de la terre ne délecte ma vue, et, grâce à cette beauté, je monte, encore

vivant, parmi les esprits célestes, faveur qui fut accordée ici-bas à si peu de mortels !

« L'œuvre, divine en elle, manifeste tellement l'ouvrier, qu'elle me ravit à lui par des impressions aussi divines, et que j'y puise intarissablement mes idées, mes inspirations, mes œuvres, mes paroles dans le feu dont je brûle pour l'angélique modèle !

« Si je ne puis détacher mes regards de ses yeux, c'est qu'en eux seuls je découvre ma vraie lumière, la lumière qui m'éclaire la route vers mon Dieu !

« Et si je me consume délicieusement dans leur clarté, c'est que je sens se refléter dans ma propre flamme cette joie inextinguible qui dilate éternellement, dans le ciel ; le cœur de ceux qui jouissent de l'éternelle beauté ! »

Et ailleurs, vraisemblablement pour Louise de Médicis, quand il ébauchait son buste perdu :

« Comment se fait-il, ô femme ! qu'une image vivante sculptée par le ciseau, dans une pierre fruste et alpestre des montagnes, survive à celui dont elle fut l'ouvrage et qui dure lui-même si peu de jours ?

« L'effet donc l'emporte ici sur la cause, et la nature est vaincue par l'art ! Je le sais, moi, l'ami et le confident de la sublime sculpture, moi qui vois chaque jour le temps m'échapper et tromper ma confiance en lui !

« Peut-être au moins puis-je, ô mon amour ! nous donner à tous deux une longue vie, soit sur la toile, soit dans ce bloc, en y gravant notre âme et nos traits !

« En sorte que mille ans après notre départ d'en bas, on comprenne combien tu fus belle et combien je t'aimai, et combien la nature rendait impossible de ne pas t'aimer ! »

La mort de Vittoria Colonna devint le texte habituel de ses derniers chants.

« Quand celle vers qui volaient tous et tant de mes soupirs, fut par la volonté divine enlevée de la terre au firmament, la nature, qui ne s'admira jamais dans un si beau visage, parut attristée, et tous ceux qui l'avaient vue restèrent dans les larmes.

« O destinée cruelle de toutes mes aspirations trompées ! ô espérances déçues ! ô âme délivrée de

ton enveloppe, où es-tu maintenant? La terre a recueilli ton beau corps et le ciel tes saintes pensées! »

. . . . .

Son vingt-deuxième sonnet sur le *Dante* prouve que son culte pour le génie égalait son culte pour la beauté, ou plutôt, comme on le voit dans son adoration pour Vittoria Colonna, que le génie et la beauté n'étaient pour lui qu'un seul culte.

#### SONNET 22 SUR DANTE.

« Ce qu'il y aurait à dire de lui ne pourra jamais être dit, car son génie s'alluma à des sphères trop hautes pour les mortels : il est plus aisé de flétrir ce vil peuple qui l'outragea que de s'élever jusqu'à l'éloge d'un tel poète!

« Il descendit dans les royaumes du péché pour nous faire la leçon de nos fautes ; puis il nous releva jusqu'à Dieu lui-même. Le ciel ne refusa pas d'ouvrir ses portes à celui à qui sa patrie refusa de rouvrir les siennes!

« Ingrate patrie ! qui en faisant son malheur fais

ta propre honte, et qui montres ainsi, une fois de plus, que c'est aux plus parfaits et aux plus forts que sont réservées les plus glorieuses misères !

« Que son exemple serve pour mille ! puisqu'il n'y eut jamais d'exil aussi indigne que son exil, comme il n'y eut jamais sur la terre un plus grand proscrit que lui ! »

On voit que Michel-Ange sculptait de la plume comme du ciseau, et que son âme se construisait à elle-même des statues aussi mâles que son buste de Brutus.

Dans le sonnet suivant, il revient à son amour et à son deuil, et il défie le sort de ruiner davantage ses espérances, dans une image digne des prophètes :

« Que peut la scie ou le ver contre le chêne réduit déjà en cendre ? s'écrie-t-il ; et n'est-ce pas une trop grande infamie à toi, ô destinée ! de t'acharner sur celui qui a déjà perdu le souffle et la vie ? »

Une dernière invocation à l'amour par le souvenir, dans le vingt-quatrième sonnet, tourne en pitié cet amour impérissable que la mort rapproche de sa possession éternelle.

« Ramène-moi aux temps heureux, amour ! Rends-moi le visage angélique dont la disparition a enlevé sa grâce et sa puissance à toute la nature.

« Et rends cette ardeur à voler sur ses traces à mes pas maintenant si seuls et si appesantis par le poids des années. Rends-moi ces torrents de larmes, et ces foyers de flammes dans mon sein, si tu veux que je puisse pleurer et brûler encore.

« Et s'il est vrai que tu ne vives que des sanglots à la fois doux et amers des mortels, que peux-tu attendre désormais d'un cœur stérilisé par la vieillesse? Il est temps que mon âme, arrivée au bord de l'autre rivage, saigne des blessures d'un autre amour et se consume d'un feu plus éternel. »

Le vieillard, toujours entier de génie à quatre-vingt-dix ans, restait comme un débris vénéré des règnes de quatre Médicis à Florence, et de sept règnes de pontifes à Rome, comme pour surveiller la construction de l'édifice de Saint-Pierre, qu'il était seul capable parmi les hommes d'avoir conçu et de voir finir. Ses lettres à son ami Giorgio Vasari, à ce déclin de ses années, prouvait qu'il vivait seul à Rome, dans la seule famille de ses disciples et de ses ouvriers. Par les conseils de Vasari, Cosme de Médicis écrivit au pape de veiller à ce que les dessins, les modèles, les ébauches, les reliques sans prix de la main du grand artiste, fussent conservés à sa famille et au monde, dans le cas où des étrangers, à cause

de son grand âge, tenteraient de dilapider ces trésors dans ses derniers jours ou après sa mort. Mais Michel-Ange lui-même, sentant venir son heure, écrivit à son neveu de prédilection, Lionardo Buonarroti, fils d'un de ses frères, de venir à Rome au commencement du carême, parce qu'il était temps de se dire adieu.

A peine cette lettre était-elle écrite qu'il fut saisi, en effet, d'une fièvre lente qui l'éteignit doucement comme une lampe de nuit qui s'éteint dans le soleil levant. Il fit approcher son confesseur, son médecin, ses élèves favoris, et leur dicta en trois lignes son testament : « Je donne mon âme à Dieu, mon corps à la terre, mon bien à mes proches ! Souvenez-vous, ajouta-t-il, au moment de mon agonie, de me rappeler les souffrances du Crucifié, afin de m'encourager par ce souvenir au passage ! » Il n'eut pas besoin d'être soutenu par ses amis ; il expira sans effort, et comme on s'endort, le 17 février 1564, au coucher du soleil.

Florence et Rome se disputèrent ses funérailles. La patrie l'emporta. Son corps, dérobé secrètement par les soins de son neveu, et transporté hors des murs dans un char couvert, de peur d'éveiller l'attention des Romains et d'exciter une sédition dans la ville, fut conduit à Florence. Le récit des honneur  
s



qu'on y rendit à ses cendres atteste à quel degré le culte des arts, de l'esprit et de la main fanatisait les princes et le peuple, à cette époque de renaissance et de réaction contre la barbare ignorance du moyen âge.

La sépulture de Michel-Ange, à Florence, égala en pompe, en foule, en solennité, un triomphe romain au Capitole. On dressa son catafalque et on déposa son corps sous ce dôme de San-Lorenzo, au milieu de ces statues du *Jour* et de la *Nuit*, du *Crépuscule* et de l'*Aurore*, ses plus divines conceptions. Après cette halte de quelques mois dans sa gloire, les Florentins ne trouvant point ce temple assez vaste pour cette mémoire, lui élevèrent un sépulcre dans l'église de Santa-Croce, avenue couverte des tombeaux des grands Toscans, dont il est le plus grand.

Son ami, Giorgio Vasari, y sculpta et y posa son buste. On y cherche les traits du Phidias chrétien ; on n'y voit qu'un front proéminent creusé de rides transversales, des yeux encaissés dans des orbites osseux, qui avaient, dit-on, les couleurs changeantes selon la pensée, des tempes profondément creusées par la vieillesse, des pommettes saillantes, des lèvres minces et fortement fermées, une barbe rare et courte, divisée sur le menton en deux parts, comme celle du bouc, un cou fortement noué à des épaules

lourdes, l'attitude plus paysannesque que noble; en tout, point de beauté, mais une puissance plus robuste que nature : telle était l'enveloppe de cette âme qui contenait, comme Socrate, la suprême beauté. La nature qui se complaît plus souvent dans les analogies entre l'âme et la forme, aime quelquefois les contrastes : mystérieuse en tout, adorable en tout. Cependant le physionomiste qui déchiffre avec intelligence l'hiéroglyphe de la figure humaine peut facilement ici percer le mystère. L'homme de génie purement littéraire, qui n'a pour œuvre que de sentir, de penser et de reproduire ses sentiments et ses pensées par la parole, peut concentrer toute sa force intellectuelle dans le siège inconnu de l'intelligence, et n'offrir aux yeux, sur son visage, que le miroir lucide et presque immatériel de sa pensée; la force de son âme est souvent attestée par la délicatesse et par l'immatérialité de son corps; la nature n'est qu'un poids pour lui; plus son intelligence s'en affranchit, plus elle est intellectuelle. Mais l'artiste qui manie le bloc et qui taille le marbre participe à la fois de l'esprit et de la matière, du poète et de l'artisan. Dieu lui donne, dans sa structure et dans son visage, quelque chose de la masse et de l'aplomb de ses blocs, et cette force que le philosophe ou le poète n'ont besoin d'avoir que dans les organes de la pen-

sée, le statuaire doit l'avoir répartie dans tous les membres, depuis le front qui conçoit jusqu'au bras qui soulève et jusqu'à la main qui taille le marbre.

C'est sans doute l'explication des deux bustes de Socrate et de Michel-Ange, où l'on trouve la raison de leur rusticité de formes : manœuvres sublimes au bras de fer, pour faire jaillir de la matière rebelle l'impalpable et immatérielle beauté.



LES

FABLES DE L'INDE



LES

## FABLES DE L'INDE

---

### I.

L'apologue ou la fable est la poésie des enfants. C'est un petit poème en quelques vers, une sentence en récit, une épigramme en action. Les personnages parlants et agissants de ces petits drames sont les animaux ou même quelquefois les objets inanimés. C'est le plus puéril de tous les genres de littérature, une caricature de la nature humaine. On y fait jouer aux animaux des rôles d'hommes; on leur prête pour enseigner, amuser et souvent corrompre les enfants, des idées, des passions, des langages complètement imaginaires et même contre nature. Cependant des écrivains et des philosophes d'un certain génie ont illustré ce genre faux et mesquin de littérature. Il

faut pour y exceller une adroite invention, une fausse naïveté, une simplicité affectée de style, un esprit très-ingénieux caché sous une apparente bonhomie. Ce genre exclut, comme la comédie, la véritable poésie, à l'exception de la poésie descriptive, car le véritable poète tend à émouvoir, et le fabuliste tend à amuser. Le poète vit d'enthousiasme, le fabuliste vit de ridicule. Le poète est sérieux ; le fabuliste est plaisant. Le poète est le prêtre éloquent de la nature ; le fabuliste est le spirituel baladin de l'enfance. Nous savons que la plupart de nos lecteurs vont crier au blasphème, car nous touchons irrespectueusement ici à la divinité du fabuliste français qu'on appelle le *bon La Fontaine*. Mais nous disons ce que nous pensons et non ce que les autres pensent. Nos impressions ne sont pas des jugements, ce sont des impressions ; leur seul mérite est d'être sincères. Est-ce la peine de prendre la parole pour confirmer les préjugés de la vogue ou de l'irréflexion sur les livres et les écrivains de son pays ?



## II.

Jean-Jacques Rousseau pensait comme nous sur la fausse bonhomie de La Fontaine et sur le danger de ce code rimé d'égoïsme et d'habileté vulgaire que l'on met en France de bonne heure dans les mains des enfants pour exercer leur mémoire. Ces fables sont l'évangile de la personnalité à tout prix. Tous les moyens y sont bons, pourvu qu'on réussisse. Si Machiavel avait écrit des fables pour les enfants, ses moralités seraient précisément celles du bon La Fontaine. Il y a peu d'écrivains plus spirituels; mais, selon nous, il y en a peu de plus dangereux pour le cœur. La raillerie fine et froide y tombe presque toujours sur la bonté et sur la vertu, comme une pluie glaciale sur les bons sentiments de l'âme. Comme moraliste, La Fontaine est le corrupteur du cœur de l'enfance; comme poète, il est généralement dans ses fables trivial de style et pauvre d'invention. A l'exception de quelques vers heureux et proverbiaux épars çà et là dans deux gros volumes de né-

gligences, sa versification est sans couleur et surtout sans harmonie. Une grâce naturelle de tours et une naïveté maligne de pensées communes sont les dons de son génie dans la fable. Dans ses autres poésies, il est cynique : c'est le Diogène licencieux des poètes.

Mais il n'a pas même le mérite de créer ses drames : ni dans l'apologue ni dans le conte ordurier il n'est créateur. L'Inde, la Grèce, Rome, Bidpay, Lokman, Ésope, Phèdre, lui donnent les sujets de ses fables ; Boccace, le sujet de ses contes. Mais dans la fable il n'embellit pas, et dans le conte il gâte ce qu'il touche. Nous en appelons à tous ceux qui ont lu les fabulistes de l'antiquité ou le *Décameron* du La Fontaine de Florence. Voltaire, sur la poésie de La Fontaine, pensait ce que nous osons dire. Boileau lui-même, contemporain de La Fontaine, l'estimait si peu qu'il ne prononçait même pas son nom parmi ceux des grands écrivains du grand siècle ; Bossuet le dédaignait ; Fénelon en détournait sa pensée ; Racine s'en amusait à table comme d'un vieil enfant dont les distractions et les simplicités servaient de jouet aux convives. Sa vie était aussi brutalement égoïste que sa morale et aussi sordidement licencieuse que son talent. Il répudiait sa femme, jeune, belle et vertueuse ; il rencontrait par hasard son fils, abandonné par lui et élevé par la

charité de ses amis, sans le reconnaître ; il adressait aux financiers du temps des épîtres bassement adulatrices pour leur demander, non pas le pain d'une honorable vieillesse, mais le honteux subside de la débauche surannée qu'il affichait effrontément dans ses suppliques. Voilà le moraliste, le poète et l'homme que la France irréfléchie a pris pour l'apôtre des enfants ! Qu'elle s'étonne après cela du prosaïsme, de l'égoïsme et de la sécheresse d'âme de ses générations formées à pareille école ! Quelles âmes pouvait former l'âme d'un tel maître du cœur humain ?

Voici ce qu'en dit Voltaire, ce juge infailible en matière de goût. Après avoir réfuté d'un mot dédaigneux l'opinion de ceux qui pensent que les fables ont été inventées par les esclaves pour dire des vérités indirectes et impunies aux oppresseurs, comme si les oppresseurs n'auraient su ni découvrir ni punir les allusions, il dit :

« Les fables attribuées à Ésope (et nous allons voir où Ésope les avait puisées) sont toutes des emblèmes, des instructions aux faibles, pour se garantir des forts autant qu'ils le peuvent. Toutes les nations un peu savantes les ont adoptées. La Fontaine est celui qui les a traitées avec le plus d'agrément : il y en a environ quatre-vingts qui sont des chefs-

d'œuvre de naïveté, de grâce, de finesse, quelquefois même de poésie; c'est encore un des avantages du siècle de Louis XIV d'avoir produit un La Fontaine. Il a trouvé si bien le secret de se faire lire, sans presque le chercher, qu'il a eu en France plus de réputation que l'inventeur même.

« Boileau ne l'a jamais compté parmi ceux qui faisaient honneur à ce grand siècle; sa raison ou son prétexte était qu'il n'avait jamais rien inventé. Ce qui pouvait encore excuser Boileau, c'était le grand nombre de fautes contre la langue et contre la correction du style, fautes que La Fontaine aurait pu éviter, et que ce sévère critique ne pouvait pardonner. C'était la cigale, qui « ayant chanté tout l'été, « s'en alla crier famine chez la fourmi sa voisine; » qui lui dit « qu'elle la payera avant l'ôût, foi d'ani- « mal, intérêt et principal; » et à qui la fourmi répond : « Vous chantiez? j'en suis fort aise; eh « bien! dansez, maintenant. »

« C'était le loup, qui, voyant la marque du collier du chien, lui dit : « Je ne voudrais pas même à ce « prix un trésor : » comme si les trésors étaient à l'usage des loups.

« C'était la « race escarbote, qui est en quartier « d'hiver comme la marmotte. »

« C'était l'astrologue qui se laissa choir, et à qui

on dit : « Pauvre bête, penses-tu lire au-dessus de « ta tête ? » En effet, Copernic, Galilée, Cassini, Halley, ont très-bien lu au-dessus de leur tête ; et le meilleur des astronomes peut se laisser tomber sans être une pauvre bête.

« L'astrologie judiciaire est à la vérité une charlatanerie très-ridicule ; mais ce ridicule ne consistait pas à regarder le ciel ; il consistait à croire ou à vouloir faire croire qu'on y lit ce que l'on n'y lit point. Plusieurs de ces fables, ou mal choisies, ou mal écrites, pouvaient mériter en effet la censure de Boileau.

« Rien n'est plus insipide et plus vulgaire que la femme noyée, dont on dit qu'il faut chercher le corps en remontant le cours de la rivière, parce que cette femme avait été contredisante.

« Le tribut des animaux envoyé au roi Alexandre est une fable qui, pour être ancienne, n'en est pas meilleure. Les animaux n'envoient pas d'argent à un roi, et un lion ne s'avise pas de voler de l'argent.

« Un satyre qui reçoit chez lui un passant ne doit point le renvoyer sur ce qu'il souffle d'abord dans ses doigts parce qu'il a trop froid, et qu'ensuite, en prenant l'*écuelle aux dents*, il souffle sur son potage qui est trop chaud. L'homme avait très-grande rai-

son, et le satyre était un sot. D'ailleurs, on ne prend point l'écuelle avec les dents.

« Mère écrevisse, qui reproche à sa fille de ne pas aller droit, et la fille qui lui répond que sa mère va tortu, n'a point paru une fable agréable, ni propre à enseigner le respect filial aux enfants.

« Le buisson et le canard en société avec une chauve-souris pour des marchandises, « ayant des « comptoirs, des facteurs, des agents, payant le « principal et les intérêts, et ayant des sergents à « leur porte, » n'a ni vérité, ni naturel, ni bon sens. Un buisson qui sort de son pays avec une chauve-souris pour aller trafiquer, est une de ces imaginations froides et hors de la nature, que La Fontaine ne devait pas adopter.

« Un logis plein de chiens et de chats, « vivant « entre eux comme cousins, et se brouillant pour un « pot de potage, » semble bien indigne d'un homme de goût.

« La *pie-margot-caquet-bon-bec* est encore pire ; l'aigle lui dit qu'elle n'a que faire de sa compagnie, parce qu'elle parle trop. Sur quoi La Fontaine remarque qu'il faut à la cour *porter habit de deux paroisses*.

« Que signifie un milan présenté par un oiseleur à un roi, auquel il prend le bout du nez avec ses griffes ?

« Un singe qui avait épousé une fille parisienne et qui la battait, est un très-mauvais conte qu'on avait fait à La Fontaine et qu'il eut le malheur de mettre en vers.

« De telles fables et quelques autres pourraient sans doute justifier Boileau : il se pouvait même que La Fontaine ne sût pas distinguer ses mauvaises fables des bonnes.

« M<sup>me</sup> de La Sablière appelait La Fontaine un *fablier*, qui portait naturellement des fables, comme un prunier des prunes. Il est vrai qu'il n'avait qu'un style, et qu'il écrivait un opéra de ce même style dont il parlait de *Janot Lapin* et de *Rominagrobis*.

« Malgré tout cela, Boileau devait rendre justice au mérite singulier du bonhomme (c'est ainsi qu'il l'appelait), et être enchanté avec tout le public du style de ses bonnes fables.

« La Fontaine n'était pas né inventeur ; ce n'était pas un écrivain sublime, un homme d'un goût toujours sûr, un des premiers génies du grand siècle ; et c'est encore un défaut très-remarquable dans lui de ne pas parler correctement sa langue : il est dans cette partie très-inférieur à Phèdre. »

Et nous ajoutons aux grands fabulistes de l'Inde, pères jusqu'ici inconnus de l'apologue.

## III.

Nous avons, comme Voltaire, peu de goût pour cette littérature falsifiée et puérile qu'on appelle l'apologue ou la fable ; nous ne voyons pas ce que gagnent en émotion, en enseignement ou en moralité ces pensées ou ces passions mises dans la tête, dans le cœur et dans la bouche des animaux qui n'ont pas reçu du Créateur le don de la parole. Si le drame est ingénieux, moral ou pathétique, pourquoi ne pas le faire représenter par des enfants ou par des hommes, ses acteurs naturels ? Cette fiction contre nature de l'animal parlant est destructive de l'intérêt. Est-ce un moyen de faire croire l'enfant à la vérité de la leçon qu'on prétend lui donner, que de commencer par le faire douter de la vérité des sentiments et des paroles qu'on prête aux animaux acteurs et interlocuteurs de ces fables ? Le faux est-il la préface convenable du vrai ?

Ah ! qu'il y aurait, selon nous, un bien plus admirable emploi à faire des animaux dans la littérature



savante , morale et pathétique des enfants et des hommes faits, en étudiant sérieusement les instincts, les mœurs, les passions, les vices et les vertus des animaux (qu'on nous permette ces deux mots), en les retraçant d'un pinceau divinateur, observateur et amoureux de l'intelligence des enfants ou des hommes, et en écrivant pour eux ce qui n'a pas encore été écrit, une histoire naturelle morale et sentimentale de la création animée ! Où est l'Aristote, où est le Pline , où est le Buffon de cette histoire naturelle de la pensée, de l'âme, du sentiment dans les animaux ? Quel poëme vrai il leur resterait à écrire ! quel monde nouveau d'observations , d'intelligence, de sympathie, de passions, de tendresses conjugales ou maternelles ces Labruyère des caractères des animaux domestiques ou libres de la nature ouvriraient à nos yeux ! que de sagesse dans ce qui nous semble aujourd'hui machinal et brutal chez les animaux ! que de découvertes dans la région ignorée des instincts ! que de scènes touchantes et pathétiques ! que de rapports intimes , que de parentés secrètes ces observateurs attentifs ne feraient-ils pas renaître entre les hommes et les animaux , rapports et parentés qui enrichiraient l'âme humaine de nouveaux trésors de sensibilité, et par conséquent de bonté, dont cette ignorance nous prive ! que d'amis où nous

croyons avoir des ennemis ! que d'intelligence où nous ne croyons voir que de la stupidité ! que d'âme, répandue et perdue dans toute cette nature animée, nous apparaîtrait évidente et sainte, et louerait avec nous le Créateur commun ! Les naturalistes ont été jusqu'ici des mécaniciens, ils seraient des poètes et des prêtres ; ils lèveraient le rideau du sanctuaire sur la création animale et végétale, et les hommes seraient étonnés et ravis de voir enfin autant d'âme que de matière dans la nature ! De pareils naturalistes nous feraient la psychologie de l'univers, dont nous n'avons jusqu'ici que les catalogues et les nomenclatures ! Que Dieu fasse naître ces Buffons et ces Plines de sa création ! ceux-là seraient les véritables fabulistes, ou plutôt ils n'auraient pas besoin d'être fabulistes, ils seraient les historiens des animaux. Ce qu'ils observeraient serait bien au-dessus de ce que les fabulistes inventent, et les enfants instruits et émus trouveraient bien plus d'intérêt et de leçon dans la vérité que dans ces mensonges !

## IV.

On voit apparaître, depuis quelques années, des pressentiments de cette intelligence et de cette adoration de la divinité dans l'âme des animaux. Ces indices semblent présager que cette histoire naturelle animée n'est pas loin de révéler à l'homme un second monde qu'il coudoie, qu'il foule aux pieds et qu'il n'aperçoit pas encore. Ce sont les Ésope et les La Fontaine de ce second monde qui nous manquent et qu'il faut espérer bientôt. En Angleterre, Audubon et Wilson, ces deux Christophe Colomb des forêts peuplées de vie de l'Amérique; en France, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, M<sup>me</sup> Michelet, M<sup>me</sup> de Tracy, Toussenel, qui trouve le génie dans l'observation, viennent de nous faire penser, comprendre et aimer, en nous associant, dans des pages ravissantes de naïveté et de tendresse, à leurs observations et à leur amour pour les animaux. Ces hôtes tristes, doux et charmants, semblent comme nous chassés d'un premier notre Éden; intelligence de leur langue,

notre justice, notre sympathie adouciraient leur exil en embellissant le nôtre. Pour écrire sur de semblables sujets, il faut surtout des mains de femme, car l'amour aide beaucoup à comprendre, et, quand il s'agit d'aimer, la tendresse est le premier génie de l'écrivain.

Écoutez ces premiers balbutiements de l'histoire naturelle par le sentiment, dans le cœur de M<sup>me</sup> Michelet et dans le cœur de M<sup>me</sup> de Tracy. Je viens de les lire l'une et l'autre, pendant que je relisais pour cette étude les fables de l'Inde et les fables de La Fontaine. Je ne trouvais que de l'esprit dans La Fontaine ; je trouvais de l'âme dans ces deux femmes, dans Toussenel, dans Audubon, dans Wilson. Je ne pourrais m'empêcher de préférer mille fois l'âme à l'esprit pour l'édification du cœur de ces pauvres enfants, qu'on nourrit de fables et qu'il faudrait allaiter de tendresses. M<sup>me</sup> Michelet est une jeune femme qui vit dans une volière et qui s'est fait un monde tout peuplé d'ailes, de nids et de chants, dont elle distrait les loisirs d'un mari studieux. Elle lit le livre de vie pendant qu'il déchiffre les livres de mort. M<sup>me</sup> de Tracy, qui vient de mourir avant le temps, était la femme de l'homme politique de ce nom, militaire, orateur, ministre, qui avait pris ce rare et beau rôle d'apôtre impartial de l'humanité dans les temps

de faction, sûr de ne pas se tromper en s'inspirant de la conscience au lieu de s'inspirer des systèmes. Jamais cœurs ne furent plus à l'unisson en s'occupant de deux mondes divers : M. de Tracy, des hommes, et M<sup>me</sup> de Tracy, des animaux. Ils ne cherchaient, dans ces deux mondes, que le même arcane divin, l'amour. On vient d'imprimer, de cette femme pieuse, quelques lettres intimes et quelques notes plus intimes encore du journal de ses pensées, qui ont souvent la grâce involontaire de M<sup>me</sup> de Sévigné, mais qui ont surtout l'âme d'un Fénelon de l'histoire naturelle. Elle vivait, selon la saison, tantôt à Paris, dans un salon politique, tantôt à la campagne, dans les forêts encore druidiques de l'inculte Bourbonnais. C'est là qu'elle faisait société avec les animaux domestiques, avec les biches et les loups des forêts, avec les oiseaux du toit et des futaies, avec les grillons même du vieux foyer. Cet amour des animaux lui avait donné l'intelligence de cette branche de la famille universelle. Elle en entendait les langues, elle en devinait les gestes : elle était du nid comme ils étaient de la maison. Nous vous citerons tout à l'heure quelques-uns de ces entretiens de M<sup>me</sup> de Tracy avec cette famille domestique. Sa piété s'alarmait quelquefois de cette parenté qu'elle ne pouvait s'empêcher de reconnaître et de sentir entre son âme

et l'âme de ces êtres inférieurs, dans lesquels de stupides philosophes s'obstinent à ne voir que des automates mus sans ressort et agissant sans mobiles et sans but; mais l'évidence triomphait vite de ses scrupules, et elle aimait mieux croire les théologiens illogiques que Dieu absurde. Nous retrouvons à chaque instant cette protestation de l'évidence contre la mauvaise théologie, dans ses notes. Elle ne voyait pas plus que nous ce que gagne la grandeur de Dieu et la dignité de l'homme à dépouiller la nature de cette infinie variété d'intelligence, de sentiment et d'âme qui remplit la création d'un débordement de pensée et d'amour, comme d'un débordement de vie! Elle voyait cette pensée dans l'œil d'un insecte avec autant de piété que dans le foyer d'un soleil. Dieu ne lui semblait pas avoir été plus avare d'esprit que d'espace, de temps et de matière dans son œuvre. Elle ne croyait pas blasphémer ainsi; elle croyait adorer davantage. Plus la famille était grande, plus le père était puissant et bon à ses yeux. Cette échelle des intelligences et des âmes secondaires, dont l'homme occupe le premier échelon, d'où il voit Dieu, ne lui paraissait pas abaisser l'homme, mais le relever. Nous pensons comme elle. Quand la religion aura élargi encore davantage son cœur, elle élargira et attendrira encore davantage le cœur de l'homme.

Toute la nature douée de sentiments y entrera alors, et le chœur universel qui loue le Créateur, au lieu de la seule voix de l'homme, y sera grossi de toute création animée. L'homme sans doute chantera dans ce chœur la note la plus sublime, mais le concert se composera de toutes les voix, et c'est l'homme qui les interprétera à Dieu !

Citons maintenant ces quelques pages de sentiment de la première de ces femmes que nous venons de nommer. Les femmes ont l'oreille plus fine que nous pour entendre ces battements du cœur des insectes et pour les rendre comme elles les ont entendus. Nous verrons si les fables parlent une langue aussi intelligible aux enfants, aussi sympathique aux hommes faits, aussi morale et aussi pieuse à l'âme édifiée par le sentiment de la nature.

## V.

« Je suis née à la campagne, dit cette jeune femme, j'y ai passé les deux tiers des années que j'ai vécu. Je m'y sens rappelée toujours, et par le charme des premières habitudes, et par le goût de la nature, sans doute aussi par le cher souvenir de mon père qui m'y éleva et fut le culte de ma vie.

« Ma mère étant malade et fatiguée de plusieurs couches successives, on me laissa très-longtemps en nourrice chez d'excellents paysans qui m'aimèrent comme leur enfant; je restai vraiment leur fille; frappés de mes façons rustiques, mes frères m'appelaient *la bergère*.

« Mon père habitait, non loin de la ville, une maison fort agréable qu'il avait achetée, bâtie, entourée de plantations, voulant, par le charme du lieu, consoler sa jeune femme de la grandiose nature américaine qu'elle venait de quitter. L'habitation bien exposée, au levant et au midi, voyait chaque matin le soleil se lever sur un coteau de vignes, et tourner



avant la chaleur, vers les cimes lointaines des Pyrénées, qu'on aperçoit dans les beaux temps. Les ormeaux de notre France, mariés aux acacias d'Amérique, aux lauriers-roses et aux jeunes cyprès, brisaient les rayons de la lumière et nous l'envoyaient en reflets adoucés.

« A notre droite, un bosquet de chênes, fermé d'une épaisse charmille, nous abritait du nord et de l'aigre vent du Cantal. A gauche, dans un vaste horizon, s'étendaient les prairies et les champs de blé. Un ruisseau courait sous les genêts à l'abri de quelques grands arbres; léger filet d'eau, mais limpide, marqué le soir à l'horizon par un petit ruban de brume qui traînait sur ses bords.

« Le climat est intermédiaire; la vallée, qui est celle du Tarn, participant des douceurs de la Garonne et des sévérités de l'Auvergne, n'a pas encore les productions du Midi, qu'on trouve pourtant à Bordeaux. Le grenadier et le myrte y sont des plantes de serre. Mais le mûrier et la soie, la pêche fondante et parfumée, les raisins succulents, les figues sucrées et les melons en plein vent annoncent qu'on est dans le Midi. Les fruits surabondaient chez nous; une partie de l'habitation était un immense verger.

« Je sens mieux au souvenir tout le charme de ce lieu, son caractère varié. Il ne laissait pas que d'être

sérieux et mélancolique en lui-même et par les personnes. Mon père, quoique agréable et vif, était un homme déjà âgé et d'une santé chancelante. Ma mère, belle, jeune et austère, avait la digne tenue de l'Amérique du Nord, et de plus la prévoyance et l'économie active que n'ont pas toujours les créoles. Le bien que nous occupions, ancien bien de protestants qui avait passé par plusieurs mains avant de venir aux nôtres, gardait encore les tombes de ses anciens propriétaires, simples tertres de gazon, où les proscrits cachaient leurs morts, sous un épais bouquet de chênes. Je n'ai pas besoin de dire que ces arbres et ces sépultures, conservés par l'oubli même, furent dans les mains de mon père religieusement respectés. Des rosiers, plantés de sa main, marquèrent chaque tombe. Ces parfums, ces fraîches fleurs, cachaient le sombre de la mort, en lui laissant toutefois quelque chose de sa mélancolie. Nous y étions comme attirés, malgré nous, quand venait le soir; émus, nous priions souvent pour les âmes envolées, et s'il filait une étoile, nous disions: « C'est « l'âme qui passe. »

« J'ai vécu dix ans, de quatre à quatorze, dans ce lieu aimé, parmi les joies et les peines. Je n'avais guère de camarades. Ma sœur, plus âgée de cinq ans, était déjà la compagne de ma mère, que je

n'étais qu'une petite fille. Mes frères, assez nombreux pour jouer entre eux sans moi, me laissaient souvent isolée aux heures de récréation. S'ils couraient les champs, je ne les suivais que du regard. J'avais donc des heures solitaires où j'errais près de la maison dans les longues allées du jardin. J'y pris, malgré ma vivacité, des habitudes contemplatives. Je commençais à sentir l'infini au fond de mes rêves; j'entrevis Dieu, mais le Dieu maternel de la nature, qui regarde tendrement un brin d'herbe autant qu'une étoile. Là, je trouvais la première source des consolations, je dis plus, du bonheur.

« Notre maison aurait offert à un esprit observateur un très-aimable champ d'étude. Tous les êtres semblaient s'y donner rendez-vous sous une protection bienveillante. Nous avions une belle pièce d'eau poissonneuse, près de l'habitation, mais point de volière, mes parents ne supportant pas l'idée de mettre en esclavage des animaux qui vivent de mouvement et de liberté. Chiens, chats, lapins, cochons d'Inde, vivaient paisiblement ensemble. Les poules apprivoisées, les colombes entouraient sans cesse ma mère, et venaient manger dans sa main. Les moineaux nichaient chez nous; les hirondelles y bâtissaient jusque sous nos granges, elles voletaient dans les

chambres mêmes, et chaque printemps revenaient fidèlement sous notre toit.

« Que de fois aussi j'ai retrouvé, dans des nids de chardonnerets arrachés de nos cyprès par les vents d'automne, les petits morceaux de mes robes d'été perdus dans le sable ! Chers oiseaux que j'abritais alors sans le savoir dans un pli de mon vêtement, vous avez aujourd'hui un abri plus sûr dans mon cœur, et vous ne le sentez pas !

« Nos rossignols, plus sauvages, nichaient dans les charmilles solitaires ; mais, sûrs d'une hospitalité généreuse, ils arrivaient cent fois le jour sur le seuil de la porte, demandant à ma mère, pour eux et leur famille, les vers à soie qui avaient péri.

« Au fond du bois, aux troncs des vieux arbres, le pivert travaillait obstinément ; on l'entendait encore fort tard, quand tous les bruits avaient cessé. Nous écoutions dans un silence craintif les coups mystérieux du travailleur infatigable mêlés à la voix traînante et lamentable du hibou.

« Ma plus haute ambition eût été d'avoir, à moi, un oiseau, une tourterelle. Celles de ma mère, si familières, si plaintives, si tendrement résignées au temps de la couvée, m'attiraient vivement vers elles. Si la petite fille se sent mère par la poupée qu'elle habille, combien plus par une créature vivante qui

répond à ses caresses ! J'eusse tout donné pour ce trésor. Mais il en fut autrement ; la colombe ne fut pas mon premier amour.

« Le premier fut une fleur dont je ne sais pas le nom.

« J'avais un petit jardin, sous un très-grand figuier dont l'ombre humide rendait toutes mes cultures inutiles. Fort triste et fort découragée, j'aperçois un matin, sur une tige d'un vert pâle, une belle petite fleur d'or !... Bien petite, frissonnante au moindre souffle, sa faible tige sortait d'un petit bassin creusé par les pluies d'orage. La voyant toujours frémir, je supposai qu'elle avait froid, et je lui fis une ombrelle de feuilles... Comment dire les transports que me donnait ma découverte ? Seule j'avais la connaissance de son existence, et seule sa possession. Le jour nous n'avions l'une pour l'autre que des regards, le soir, je me glissais près d'elle, le cœur plein d'émotion. Que de tendres baisers avant le dernier adieu !... Ces joies, hélas ! ne durèrent que trois jours. Une après-midi, ma fleur se replia lentement pour ne plus se rouvrir... Elle avait fini d'aimer.

« Je gardai pour moi mes regrets amers, comme j'avais gardé ma joie. Nulle fleur ne m'aurait consolée : il fallait une vie plus vivante pour rendre l'essor à mon cœur.

« Tous les ans, ma nourrice venait me voir et

m'apportait quelque chose. Une fois, d'un air mystérieux, elle me dit : « Mets la main dans mon panier. » Je croyais y trouver des fruits, mais je sens un poil soyeux et quelque chose qui frémit. C'est un lapin ! Je l'enlève, et me voilà courant de tous côtés pour annoncer la bonne nouvelle. Je serrai ce pauvre animal avec une joie convulsive qui faillit lui être fatale. Le vertige me troublait la tête. Je ne mangeais plus ; mon sommeil était plein de rêves pénibles ; je voyais mourir mon lapin sans pouvoir faire un pas pour le secourir... C'est qu'il était si beau avec son nez rose et sa fourrure lustrée comme un miroir ! Ses grandes oreilles nacrées et mobiles qu'il époussetait sans cesse, ses cabrioles pleines de fantaisie, avaient, je dois l'avouer, une part de mon admiration. Dès le point du jour, je m'échappais du lit de ma mère pour revoir mon favori et le porter dans quelque plant de choux. Là, il mangeait gravement ses feuilles vertes, jetant sur moi de longs regards que je trouvais pleins de tendresse ; puis, se dressant sur ses pattes de derrière, il présentait au soleil son petit ventre blanc comme la neige, et lissait ses belles moustaches avec une dextérité merveilleuse.

« Cependant la médisance se fit jour sur son compte : on lui trouva peu de physionomie et beaucoup de gourmandise. Aujourd'hui, je pourrais con-

venir de la chose ; mais , à sept ans , je me serais battue pour l'honneur de mon lapin . Hélas ! il n'était guère besoin de disputer avec lui , il devait vivre si peu ! Un dimanche , ma mère étant partie pour la ville avec ma sœur et mon frère aîné , nous errions , nous , les petits , dans l'enclos , quand une détonation se fit entendre . Un cri étrange , semblable au premier vagissement d'un enfant , la suivit de près . Mon lapin venait d'être blessé d'un coup de feu . La malheureuse bête avait franchi la haie du verger , et le fermier voisin , n'ayant rien à faire , s'était amusé à la tirer .

« J'arrivai pour le voir relever sanglant... Ma douleur fut telle que , ne pouvant proférer une parole , j'étouffais... Sans mon père , qui me reçut dans ses bras et sut , par de douces paroles , faire éclater mon cœur , j'aurais perdu le sentiment . Mes jambes ne me soutenaient plus... Pardonnez aux larmes que me fait encore verser ce doux souvenir !

. . . . .

« Mon père , homme sensible et pieux , était mon précepteur . Sa journée tout entière nous appartenait , de six heures du matin à six heures du soir . Il ne se réservait pour ses correspondances , ses lectures favorites , que les premières heures du matin , ou pour mieux dire les dernières de la nuit . Couché de très-bonne heure , il se levait à trois heures tous les jours

sans égard à sa délicate poitrine. Avant tout, il ouvrait sa porte, et, devant les étoiles ou l'aurore, selon la saison, il bénissait Dieu, et Dieu aussi devait bénir cette tête blanchie par les épreuves, non par les passions humaines. En été, il faisait, après sa prière, une petite promenade au jardin, et voyait s'éveiller les insectes et les plantes. Il les connaissait à merveille, et bien souvent, après le déjeuner, me prenant par la main, il me disait le tempérament de chaque fleur, m'indiquait le refuge des petits animaux qu'il avait surpris au réveil. Un de ces animaux était une couleuvre que la vue de mon père n'effrayait pas du tout; chaque fois qu'il allait s'asseoir près de sa cachette, elle ne manquait jamais de sortir la tête curieusement et de le regarder. Lui seul savait qu'elle était là, et il ne le dit qu'à moi seule, de peur qu'on ne l'épiât pour la tuer; ce secret resta entre nous.

. . . . .

« Mais les visiteurs les plus nombreux et les plus assidus à notre petite maison, c'étaient les pauvres, qui en connaissaient le chemin et l'inépuisable charité. Tous y participaient, les animaux eux-mêmes, et c'était une chose curieuse et divertissante de voir les chiens du voisinage, patiemment, silencieusement assis sur leur derrière, attendre que mon père levât



les yeux de son livre. Ils savaient bien qu'il ne résistait pas à leur prière muette. Ma mère, plus raisonnable, aurait été d'avis d'éloigner ces convives indiscrets qui se priaient eux-mêmes. Mon père sentait qu'il avait tort, et pourtant il ne manquait guère de leur jeter à la dérobée quelque reste qui les renvoyait satisfaits.

« Ils le connaissaient bien. Un jour, un nouvel hôte, maigre, hérissé, peu rassurant, nous arrive, tenant du chien, du loup : c'était en effet un métis des deux espèces, né aux forêts de la Grésigne. Il était très-féroce, fort irascible, et beaucoup trop semblable à la louve, sa mère. Du reste, intelligent, et d'un instinct très-sûr, il se donna tout d'abord à mon père, et, quoi qu'on fit, il ne nous quitta plus. Il ne nous aimait guère ; nous le lui rendions bien, saisissant toute occasion de lui jouer cent tours. Il grondait et grinçait les dents, toutefois, par égard pour mon père, s'abstenant de nous dévorer. Pour les pauvres, il était furieux, implacable, très-dangereux ; ce qui décida à permettre qu'on le perdît. Mais il n'y avait pas moyen. Il revenait toujours. Ses nouveaux maîtres l'enchaînèrent au piquet ; piquet, chaînes, il arracha tout, rapporta tout à la maison. C'était trop pour mon père ; il ne put jamais le quitter.

« Plus que les chiens encore, les chats étaient dans

sa faveur. Cela tenait à son éducation, aux cruelles années du collège ; son frère et lui, battus et rebu-tés, entre les duretés de la famille et les cruautés de l'école, avaient eu deux chats pour consolateurs. Cette prédilection passa dans la famille ; chacun de nous, enfant, avait son chat. La réunion était belle au foyer ; tous en grande fourrure, siégeant dignement sous les chaises de leurs jeunes maîtres. Un seul manquait au cercle : c'était un malheureux trop laid pour figurer avec les autres ; il en avait conscience et se tenait à part, dans une timidité sauvage que rien ne pouvait vaincre. Comme en toute réunion (triste malignité de notre nature !) il faut un plastron, un souffre-douleur sur qui tombent les coups, il remplissait ce rôle. Si ce n'étaient des coups, du moins c'étaient des moqueries ; on l'appelait Moquo. Infirme et mal fourni de poil, plus que les autres, il eût eu besoin du foyer ; mais les enfants lui faisaient peur ; ses camarades mêmes, mieux fourrés dans leur chaude hermine, semblaient n'en faire grand cas et le regarder de travers. Il fallait que mon père allât à lui, le prit ; le reconnaissant animal se couchait sous cette main aimée et prenait confiance. Enveloppé de son habit et réchauffé de sa chaleur, lui aussi il venait, invisible, au foyer. Nous le distinguions bien ; et, s'il passait un poil, un bout

d'oreille, les rires et les regards le menaçaient, malgré mon père. Je vois encore cette ombre se ramasser, se fondre, pour ainsi dire, dans le sein de son protecteur, fermant les yeux et s'anéantissant, préférant ne rien voir.

« Tout ce que j'ai lu des Indiens, de leur tendresse pour la nature, me rappelle mon père. C'était un brahme. Plus que les brahmes mêmes, il aimait toute chose vivante.

. . . . .  
« La maison fut vendue, continue la jeune orpheline, et nos plantations, faites par nous, nos arbres, qui étaient de la famille, abandonnés. Nos animaux, visiblement, restaient inconsolables du départ de mon père. Le chien, je ne sais combien de jours, s'en allait s'asseoir sur la route qu'il avait suivie en partant, hurlait et revenait. Le plus déshérité de tous, le chat Moquo, ne se fia plus à personne; il vint encore furtivement regarder la place vide. Puis il prit son parti, s'enfuit au bois sans que nous pussions jamais le rappeler; il reprit la vie de son enfance, misérable et sauvage. Que devint-il? qui aimait-il et qui est-ce qui l'aima? car l'affection est le besoin de tout ce qui respire. »

. . . . .  
Les notes de ce livre sur le chant du rossignol et

sur ses mœurs, sur l'intelligence développée et diverse des oiseaux et des animaux, selon les climats qu'ils habitent, sont écrites par une main plus virile, mais non moins délicate et non moins sûre.

« On avait dit et répété que les travaux des insectes étaient absolument semblables et d'une régularité machinale, et voilà que les *Réaumur* et les *Hubert* ont découvert une innombrable quantité de faits et d'industries des animaux complètement en dehors de cette prétendue uniformité mécanique, spécialement pour la fourmi. La fourmi a une vie compliquée de tant d'incidents, de tant d'exigences imprévues, que jamais elle n'y ferait face sans un discernement rapide, une vive présence d'esprit, qui est un des plus hauts attributs de la personnalité.

« On avait cru que les oiseaux construisaient des nids toujours identiques. Point du tout. En observant mieux, on a trouvé qu'ils les varient selon les climats et les temps. A New-York, le baltimore fait un nid feutré à l'abri du froid. A la Nouvelle-Orléans, il fait un nid à claire-voie, où l'air passe librement et lui diminue la chaleur. Des perdrix du Canada qui l'hiver se couvrent d'un petit auvent, à Compiègne, sous un ciel plus doux, ont supprimé cet abri, qu'elles jugeaient inutile. Même discernement en ce qui touche les saisons. Le printemps américain étant

devenu tardif dans les premières années du siècle, le vrillot (de Wilson) a sagement fait son nid plus tard aussi, l'ajournant de deux semaines. J'ose ajouter que j'ai vu, dans le midi de la France, ces appréciations varier d'année en année; par une inexplicable prévision, quand l'été devait être froid, les nids se trouvaient mieux feutrés.

« Le guillemot du Nord (*mergula*), qui craint surtout le renard, friand de ses œufs, niche sur un rocher à fleur d'eau, afin qu'à peine éclore, la couvée, quelque près qu'elle soit guettée, ait le temps de sauter à l'eau. Au contraire, sur nos côtes, où il n'a à craindre que l'homme, il niche où l'homme a peine à atteindre, dans les falaises les plus hautes, les plus escarpées.

« Les ignorants, et encore les naturalistes de cabinet, accordent les diversités d'espèce à espèce, mais croient que, dans chaque espèce, actes et travaux, tout se ressemble. On a pu le soutenir, tant qu'on a vu les choses *de loin et de haut*, dans une *généralité majestueuse*. Mais le jour où les naturalistes ont pris le bâton de voyage, le jour où, modestes, opiniâtres, infatigables pèlerins de la nature, ils ont mis leurs souliers de fer, toutes choses ont changé d'aspect; ils ont vu, noté, comparé nombre d'œuvres individuelles, dans les travaux de chaque

espèce, en ont saisi les différences, et sont arrivés à cette conclusion qu'eût d'avance donnée la logique : *que vraiment rien ne se ressemble*. Dans ces œuvres identiques aux yeux inexpérimentés, les Wilson et les Audubon ont surpris les diversités d'un art très-variable, selon les moyens et les lieux, selon les caractères, les talents des artistes, dans une spontanéité infinie. Ainsi s'est étendu le domaine de l'intelligence, de la prévoyance, du choix, de l'industrie, de l'art dans les animaux.

« Que sera-ce, si l'on trouve dans l'histoire des animaux tel acte de prétendu instinct, qui suppose une résistance à tout ce que semble vouloir notre nature instinctive ? Que dire de l'éléphant blessé dont parle Fouché d'Obsonville ?

« Ce voyageur judicieux, très-froid et fort éloigné de tendances romanesques, vit dans l'Inde un éléphant qui, ayant été blessé à la guerre, allait tous les jours faire panser sa blessure à l'hôpital. Or, devinez quel était ce pansement. Une brûlure... Dans ce dangereux climat où tout se corrompt, on est souvent obligé de cautériser les plaies. Il endurait le traitement, il l'allait chercher tous les jours : il ne prenait pas en haine le chirurgien qui lui infligeait une si cuisante douleur. Il gémissait, rien de plus. Il comprenait évidemment qu'on ne voulait que son

bien, que son bourreau était son ami, que cette cruauté nécessaire avait pour but sa guérison.

« Cet éléphant agissait évidemment par réflexion, nullement par un instinct aveugle ; il agissait avec une volonté éclairée et forte contre la nature. »

## VI.

Le chapitre de la même main de femme, sur les mœurs, les tendresses, les désespoirs, on pourrait dire les vertus du rossignol, respire la même intelligence divinatoire d'un cœur de femme comprenant la langue sans syntaxe de la création animée. Écoutez ce fabuliste sensible et bon de la vérité; combien il vous émeut plus que ces fabulistes du mensonge! Voilà l'éducation du rossignol par les maîtres des forêts et par l'auteur lui-même.

« Les temps de silence ne sont pas stériles pour le rossignol : il se recueille et réfléchit ; il couve les chants qu'il entendit ou qu'il essaya lui-même ; il les modifie et les améliore avec un goût, un tact parfait. Aux fausses notes d'un maître ignorant, il substitue des variantes harmoniques, ingénieuses. L'air imparfait qu'on lui apprend, et qu'il n'avait pas répété, il le reproduit alors ; mais, vraiment sien, approprié à son génie et devenu une mélodie de rossignol.



« Ne vous découragez pas, dit un vieil et naïf auteur, si le jeune oiseau ne veut pas répéter votre leçon et continue à gazouiller; bientôt il vous fera voir qu'il n'a pas perdu la mémoire des leçons reçues pendant l'automne et l'hiver, *temps propre à méditer, par la longueur des nuits*; il les redira au printemps. »

« Il est fort intéressant de suivre pendant l'hiver les pensées du rossignol dans la cage obscure, enveloppée de drap vert qui trompe un peu son regard et lui rappelle sa forêt. Dès décembre, il commence à rêver tout haut, à discourir, à décrire en notes émues ce qui se passe devant son esprit, les objets absents, aimés. Peut-être oublie-t-il alors qu'il n'a pas pu émigrer, et se croit-il arrivé en Afrique ou en Syrie, aux contrées d'un meilleur soleil. Peut-être il le voit, ce soleil; il voit reflourir la rose, il recommence pour elle, au dire des poètes de la Perse, son hymne de l'impossible amour (*O soleil! ô mer! ô rose!...*)

« Moi, je croirai simplement que ce chant noble et pathétique, d'un accent si élevé, n'est autre chose que lui-même, sa vie d'amour et de combat, son drame de rossignol. Il voit les bois, l'objet aimé qui les transfigure; il voit sa vivacité tendre, et mille grâces de la vie ailée, que la nôtre ne peut perce-

voir. Il lui parle, elle lui répond; il se charge de deux rôles, à la grande voix mâle et sonore réplique par de doux petits cris. Quoi encore? Je ne fais nul doute que déjà ne lui apparaisse le ravissement de sa vie, la tendre intimité du nid, la pauvre petite maison qui aurait été son ciel... Quand le printemps vient et qu'il faut lutter de chant avec ses voisins pour devenir époux et père de famille à son tour, un grand duel de talent s'établit entre les rivaux; ce combat dure quinze jours. Ils veulent évidemment l'emporter ou mourir; ils chantent à mort jusqu'au dernier souffle.

« Le sort du vaincu est affreux, pire que la mort. Il faut qu'il fuie, qu'il quitte le canton, le pays, qu'il aille se faire commensal des tribus d'oiseaux inférieurs, que du chant il tombe au patois, qu'il s'oublie et se dégrade, vulgarisé chez ce peuple vulgaire, peu à peu ne sachant plus ni sa langue ni la leur, nulle langue. On trouve parfois de ces exilés qui n'ont plus que figure de rossignol.

« Le rival chassé, rien n'est fait. Il faut plaire, il faut la fléchir. Beau moment, douce inspiration du nouveau chant qui touchera ce petit cœur fier et sauvage, et lui fera pour l'amour abandonner la liberté! L'épreuve que, dans d'autres espèces, la femelle impose, c'est d'aider à creuser ou

bâtir le nid , de montrer qu'on est habile , qu'on prendra la famille à cœur. L'effet est parfois admirable. Le pic, comme nous avons vu, d'ouvrier devient artiste, et de charpentier sculpteur. Mais, hélas ! le rossignol n'a pas cette adresse, il ne sait rien faire. Le moindre des petits oiseaux est cent fois plus adroit que lui du bec, de l'aile et de la patte ; il n'a que la voix, qu'il s'en serve : là va éclater sa puissance, là il sera irrésistible ; d'autres pourront montrer leurs œuvres ; mais son œuvre à lui, c'est son chant. . . . .

« Là, enfant, j'avais senti cela dans nos campagnes du Midi, dans les belles nuits étoilées, près de la maison de mon père. Plus tard, je le sentis mieux, spécialement près de Nantes, dans un verger solitaire. Les nuits, moins étincelantes, étaient légèrement gazées d'une brume tiède, à travers laquelle les étoiles discrètement envoyaient de doux regards. Un rossignol nichait à terre, dans un lieu bien peu caché, sous mon cèdre, parmi des pervenches. Il commençait vers minuit, et continuait jusqu'à l'aube, heureux, visiblement fier, de veiller seul, de remplir de sa voix ce grand silence. Personne ne l'interrompait, sauf, vers le matin, le coq, être d'un monde différent, étranger au chant des es-

prits, mais exacte sentinelle, qui se sentait obligée, pour avertir le travailleur, de chanter l'heure en conscience.

« L'autre persistait quelque temps, semblant dire, comme Juliette à Roméo : « Non, ce n'est pas l'aube  
« encore. »

« Son établissement près de nous montrait qu'il ne nous craignait guère, qu'il avait un sentiment de la sécurité profonde qu'il pouvait avoir à côté de deux ermites du travail, très-occupés, très-bienveillants, et, non moins que l'ermite ailé, pleins de leur chant et de leur rêve. Nous pouvions le voir à notre aise, ou voleter en famille, ou soutenir des duels de chant avec un orgueilleux voisin, qui parfois venait le braver. A la longue, nous lui devenions, je crois, plutôt agréables, comme auditeurs assidus, amateurs, connaisseurs peut-être. Le rossignol a besoin d'être apprécié, applaudi ; il estime visiblement l'oreille attentive de l'homme, et comprend très-bien son admiration.

« Je le vois encore près de moi, à dix ou quinze pas au plus, sautillant et avançant à mesure que je marchais, observant la même distance, de manière à rester hors de portée, mais à même d'être entendu et admiré.

« Le costume qu'ils vous voient n'est nullement

indifférent. J'ai remarqué qu'en général les oiseaux n'aiment pas le noir, et qu'ils en ont peur. J'étais vêtue à sa guise, de blanc nuancé de lilas, avec un chapeau de paille orné de quelques bluets. Par minute, je le voyais fixer sur moi son œil noir, d'une vivacité singulière, farouche et doux, quelque peu fier, qui disait visiblement : « Je suis libre et j'ai des ailes; contre moi, tu ne peux rien. Mais je veux bien chanter pour toi. »

« Nous eûmes de très-grands orages au temps des couvées, et, dans l'un, la foudre tomba près de nous. Nulle scène plus émouvante que l'approche de ces moments : l'air manque ; les poissons remontent pour respirer quelque peu ; la fleur se courbe languissante : tout souffre, et les larmes viennent. Je voyais bien que lui aussi, il était à l'unisson. De sa poitrine oppressée, autant que l'était la mienne, une sorte de rauque soupir s'arrachait comme un cri sauvage.

« Mais le vent, tout à coup levé, vint s'engouffrer dans nos bois ; les plus grands arbres pliaient, et le cèdre même. Des torrents fondirent, tout nagea. Que devint le pauvre nid, ouvert, à terre, sans abri que la feuille de pervenche ? Il échappa ; car je vis, avec le soleil reparu, dans l'air épuré, mon oiseau plus gai que jamais, qui volait, le cœur plein de chant.

Tout le peuple ailé chantait la lumière, mais lui bien plus que les autres. Sa voix de clairon était revenue. Je le voyais sous mes fenêtres, l'œil en feu et le sein gonflé, s'enivrant du même bonheur qui faisait palpiter le mien.

« Douce alliance des âmes, comment n'est-elle pas partout, entre nous et nos frères ailés, entre l'homme et l'universalité de la nature vivante ! »

## VII.

Écoutons maintenant M<sup>me</sup> de Tracy se racontant à elle-même les petits drames domestiques qui se passent entre ses oiseaux, son grillon et son propre cœur.

« Depuis hier j'ai un nouvel oiseau, un oiseau merveilleux dont le plumage est comme une dentelle, et si son ramage y répondait, ce serait assurément le phénix de ces bois. Une petite fille le portait attaché par la patte avec un bout de fil et pendu à côté de son couteau. Je me suis empressée d'acheter la pauvre victime ; elle est là qui dort à côté de moi. On me blâme de m'attacher à des oiseaux et de m'apitoyer sur leur sort, comme si cela m'empêchait d'avoir de la tendresse et des larmes sur d'autres infortunes ! Je veux écrire un jour l'histoire des oiseaux pour mes petits-enfants.

« J'expérimente sur les animaux la puissance de l'éducation, je nourris ceux qui vivent d'insectes

avec du laitage, je fais percher les hirondelles, j'ai appris à chanter à un moineau, et j'ai un bouvreuil qui danse; quand ils sont malades, je les guéris avec de l'eau de riz. Tous m'aiment au point de me préférer même à leur liberté, et si je les mets dehors, je suis bien sûre de les voir revenir.

« Ce matin, en faisant une promenade sur les bords de l'étang, j'ai joui d'un spectacle qui m'a confondue d'admiration, et que je vais tâcher de raconter. — Je m'étais appuyée contre un saule pour me reposer un instant, lorsque tout à coup un charmant petit oiseau sembla jaillir de l'écorce même de l'arbre; je voulus me rendre compte de ce phénomène, et voici ce que je vis en y regardant de très-près. A environ quatre pieds de terre, j'aperçus, collé contre le tronc du saule, une sorte de gros cocon à base élargie, et affectant la forme d'une petite bouteille ou plutôt d'une pomme de pin. Les parois extérieures de ce cocon étaient entièrement garnies d'un lichen argenté et moussu, recueilli sur l'arbre même et ajusté avec un art si merveilleux, qu'on aurait pu passer vingt fois devant l'arbre sans croire à autre chose qu'à une rugosité de l'écorce. Je m'approchai avec précaution, et, par une petite ouverture ménagée dans l'édifice à environ un pouce du sommet, j'aperçus, ô merveille! ô prodige! ô spec-



tacle incomparable ! j'aperçus vingt petites têtes et vingt petits corps rangés avec la plus parfaite symétrie dans ce petit réduit, qui n'était guère plus grand que le creux de la main. C'était un nid de mésange que j'avais sous les yeux, un nid de cette mésange si jolie, si gracieuse, qui est, je crois, la plus petite de son espèce, et qui certainement n'est pas plus grosse qu'un roitelet. Quand on songe à toute la peine que ce pauvre petit oiseau a dû prendre pour construire un pareil édifice sans autre instrument que son bec et ses deux petites pattes, quand on pense à l'activité incessante qu'il est obligé de déployer pour nourrir une si nombreuse famille, on est partagé entre l'admiration et l'attendrissement. Et dire qu'il y a des gens assez stupides pour oser porter la main sur un pareil chef-d'œuvre, assez cruels pour porter la désolation dans une si charmante famille ! Je m'empressai de m'éloigner, et, m'arrêtant à quelque distance, j'eus l'indicible bonheur de voir la mère regagner courageusement son nid et distribuer à sa jeune famille deux belles chenilles vertes.

. . . . .

« Je me suis mise à étudier les fleurs ; en les observant pour les copier, on les étudie et on découvre dans leurs caractères une foule de nuances. Il y en a qui se retournent sur elles-mêmes comme pour ré-

fléchir ; il y en a qui pleurent, d'autres qui semblent rire ; presque toutes dorment la nuit. Les plantes qui tapissent les puits, ces plantes si minces et si déliées, si vertes et si froides, ont tout autant de passions que les plus belles roses qui s'épanouissent aux rayons brûlants du soleil ; car il y a des fleurs passionnées, comme aussi il y en a de modestes et de hardies. C'est cette expression qui est si difficile à rendre et qui fait que les fleurs artificielles sentent presque toujours le faux ; quant aux fleurs inventées, on s'aperçoit tout de suite qu'elles sont impossibles. Tout est si bien calculé dans la nature qu'on ne peut rien changer dans les êtres créés sans produire immédiatement des monstres d'un aspect choquant et désagréable.

. . . . .

« Cependant je m'aperçois à regret que notre futaie n'a plus l'air aussi druidique qu'autrefois. Hélas ! on a coupé des taillis à l'entour et le jour commence à y pénétrer. A la campagne on s'attache à tout, et c'est là justement qu'il ne faudrait s'attacher à rien. La destruction y règne en maître ; le chêne de la forêt, le grand bœuf blanc de la prairie, il faut que tout cela finisse par mûrir pour nous comme le légume de notre jardin. On a beau dire que les animaux n'ont été créés que pour l'homme

et qu'ils sont faits pour vivre et mourir à son profit ; moi, je ne puis m'empêcher de plaindre leurs souffrances encore plus que celles des hommes. La pensée de l'avenir est pour l'homme une source inépuisable de consolation ; on n'a qu'à le bien vouloir pour être sûr de trouver dans une autre vie une ample compensation de tout ce qu'on a pu souffrir ici-bas ; mais ces pauvres animaux qu'on fatigue, qu'on torture, qu'on tue pour nos plaisirs ou pour nos besoins, quelle compensation ont-ils s'ils sont destinés à périr tout entiers ? »

Comment un tel doute assiégeait-il une telle âme ? O puissance du préjugé ! qui ne comprend pas que toute âme, même la plus infime, a sa part d'avenir et de bonheur.

« ... Pendant cette absence de mon mari, j'ai charmé ma solitude en m'occupant de mes oiseaux avec passion. — Ai-je été oiseau ? Le serai-je un jour ? Pourquoi pas, puisque j'ai la conviction que les animaux ont une âme comme nous ? Il existe entre eux et moi une attraction, une sympathie, qui a quelque chose de merveilleux. Ils me répondent quand je les appelle, ils me suivent dans le jardin. Je devine tout ce qu'ils pensent ; je les console dans leurs chagrins et je les guéris dans leurs maladies. Tout cela peut paraître ridicule ; mais j'avoue que la

vue d'un plumeau me fait de la peine, et que je raf-fole de la fable de Lédæ.

« Après mes oiseaux de salon, de volière, de cage et d'*extra muros*, ma seconde fantaisie, ce sont les fleurs. Hélas ! il n'y avait déjà plus de roses lorsque nous sommes arrivés ici, et je m'en suis affligée comme d'un véritable malheur. Connaissez-vous quelque chose de plus charmant que de voir un de ces scarabées à reflets métalliques, semblables à une grosse émeraude, lorsqu'il vient se coucher dans une rose entr'ouverte et fraîche de toute sa jeunesse de quelques heures ? L'insecte fait son choix avec un grand discernement. Il aurait froid dans une rose trop épanouie ; il tient à être clos et bien serré dans ses draps. Aussi on le voit faire trente-six tours avant de se déterminer pour un gîte, et ce n'est que lorsqu'il a bien trouvé ce qui lui convient qu'il ferme l'œil, croise les bras et s'endort.

« ... Mon rossignol a l'air de s'ennuyer à la campagne. La vue des pies et des pinsons qui voltigent dans le jardin le tourmente et l'incommode. Il est d'une excessive poltronnerie. L'autre jour, j'ai mis, par curiosité, un colimaçon dans sa cage ; il en est devenu presque fou d'épouvante : on eût dit Robinson apercevant sur le sable de son île la fameuse empreinte du pied humain. Quant aux rossignols du

pays, j'en vois bien moins que l'année dernière. Je ne sais à quoi cela tient, car ils ont le bon esprit d'aller passer la mauvaise saison dans des pays moins froids que les nôtres. Peut-être bien que, cet hiver si rigoureux, ils ont été forcés d'aller tellement loin, qu'ils n'ont pas encore eu tous le temps de revenir. Comme nos oiseaux indigènes ont dû souffrir pendant cette neige qui a duré si longtemps ! Je n'étais pas là pour leur ouvrir portes et fenêtres et les inviter à déjeuner. J'aurais fait geler ce pauvre Victor, et certainement il m'eût laissée faire. Qu'on a tort de dire : Heureux comme un oiseau ! Les enfants les dénichent ; les chasseurs, les naturalistes, les serpents, les chats, les chiens, les fouines, et jusqu'aux écureuils, leur font une guerre d'extermination. Je m'étonne qu'il y en ait encore, et je les plains de toute mon âme.

« 1<sup>er</sup> *décembre*. Il n'a pas encore gelé. Ce mois commence par une matinée charmante. Pendant le déjeuner, notre rossignol s'est mis à chanter de toute la force de ses petits poumons ; son gosier bat et se gonfle, il ouvre son joli bec doublé de satin jaune. On dirait un chanteur italien. Je le sors de sa cage, et il attend avec patience que j'aie fini d'arranger son habitation et d'attacher sa porte. L'an dernier, il n'attendait pas. Encore un autre progrès (quoique

les naturalistes s'obstinent à nier le progrès chez les animaux) : il avait l'habitude de se fourrer dans les cendres, et il se plaçait de préférence derrière les chenets, au risque de se rôtir. Je l'ai grondé, je l'ai fouetté plusieurs fois avec une feuille quelconque, et il n'y retourne plus. Il s'approche de l'âtre prudemment, juste assez pour se chauffer, puis il nous regarde afin d'obtenir un sourire de satisfaction. Quelquefois il va se placer sur la tête de mon mari pour chanter, et je trouve qu'ils se ressemblent. Ce brun harmonieux des plumes et des cheveux, ce bec pointu et ce nez fin, ces pattes effilées et ces jambes élégantes, font qu'il y a beaucoup d'analogie entre mon mari et mon amant ; je dis mon amant, parce qu'il est certain que mon rossignol est épris pour moi de la passion la plus vive.

« Je m'occupe de mes animaux. Mon merle ne veut s'endormir que lorsque la lampe est allumée dans la salle à manger. Sa cage est accrochée près des rideaux, et il sait très-bien en tirer un coin à travers les barreaux pour s'en faire un lit plus douillet. J'avais déjà remarqué depuis longtemps que les oiseaux étaient très-recherchés dans leurs goûts. Ceux que j'apporte au salon ont soin de se percher sur des meubles dorés, ou bien c'est aux chaises à dossier de velours et de soie qu'ils donnent la pré-

férence. — J'ai une souris qui a établi son domicile dans un grand cornet de verre où je place, pour les conserver, des fleurs et des branches de pin. On avait oublié d'y mettre de l'eau, elle en a profité, et j'ai bien recommandé qu'on ne vint pas la troubler par une inondation intempestive; celle de la Loire a déjà fait assez de malheureux. Rien d'ailleurs n'est joli comme une souris : c'est un petit animal propre, de forme gracieuse et plein de bons sentiments. La mienne me connaît maintenant; elle vient prendre son pain presque dans ma main et semble avoir en moi une confiance que je tiens à justifier. — J'ai aussi un crapaud mélomane qui monte chaque soir le perron pour venir m'écouter quand je joue du piano. Lorsque j'ai terminé, je le prends délicatement avec les pincettes pour le mettre dehors, bien sûre de le voir revenir le lendemain. — Maintenant qu'il fait froid, mon grillon se cache dans les plis des rideaux, mais il en sort le soir pour venir sous la table chercher le pain et les noix que j'épluche pour lui. Les mœurs, les singularités de toutes ces bêtes m'intéressent au dernier point. J'emploie mes heures de repos à les observer; elles me délassent de mes études sérieuses; et c'est par elles que je reviens à l'humanité.

« Le rouge-gorge est de tous les oiseaux celui

que je préfère ; son plumage, sans être éclatant, est agréablement varié de nuances harmonieuses ; il a la jambe fine et la physionomie intelligente. Enfin son chant, qu'il fait entendre lorsque tous les autres oiseaux se taisent, me plaît singulièrement. C'est au coucher du soleil qu'on le voit se percher sur le sommet de la branche la plus déliée, et qu'on l'entend adresser d'une voix aussi mélodieuse que celle de la fauvette ses adieux au jour qui s'enfuit. Le rouge-gorge aime le crépuscule, c'est un oiseau aux allures timides et mystérieuses. Pour bien étudier ses mœurs, il faut beaucoup d'observation et de patience. Mais on est largement récompensé de ses peines, parce que l'on découvre en lui toutes sortes de qualités charmantes qui me déterminent à le placer très-haut dans l'échelle des êtres créés.

. . . . .

« Je fais nettoyer le potager, sans ôter les vieilles graines qui nourrissent quelques pinsons, quelques bouvreuils attardés qui me suivent et m'escortent lorsque je me promène, me chauffant comme un lézard aux rayons du soleil de novembre, à l'abri de la treille où pendent encore quelques grappes de raisin réservées pour les merles comme provision d'hiver. Mon Dieu ! comme ces pauvres oiseaux perdront quand je mourrai ! . . . . . »



Hélas ! le livre se ferme sur ce mot. Elle ne regret-  
tait de la vie que ce rôle actif et contemplatif de  
providence, que la tendresse et son cœur lui avaient  
fait prendre pour les malheureux de la création !  
Qu'elle dorme en paix ! La Providence survit même  
à ces sœurs de charité de la nature.

## VIII.

Si ces citations de cœurs de femmes n'étaient pas mille fois plus touchantes et plus édifiantes que les fables de la Fontaine, ces leçons d'esprit, mais d'égoïsme, données aux hommes par la bouche des animaux en calomniant les animaux, nous demanderions pardon à nos lecteurs de les avoir trop multipliées. Mais nous nous sommes laissé entraîner nous-mêmes à ces histoires, naturelles par le sentiment; ce sont les ébauches de cette grande histoire naturelle animée que nous voudrions voir entreprendre, soit par un écrivain, soit par une société d'écrivains naturalistes. Nous y demanderions nous-même une place parmi eux, soit pour le bœuf, soit pour la chèvre, soit pour le cheval, soit pour le chien, animaux méconnus et martyrisés, avec lesquels nous avons vécu en société d'esprit et de cœur, bien plus que nous n'avons vécu en société pensante avec les hommes !

Mais revenons aux fables.

## IX.

Les fables de l'Inde , contrée où l'on croit à l'âme des animaux , n'ont aucun des vices que nous reprochons à celles de nos fabulistes au cœur sec et au génie épigrammatique. Elles sont puériles comme ce genre de littérature, propre à l'enfance des peuples ; elles sont ingénieuses dans leur invention, poétiques dans leur couleur, gracieuses et ingénues dans leurs petits drames, mais au moins elles sont toujours des leçons de bonté, de charité, de piété, souvent même de la plus sublime sagesse dans leur morale. On voit qu'elles ne sont pour les fabulistes primitifs de l'Inde que des cadres animés dont ces sages et ces poètes se servent pour inoculer au peuple et aux enfants les préceptes, les sentences, les proverbes qui résument la haute philosophie de l'esprit et du cœur de l'homme ; ce sont les paraboles de ces évangiles indiens dont les animaux supposés raisonnables et parlants donnent leçon dans ces fables.

C'est ce caractère de leçon encadrée dans une pa-

rabole qui constitue une forme inconnue aux nôtres. Cette forme consiste à renouer chacune de ces fables à la première, en faisant raconter à l'un ou à l'autre des animaux mis en scène un autre apologue à l'occasion des premiers, et ainsi de suite, sans fin, jusqu'à la dernière page du livre; en sorte qu'une fable découle d'une autre et y tient, comme les grains du chapelet oriental sont reliés entre eux par un même fil et glissent dans les doigts sans échapper à la main. Un recueil de fables devient ainsi un poème entier dont le drame moral, varié par mille épisodes, promène l'esprit sur tous les textes de la sagesse antique.

Nous allons vous en donner quelques exemples. Un ingénieux et patient orientaliste, M. Édouard Lanceneau, membre de la Société asiatique, vient en ce moment même à notre aide dans un livre charmant intitulé *Hitopadésa, ou l'Instruction utile*, recueil des principales fables de l'Inde, traduites du sanscrit. L'auteur primitif de ce livre est un poète et un philosophe indien nommé Narayana. Narayana lui-même n'était qu'un disciple et un commentateur du plus célèbre des fabulistes indiens, Bidpaï. Bidpaï, l'Homère de la fable, est le premier ou le second inventeur de tous ces apologues qu'Ésope, Phèdre, La Fontaine, fabulistes de seconde main, ont emprun-

tés, imités, plus souvent défigurés dans leurs imitations. Car La Fontaine lui-même, que nous croyons original, n'est que copiste. Il a copié le sujet, il a inventé les accessoires, et, en remontant aux sources, nous sommes forcé de reconnaître que, s'il a quelquefois amélioré et embelli ces détails, plus souvent encore il les a dénaturés et surtout démoralisés.

Lisez avec nous quelques-unes de ces fables primitives, et comparez vous-mêmes les deux poésies et les deux morales.

## X.

Le livre commence par une préface qui indique l'objet de la composition. La dernière phrase de cette préface nous apprend que ces fables indiennes n'étaient destinées qu'à l'instruction de l'enfance et de la jeunesse. « Comme on ne peut appliquer un ornement en peinture sur un vase que quand le vase est neuf, ce livre a pour objet d'enseigner la sagesse aux jeunes gens en la déguisant sous le voile de la fable. »

Entrons dans le livre. L'introduction nous montre un roi de l'Inde qui gémit sur la légèreté et sur l'ignorance de ses fils : « A quoi sert sur la terre, dit le vieux roi, un fils qui a ravi la jeunesse et la beauté de sa mère, et qui, en entendant nommer les hommes savants, illustres ou vertueux, ne lève pas le doigt en signe d'admiration et de respect ? (Il paraît que lever le doigt était le signe d'applaudissement dans l'Inde antique.) L'existence de l'homme qui n'apprécie ni la vertu, ni le vrai bonheur, ni la

fin immortelle de l'homme, est aussi inutile que ces faux mamelons dépourvus de lait qui pendent sous le cou de la chèvre. Le destin fait tout, me disent mes fils, et ce qui doit arriver arrive : à quoi bon nous donner de la peine ? Je leur réponds : C'est là le langage des lâches et des paresseux. L'homme, tout en reconnaissant l'action de la Providence au-dessus de la sienne, ne doit pas cesser de faire des efforts ; sans efforts, on ne peut extraire la goutte d'huile que contient la graine de sésame. De même qu'avec une seule roue un char ne peut marcher, de même sans le concours et l'action de l'homme la destinée ne peut s'accomplir en nous. Savez-vous ce qu'on entend par la destinée ? Ce sont les actions que nous avons bien ou mal accomplies dans des existences précédentes et dont les conséquences influent logiquement sur notre vie présente. »

Après ce monologue plein d'admirables sentences, le vieux roi convoque une assemblée de sages (pandits), et les interroge sur les moyens de ramener ses fils à la science et à la politique.

Un de ces sages, nommé Wichnousarman, s'engage à métamorphoser, en dix mois de leçons, ces jeunes princes.

« Je le crois, répond le père ; l'insecte même, quand il est sur le calice d'une fleur, s'élève au-des-

sus de la tête des hommes de la plus haute stature. »

Les princes sont livrés au sage pandit, qui les conduit sur la terrasse du palais de leur père. « Écoutez, leur dit-il ; je vais vous raconter l'ingénieuse fable du corbeau, de la tortue, et de leurs amis, le daim et le rat. — Écoutons, disent les jeunes princes. — Écoutez, reprit le sage, je commence le chapelet. En voici le premier grain :

*« Le Corbeau, le Rat, la Tortue et le Daim. »*

« Sur les rives du fleuve Godavari il y avait un grand arbre ; les oiseaux venaient de tous les points de l'horizon chercher un abri sur ses branches quand tombait la nuit. Un jour, au moment où les ténèbres s'éclaircissaient et que la lune, divine amante du lotus, la fleur des eaux, se retirait derrière la montagne du couchant, le Corbeau aperçut à son réveil un oiseleur qui s'approchait à pas de loup, comme un second génie de la mort. « Voilà, se dit-il à « lui-même, voilà, dès le matin, une mauvaise rencontre ; elle me présage je ne sais quoi de fâcheux. » En disant ces mots, il prit son vol, tout tremblant, afin d'épier les démarches de l'oiseleur.



« Tous les jours, mille causes de chagrin et cent sujets de crainte viennent assaillir l'ignorant ; mais il n'en est pas ainsi du sage.

« D'ailleurs, voici ce que doivent faire ceux qui vivent dans ce monde :

« Chaque jour, en nous levant, nous devons penser qu'un grand danger nous menace, et nous faire cette question : De la mort, de la maladie ou du chagrin, que nous arrivera-t-il aujourd'hui ?

« Cependant l'oiseleur sema des grains de riz sur le sol et tendit un filet ; puis il se tint caché. Au même instant, le chef d'une troupe de pigeons, nommé Tchitrigriva, traversant les airs avec sa suite, aperçut les grains de riz. Comme les pigeons voulaient aller les ramasser, il leur dit : « Comment se fait-il qu'il y ait du riz dans cette forêt inhabitée ? C'est à quoi nous devons réfléchir. Quant à moi, je ne vois là rien de bon. Si nous convoisons ces grains de riz avec tant d'avidité, nous éprouverons le même sort qu'un voyageur.

« Ce voyageur, séduit par l'appât d'un bracelet, s'enfonça dans un bournier, et fut pris par un vieux tigre, qui le dévora.

— Comment cela ? » dirent les pigeons. Tchitrigriva raconta la fable suivante :

*« Le Tigre et le Voyageur. »*

Dans cette seconde fable, le poète met dans la bouche d'un vieux tigre qui veut attirer un voyageur dans les forêts, toutes les maximes hypocrites de la piété la plus charitable. Quelques-unes de ces maximes sont aussi évangéliques que l'Évangile. « Si notre existence nous est chère, dit-il entre autres sentences, les autres êtres ne tiennent pas moins que nous à la vie. L'homme trouve toujours en lui-même, en interrogeant ses propres sentiments, une règle sûre de conduite qui lui indique ce qu'il doit faire. La véritable sagesse consiste à regarder la femme d'autrui comme sa propre mère, le bien d'autrui comme la poussière, et les autres hommes comme soi-même. » Le voyageur, séduit par ces apparences de morale, se laisse entraîner et tombe dans un marais dont il espère être tiré par le tigre. Il fait des réflexions tardives et prononce à son tour de très-belles sentences sur la prudence. « Hélas, dit-il, il ne faut se fier ici-bas à aucun langage contre la nature de celui qui parle. Le naturel domine tout. On y est toujours pris. La lune qui plane dans le firmament, qui nous purifie par ses rayons de nos souillures, qui brille de mille rayons lumineux et qui

marche au milieu d'un cortège d'étoiles, la lune elle-même subit cette condition des êtres pervers, et elle est dévorée par *Rabou*, le génie malfaisant. » Le tigre lui tend la patte et le déchire.

« Voilà pourquoi je dis, poursuit le pigeon chef de la bande, qu'il ne faut rien faire avant d'avoir bien réfléchi. Une parole bien pesée ne devient jamais une cause de mal. »

Les pigeons ne l'écoutent pas, s'abattent sur le riz et sont enveloppés dans le filet de l'oiseleur. Ils se plaignent des mauvais conseils qu'ils ont suivis contre l'avis de leur guide. « Ce n'est pas la faute de ceux d'entre vous qui vous ont perdus, leur dit avec une charitable indulgence le vieillard de la troupe. En nous désirant du bien, on nous fait quelquefois un mal involontaire et innocent. Ainsi n'attache-t-on pas le jeune veau à la jambe de sa propre mère, qui lui sert ainsi de poteau ? Montrons une patience et un courage au niveau de notre infortune et de nos dangers. La réunion des plus petites causes produit souvent un grand résultat. Les brins d'herbe tressés en cordé suffisent pour enchaîner l'éléphant le plus furieux. Envolons-nous tous au même signal et emportons le filet. » Dès qu'ils eurent entendu ces paroles, tous les pigeons prennent leur vol, enlèvent le filet. L'oiseleur les voyant emporter son

filet les poursuivit. Quand les pigeons, toujours enveloppés du filet, eurent perdu de vue l'oiseleur, ils tinrent conseil. Le vieillard ailé leur dit :

« J'ai pour ami un roi des rats, nommé Hiranyaka, qui habite une belle forêt sur les bords de la Gandaki. Il rongera notre filet avec ses dents. » A ces mots, il se dirigèrent tous vers le trou d'Hiranyaka. Celui-ci, redoutant toujours quelque dommage, s'était creusé pour demeure un trou qui avait cent issues.

Prévoyant les dangers à venir, ce vieux rat, savant en politique, habitait un trou qui avait cent issues.

Hiranyaka fut effrayé à l'approche des pigeons, et resta silencieux. « Eh bien ! dit Tchitrigriva, mon ami Hiranyaka, tu ne nous dis rien ? » Hiranyaka, reconnaissant cette voix, s'élança hors de son trou. « Ah ! s'écria-t-il, que je suis heureux de voir mon cher ami Tchitrigriva !

« Dans ce monde, il n'y a pas un homme plus heureux que celui qui converse avec un ami, qui demeure avec un ami, qui s'entretient avec un ami. »

En voyant les pigeons pris dans le filet, il resta un instant tout stupéfait ; puis il demanda ce que cela voulait dire.

« Mon ami, dit Tchitrigriva, c'est la conséquence de notre conduite dans une vie précédente.

« Ces différentes circonstances, savoir : pour quelle cause, par quel moyen, de quelle manière, à quel moment, de quelle espèce, dans quel espace de temps et dans quel lieu on a commis une bonne ou une mauvaise action, ces circonstances sont l'effet de la volonté de Vidhâtri.

« La maladie, le chagrin, les angoisses, la captivité et les malheurs, tels sont les fruits que les mortels recueillent de l'arbre de leurs fautes. »

A ces mots, Hiranyaka s'approcha bien vite pour ronger les liens qui retenaient Tchitragriva. « Non, non, mon ami, dit celui-ci ; ronge d'abord les liens de mes sujets ; ensuite tu couperas les miens. — Je suis faible, répondit Hiranyaka, et mes dents sont tendres : comment pourrai-je les délivrer ? Je vais donc, tandis que mes dents ne sont pas encore brisées, ronger tes liens, et aussitôt après je rongerai les leurs comme je pourrai. — Fais comme je te dis, reprit Tchitragriva ; coupe leurs liens autant que tes forces te le permettent. — Se sacrifier pour sauver ses sujets, dit Hiranyaka, c'est une chose que n'approuvent pas les gens habiles en politique.

— Mon ami, répondit Tchitragriva, ce sont là les maximes de la politique ; mais moi, je ne puis voir souffrir mes sujets. Voici donc ce que je dis :

« Le sage doit sacrifier sa fortune et sa vie même

pour sauver son prochain : il vaut mieux faire ce sacrifice dans un but louable, puisqu'on ne peut échapper à la mort.

« Voici encore une raison toute particulière :

« Ils sont mes égaux en naissance, en fortune et en puissance. Dis-moi, quel sera le fruit de ma grandeur, et quand pourrai-je recueillir ce fruit ?

« Lors même qu'il n'ont aucun moyen de subsister, ils ne m'abandonnent pas. Sauve donc la vie de mes sujets, au prix même de mes jours.

« Mon ami, ne t'occupe pas de ce corps périssable et composé de chair et d'os ; sauve plutôt ma réputation.

« Il y a entre le corps et les qualités morales une énorme différence : le corps périt en un instant, tandis que les qualités durent jusqu'à la fin des temps. »

En entendant ces paroles, Hiranyaka fut satisfait, et il s'écria avec joie : « Très-bien ! mon ami, très-bien ! Puisque tu montres tant d'amour pour tes sujets, tu es digne de régner, même sur les trois mondes. » En disant ces mots, il se mit à ronger les liens qui retenaient les pigeons ; puis il leur rendit ses respects, et, s'adressant à Tchitragriva : « Mon ami, lui dit-il, puisqu'il est dans notre destinée de rencontrer ici-bas des pièges et des filets, il faut

toujours craindre quelque accident et ne pas faire mépris de toi-même.

Il faut se faire des amis de toute espèce et par milliers. Voyez : les pigeons sont délivrés par le rat, leur ami ! Le rat rentre dans son trou. Le corbeau, témoin de ce qui venait de se passer, fut ravi d'admiration et s'écria : « Je veux t'avoir pour ami, accorde-moi ton amitié ! — Qui es-tu ? lui dit le rat, du fond de son trou.

— Le corbeau, répondit-il : je me nomme Laghou-patanaka. — Quelle amitié puis-je contracter avec toi ? reprit Hiranyaka en souriant.

« Dans ce monde, le sage ne doit former que des liaisons conformes à la nature. Je suis la proie, tu es le mangeur : comment l'amitié pourrait-elle exister entre nous ?

« Toute liaison entre l'être qui est la proie et celui qui dévore est une cause de malheur. Un daim pris dans un piège par la ruse d'un chacal fut sauvé par un corbeau.

— Comment cela ? » dit le corbeau. Le roi Hiranyaka raconta la fable suivante :

*« Le Daim, le Chacal et le Corbeau. »*

« Dans le pays de Magadha, il y a une forêt que l'on nomme Tchampakavati. Dans cette forêt habi-

taient un daim et un corbeau, unis depuis longtemps par une étroite amitié. Un jour que le daim, gros et gras, errait en liberté, il fut aperçu par un chacal. En le voyant, le chacal se dit en lui-même : « Ah ! comment pourrai-je manger la chair délicate de ce daim?... Il faut essayer... je vais d'abord chercher à gagner sa confiance. » Cette réflexion faite, il s'approcha du daim et lui dit : « Mon ami, je te salue. — Qui es-tu ? lui dit le daim. — Je suis un chacal, répondit celui-ci, et je me nomme Kchou-drabouddhi. Je suis sans parents, et je vis seul, comme un mort, dans cette forêt. Maintenant que j'ai rencontré en toi un ami, je ne suis plus sans famille, et je rentre au nombre des vivants. Je veux être désormais ton compagnon et passer ma vie avec toi. — J'y consens, dit le daim. » Lorsque l'astre divin qui répand la lumière se fut retiré derrière la montagne du couchant, les deux nouveaux amis allèrent ensemble vers l'habitation du daim. Là demeurait aussi, sur les branches d'un tcham-paka, un corbeau nommé Soubouddhi, lequel était un vieil ami du daim. « Mon ami, dit le corbeau en les voyant tous les deux, quel est cet animal qui t'accompagne ? — C'est, répondit le daim, un chacal qui vient nous demander notre amitié. — Mon ami, reprit le corbeau, nous ne de-



« vous pas accorder notre confiance à l'étranger qui  
 « vient vers nous sans aucun motif : cela ne vaut  
 « rien.

« On a dit :

« Il ne faut pas donner l'hospitalité à celui dont  
 « on ne connaît ni la famille ni le caractère. La per-  
 « fidie d'un chat causa la mort du vautour Djarad-  
 « gava.

— Comment cela ? » dirent le daim et le chacal.  
 Le corbeau raconta la fable suivante :

*« Le Vautour, le Chat et les Oiseaux. »*

« Sur le bord de la Bhâguirathi, au haut du mont  
 Gridhrakoûta, il y avait un grand figuier. Dans le  
 creux de cet arbre demeurait un vautour nommé  
 Djaradgava, que le sort avait privé de ses serres et  
 de ses yeux. Les oiseaux qui habitaient l'arbre,  
 émus de compassion, lui donnaient pour subsister  
 une portion de leur nourriture : c'était avec cela  
 qu'il vivait.

« Le chat aborde le vautour et lui récite le code le  
 plus touchant de l'hospitalité : il faut l'accorder  
 même à son ennemi, lui dit-il, l'arbre ne refuse pas  
 l'abri de son ombre au bûcheron, qui vient pour  
 l'abattre ! De l'herbe, une place pour se reposer et  
 le bon accueil, voilà trois choses qui ne manquent

jamais dans la maison des gens de bien ! L'hôte qui sort de chez vous, déçu dans ses espérances, vous laisse ses fautes sur la conscience, et, en s'en allant mécontent, il emporte avec lui le mérite de vos bonnes actions. Un hôte dans sa personne représente tous les dieux !

Les chats aiment la chair, se dit le vautour, et il y a beaucoup de petits oiseaux sur ces arbres, voilà pourquoi je me défie. Le chat lui débite alors des maximes de perfection qu'on regrette d'entendre de la bouche d'un meurtrier hypocrite, mais qui n'en sont pas moins un résumé des sentences du spiritualisme le plus éthéré, de la philosophie pieuse de l'Inde :

« La vertu est le seul ami qui nous suive après  
« notre mort. Tout le reste périt avec notre corps. »

Et celle-ci, qui est le cri de l'équité et de la conscience perfectionnée contre le meurtre des animaux, pour chercher dans leurs cadavres une nourriture plus savoureuse : « Lorsqu'un être dévore la chair  
« d'un autre, voyez l'inégalité cruelle qui existe  
« entre la jouissance de l'un et le mal de l'autre. Le  
« premier éprouve le plaisir d'un instant, le second  
« perd à jamais l'existence ! »

Et cette autre, pour inspirer l'horreur du meurtre :  
« Si nous pensions à la douleur qu'éprouve l'homme

« quand il réfléchit qu'il faut mourir, cette seule  
« pensée suffirait pour nous faire épargner notre  
« ennemi ! »

« On peut satisfaire sa faim avec les nombreux  
végétaux et avec les fruits de toute espèce que pro-  
duit la forêt ou la terre : qui donc, pour assouvir  
une faim sanguinaire, voudrait commettre le crime  
de tuer ce qui pense, ce qui sent, ce qui aime dans  
la nature animée ? »

(Nous demandons pardon aux philosophes qui pro-  
clament le progrès continu et illimité des mœurs ici-  
bas ; mais nous ne voyons pas un progrès bien constaté  
du boucher d'Occident sur le brahmane d'Orient, à  
une époque si reculée du monde.)

Quoi qu'il en soit, le poète fabuliste poursuit :

« Après avoir ainsi gagné la confiance du vautour,  
le chat demeura dans le creux de l'arbre. Au bout  
d'un certain temps, il allait tous les jours prendre  
les petits des oiseaux, les emportait dans son trou  
et les mangeait. Les oiseaux, affligés et désolés de  
la perte de leurs petits, firent des recherches de tous  
les côtés. Voyant ce qui se passait, le chat aban-  
donna son trou et se sauva. Les oiseaux, après avoir  
cherché partout, trouvèrent les os de leurs petits  
dans le creux de l'arbre. Aussitôt ils s'écrièrent :  
C'est ce Djaradgava qui a mangé nos petits ! Con-

vaincus que le vainqueur était le coupable, ils fondirent tous ensemble sur lui et le tuèrent.

« Voilà pourquoi je dis : Il ne faut pas donner l'hospitalité légèrement à celui dont on ne connaît ni la race ni le caractère.

« Ne contractez pas amitié avec le méchant. Lorsqu'il est chaud, le charbon brûle la main : lorsqu'il est froid, il la noircit. »

Le daim, séduit par le chacal, se laisse conduire par lui dans un champ de blé, où le laboureur le prend au piège. Le chacal se promet, alors, de dévorer facilement son ami, devenu la proie de l'homme. Mais le corbeau indigné veille et pleure sur le sort du daim et sur la perfidie du chacal. « Contrefais la mort, dit l'oiseau au daim, je ferai semblant d'aller te becqueter les yeux, tu resteras immobile comme si tu n'avais plus de sentiment. « Le laboureur, te croyant bien mort, retirera le filet et tu t'échapperas. » La ruse obligeante du corbeau réussit : le laboureur, croyant le daim mort de lui-même, retire à lui son filet, le daim se relève et s'enfuit. L'homme lui lance son bâton, mais le bâton, mal dirigé, atteint le chacal, et le tue.

« Dans l'espace de trois ans, de trois mois, ou de trois jours, dit ici le fabuliste, on trouve dès ce bas monde le châtiment d'un grand crime, ou la ré-

« compense d'un grand acte de vertu. Les animaux  
« même ont leur caractère, il ne faut se fier qu'aux  
« bons, à ceux qui ont un penchant naturel pour le  
« bien. Avec un ennemi, il ne faut pas contracter  
« même l'alliance la plus nécessaire en apparence.  
« Il y a anthipathie innée entre certains êtres et cer-  
« tains éléments. L'EAU, SI CHAUDE QU'ELLE SOIT,  
« ÉTEINT LE FEU. UN CHAR NE PEUT ROULER SUR LA  
« MER, NI UN BATEAU FLOTTER SUR LA TERRE FERME !

« Fuyez le méchant, même quand il possède l'éclat  
« de la science et de la gloire. Un serpent paré d'une  
« escarboucle en serait-il pour cela moins redou-  
« table ?

« Les gens de bien ressemblent à la noix de coco,  
« rude en dehors, lait au dedans, tandis que les  
« méchants ressemblent à la jujube et séduisent par  
« les dehors. La simplicité du cœur, la libéralité, la  
« bravoure, la participation cordiale à nos joies ou à  
« nos peines, la sincérité, l'attachement désintéressé,  
« la franchise, voilà les qualités d'un ami ! Un bain  
« d'eau froide, un collier de perles, une fumigation  
« de parfums de bois de sandal, ne causent pas à  
« l'homme accablé de chaleur un plaisir comparable  
« au plaisir de s'entretenir avec les hommes de  
« bien. »

Le corbeau, heureux d'avoir accompli généreuse-

ment le salut du daim, va trouver le roi des rats, qu'il aime à cause du service que cet animal a rendu aux pigeons. Il engage le roi des rats à quitter son trou et son pays, pour venir visiter avec lui Manthara, une tortue ainsi nommée, qui est son amie dans une autre région de l'Inde.

Voyons ce que la torture va nous enseigner.

## XI.

La tortue Manthara raconte à son tour des fables très-ingénieuses et pleines des plus admirables maximes à ses deux hôtes, le corbeau et le rat. Ses proverbes contre la cupidité sont des images frappantes.

« A quoi sert le superflu quand on a le nécessaire ?  
« dit-elle. Pour celui qui a une sandale au pied,  
« n'est-ce pas la même chose que si la terre entière  
« était tapissée de semelles de cuir ? On porte  
« son bonheur avec soi, ou bien on ne le trouve  
« nulle part. L'arbre vénénéux de cette triste vie  
« produit cependant deux fruits délicieux, la jouis-  
« sance que donne la poésie dans la solitude et  
« l'amitié avec les gens de bien.

« Les richesses ressemblent à la poussière qui  
« s'attache aux pieds ; la jeunesse, à un torrent rapide  
« qui se précipite d'une montagne ; l'humanité  
« est changeante et mobile comme une goutte d'eau ;  
« la vie est comme l'écume. Celui qui ne pratique  
« pas avec une ferme résolution la vertu, cette clef

« qui ouvre la porte du ciel, est tourmenté plus tard  
« par le remords, tant qu'enfin, courbé par la vieillesse, il meurt consumé par le feu de la douleur. »

La sage tortue raconte alors aux deux amis une fable contre l'avarice. C'est l'histoire d'un chacal. Le chacal trouve dans un chemin de la forêt des daims, des sangliers tués, à côté d'un chasseur mort; il se réjouit, d'abord, de la proie abondante que le chasseur lui a ainsi involontairement préparée; puis, avec une sordide économie, il commence par manger la corde insipide de l'arc encore tendue auprès du chasseur mort. La corde rongée fait détendre violemment l'arc qui frappe le chacal au cœur et le tue. Les sentences, les maximes, les proverbes, les paraboles, pleuvent pleins de sens et d'images de la bouche de la tortue après chacune de ses fables.

« L'ombre d'un nuage, l'amitié des méchants,  
« le fruit nouveau, les femmes, la jeunesse, les richesses, sont cinq choses dont on ne jouit pas longtemps. »

« Celui qui dans ce monde désire avec excès les richesses, même pour un bon usage, ferait encore mieux de ne pas chercher à les acquérir. Il vaut mieux s'éloigner d'un borbier que d'y faire ses saintes ablutions. »



« Restez avec moi et passons ici le temps à nous entretenir de choses honnêtes. » Un daim poursuivi par un chasseur survient et les effraye. La tortue rentre dans l'eau, le rat s'enfuit dans un trou, le corbeau perche sur un arbre. Bientôt rassurés, ils donnent l'hospitalité au daim. « Restez ici, lui dirent-ils, et habitez en commun avec nous. » Le daim fut comblé de joie, il mangea, il but de l'eau, il alla se coucher dans l'herbe à l'ombre d'un arbre, auprès d'un étang. Dans la conversation, il leur apprend qu'une bande de chasseurs d'un roi voisin doit venir bientôt chasser dans la forêt ; chacun d'eux pense à sa sûreté.

Des fables nouvelles sont racontées par eux à ce sujet ; le daim, malgré la prudence qu'il leur recommande dans les siennes, ne peut leur communiquer la sagesse. La tortue, le corbeau et le rat marchent ou volent à découvert dans le sentier de la forêt. Surpris et saisis par le chasseur, ils se lamentent et exaltent le prix de l'amitié méconnue dans le daim.

« Qui donc a créé cette perle dans ce mot de deux syllabes : AMI ? » s'écrie le roi des rats... Le daim les délivre par un subterfuge : il se présente à la vue du chasseur, feignant de se traîner avec peine, sur les bords de l'étang. Le chasseur, fatigué, avait bu

de l'eau et s'était assis au pied d'un arbre, lorsque tout à coup il aperçut le daim dans cette position. Il saisit son couteau, et courut avec joie vers le daim. Pendant ce temps, Hiranyaka alla couper les liens de Manthara, et la tortue rentra aussitôt dans l'eau. Le daim, dès qu'il vit le chasseur s'approcher, se releva et prit la fuite. Le chasseur retourna sur ses pas, et, en arrivant au pied de l'arbre, il ne vit plus la tortue. Alors, il se dit en lui-même : Voilà ce que j'ai mérité en agissant sans réflexion.

« Celui qui abandonne le certain pour courir après l'incertain perd à la fois le certain et l'incertain. »

Puis il rentra chez lui, trompé dans son espoir par sa faute.

Il faut se faire des amis et se lier avec les faibles comme avec les forts. Voyez : la reine des tortues fut délivrée de ses liens par le rat.

La tortue Manthara et ses compagnons, sauvés de l'infortune, retournèrent à leur demeure et vécurent heureux.

Les jeunes princes furent charmés et dirent à Vichnousarman : « Nous avons été heureux d'entendre tout ce que vous venez de nous raconter, et nos souhaits sont accomplis. — Votre désir est donc satisfait, reprit Vichnousarman. Écoutez encore ceci :

« Puissent les gens de bien trouver un ami ! Puisse

Lakchmi favoriser les hommes ! Puissent les rois protéger le monde, et ne jamais s'écarter de leur devoir ! Puisse la science politique donner la satisfaction du cœur aux hommes vertueux, et être pour vous comme une nouvelle épouse ! Puisse le dieu qui porte un croissant de la lune en guise de diadème répandre le bonheur sur le genre humain ! »

Ainsi finit le premier livre de ces fables. L'enfant n'y respire que la bonne odeur des plus doux sentiments du cœur humain. L'homme fait s'y édifie des sentences qui renferment, non la sagesse égoïste et maligne du Gaulois La Fontaine, mais la sagesse magnanime, si héroïque et compatissante du brahmane indien. Le récit, quoique bref et sobre, s'y plie avec grâce à toutes les flexibilités et à toutes les nuances de la poésie tempérée. L'enfant qui a lu nos fables est enclin à railler, celui qui lit les fables de l'Inde est enclin à plaindre et à aimer. C'est au fruit que l'on peut juger les deux moralités dans les deux genres d'apologues. Nous n'hésitons pas à nous prononcer pour l'Orient.

## XII.

Le fabuliste, encouragé par l'attention des jeunes princes, reprend sur d'autres textes le second livre ou plutôt le deuxième chant de son poème d'éducation en paraboles. Le *Télémaque* de Fénelon, l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau ont moins de leçons, moins de sens et moins d'images. Nous voudrions citer toutes ces fables, elles confondraient d'admiration nos lecteurs. Ce sont les proverbes de Salomon traduits en images vivantes et en sentiments, tantôt naïfs, tantôt sublimes pour l'oreille et le cœur des enfants. Nous renvoyons avec confiance les hommes curieux de juger par eux-mêmes à l'ouvrage indien traduit par M. Lancereau et édité par M. Janet, à Paris, en 1855. Bornons-nous à choisir çà et là, et presque au hasard, les pensées étincelantes qui brillent dans cet écrin oriental.

« Celui qui passe ses jours, dit le fabuliste, sans  
« faire jouir les autres de sa fortune, ressemble au  
« soufflet du forgeron : il respire, mais il ne vit pas !

« Qu'une créature s'engloutisse dans les eaux d'un  
« lac, qu'elle tombe du sommet d'une montagne,  
« qu'elle soit mordue par le serpent Takchaka, le  
« temps qui lui est assigné par la destinée pour sa  
« vie conservera en elle les organes de la vie.

« On peut tomber du haut d'une montagne, plon-  
« ger dans l'Océan, se jeter dans le feu, jouer avec  
« les serpents, on ne meurt pas avant son heure.  
« Une créature, fût-elle percée d'une grêle de flèches,  
« ne périt pas si son heure n'est pas encore mar-  
« quée ; mais si son heure est venue, le brin d'une  
« tige de riz suffit pour lui donner la mort ! »

Et ailleurs : « Considérez la différence qui existe  
« entre un esclave et un serviteur. Le chien se roule  
« aux pieds de celui qui le nourrit, remue la queue,  
« se dresse sur les jambes de derrière, et se couche  
« sur le dos, tandis que le noble éléphant regarde  
« gravement son maître, et ne se décide à manger  
« qu'à force de caresses. »

Et ici : « Vivre, ce n'est pas respirer, c'est agir.  
« Une vie, ne fût-elle que d'un instant, mais pendant  
« lequel la vertu, le courage, la gloire honnête, ont  
« brillé sans éclipse, voilà ce que les vrais sages ap-  
« pellent vivre. Le reste est du temps, mais non de la  
« vie. Voyez : le corbeau lui-même vit longtemps et  
« il mange infâment les vils restes des sacrifices.

« A quoi sert de vivre à l'homme qui ne sert ni à  
« sa patrie, ni à sa famille, ni à ses amis, ni aux  
« pauvres?

« Ce sont nos actions elles-mêmes qui nous font  
« ce que nous sommes. L'homme s'abaisse ou s'élève  
« par ses propres œuvres, comme celui qui creuse  
« un puits ou qui construit une tour.

« Une pierre précieuse peut luire sur vos pieds, et  
« un morceau de verre servir d'ornement à ce dia-  
« dème; mais le verre n'est jamais que du verre, et  
« la pierre précieuse est toujours une pierre pré-  
« cieuse.

« Lorsqu'un homme est ferme et constant, on n'a  
« pas à craindre qu'il perde son intelligence et son  
« mérite, quand bien même il serait précipité dans  
« l'abjection et traité avec mépris par les autres  
« hommes. On peut bien renverser le feu, mais la  
« flamme s'élève toujours! »

Ces belles maximes proférées, le corbeau, interrompu par son compagnon, lui répond par une fable nouvelle, qui amène elle-même de nouvelles maximes et de nouvelles fables sur les mille textes fournis par les événements ou par la conversation.

Voici la première :

*« Le Lion et le Chat.*

« Au nord de la haute montagne d'Arboudasikara, vivait un lion nommé Mohavirama. Il vivait dans une caverne, redouté de la montagne ; mais chaque nuit, pendant son sommeil, un rat venait lui ronger la crinière. Le lion, à son réveil, voyant sa crinière rongée, s'offensait de tant d'audace, mais comme il ne pouvait, à cause de sa grandeur, atteindre le rat dans son trou pour le punir, il se dit en lui-même : Que ferai-je ?

« Quand on a affaire à un ennemi méprisable, ce « n'est pas de la valeur qu'il faut employer contre « lui ! »

« Tout en raisonnant ainsi, il entra dans un village et y attrape un chat nommé Dadikarna. Il l'apporte dans son antre et le nourrit avec soin de la chair, reste de ses repas. A partir de ce moment, le rat, qui avait peur du chat, n'osa plus sortir de son trou, et comme il ne venait plus ronger la crinière du roi des déserts, le lion put dormir en paix.

« Tant qu'il entendit le rat grignoter dans son trou, le lion continua à nourrir délicatement le chat.

« Un jour, pressé par la faim, le rat se hasarda

hors de son asile, et fut tué par le chat. De ce jour, le lion, qui n'avait plus intérêt à nourrir le chat, cessa de lui donner sa nourriture. Le chat négligé perdit son zèle et ses forces. Et voilà pourquoi je dis :

« Il ne faut jamais qu'un maître laisse les bons services sans reconnaissance, etc., etc. »

Ici une série de maximes, puis une fable nouvelle pour corroborer chaque maxime. Il y en a une foule de très-belles et de très-poétiquement exprimées.

« Le taureau ne répond point à la tortue; le lion rugit au bruit de la foudre, jamais il ne répond au cri du chacal. Ce qui est grand ne regarde que ce qui est grand. »



## XIII.

« Il ne faut pas s'effrayer d'un vain bruit, dit un  
« des animaux interlocuteurs, et je le prouve. » —  
« Comment cela? » dit le roi. Alors, Damanaka  
raconta l'histoire suivante :

« *La Femme et la Clochette.*

« Au milieu des monts Sirparava, il y a une ville  
qu'on nomme Brahmapoura. Sur le sommet de la  
montagne voisine de cette ville habitait, disait-on,  
un tigre nommé Ganthakarna. Un jour, un voleur  
qui se sauvait avec une clochette qu'il venait de dé-  
rober avait été tué et dévoré par le tigre. La clo-  
chette, tombée des mains du voleur, avait été ra-  
massée par des singes qui la faisaient sonner à  
chaque instant. Les habitants de la ville avaient vu  
l'homme dévoré et entendaient continuellement le son  
de la clochette. Alors, chacun disait : « C'est Ghan-  
« thakarna qui, dans sa colère, mange les hommes et

« fait sonner sa clochette. » Tout le monde s'enfuyait de la ville. Cependant une femme, nommée Karâlâ, après avoir longtemps réfléchi et cherché la cause de ce bruit si extraordinaire, découvrit que c'étaient des singes qui faisaient sonner la clochette. Elle alla parler au roi. « Sire, lui dit-elle, si l'on veut me « donner une grande somme d'argent, je tuerai ce « Ghanthakarna. » Le roi lui donna de l'argent et la congédia. La femme fit le mandalapoudjâ, le ganat-chakra et autres cérémonies magiques, avec une dévotion qui étonna tout le monde, puis, emportant avec elle des fruits que les singes aiment, elle entra dans la forêt et répandit ces fruits sur le sol. Aussitôt les singes abandonnèrent la clochette pour se jeter sur les fruits. L'entremetteuse prit la clochette, retourna chez elle, et devint un objet de vénération pour tout le monde.

« Voilà pourquoi je dis : « On ne doit pas s'effrayer « d'un bruit, etc. »

## XIV,

A partir de ce second livre, les fables, destinées surtout à l'éducation des jeunes princes, deviennent presque exclusivement politiques. Elles attestent dans le poète une sagesse expérimentale et égale à son imagination. Ses paraboles et ses sentences ne sont point, comme dans Machiavel, le code de l'oppression, ou, comme dans La Fontaine, *la loi du plus fort toujours la meilleure* ; c'est la conscience, la morale et la religion inculquées en reliefs vivants ou en maximes imagées dans l'âme des maîtres du monde. La politique sacrée de Bossuet peut donner quelques idées de ces maximes, mais la politique sacrée de Bossuet est absolue, sans pitié et sans réplique, comme la théocratie qui se croit le droit d'imposer la servitude. La politique du poète indien est paternelle comme le père de famille et fraternelle comme la fraternité d'un évangile.

« Celui qui est intelligent est fort, même contre les  
« tyrans, dit le corbeau. Écoute comment le roi des

« animaux, le lion, égaré par l'orgueil et la fureur,  
« devint la victime d'un lièvre :

« *Le Lion et le Lièvre.*

« Sur une montagne nommée Mandhara, il y avait une fois un lion nommé Dourdanta. Ce lion faisait un carnage continuel des animaux, ses sujets. Ceux-ci s'assemblèrent tous et lui adressèrent des représentations. « Seigneur, lui dirent-ils, pourquoi détruire « ainsi tous les animaux? Nous vous en enverrons un « nous-mêmes tous les jours pour vous nourrir. — Je « le veux bien, » répondit le lion. A partir de ce moment, il mangeait tous les jours un des animaux.

« Un jour, un vieux lièvre dont le tour était venu se dit en lui-même :

« On obéit à celui que l'on craint, parce que l'on « tient à la vie. Si je dois mourir, à quoi me servira- « t-il de montrer de la soumission envers le lion? « Je vais donc m'en aller tout doucement vers lui. » « En disant ces mots, il se mit en route. Le lion, qui souffrait de la faim, lui dit avec colère, dès qu'il le vit : « Pourquoi viens-tu si tard? — Ce n'est pas ma « faute, répondit le lièvre, j'ai été arrêté en chemin « et retenu de force par un autre lion. Je lui ai juré

« de revenir auprès de lui, et je viens en instruire  
« Votre Majesté. — Viens vite, reprit le lion furieux,  
« et montre-moi où est ce coquin. » Le lièvre conduisit le superbe animal auprès d'un puits profond, et, lorsqu'ils furent arrivés : « Seigneur, dit-il, re-  
« gardez. » Et il montra au lion son image, que réfléchissait l'eau de ce puits. Alors le lion, enflé d'orgueil, ne put maîtriser sa colère, et se précipita dans le puits, où il trouva la mort.

« Voilà pourquoi je dis : « Celui qui est intelligent  
« est fort, etc. »

## XV.

Quelques-unes de ces fables sont empreintes d'une mélancolie philosophique qui rappelle les lamentations profondes et sublimes des prophètes hébreux. En voici une :

*« Le Serpent et la Grenouille. »*

« Dans un jardin abandonné, il y avait un serpent nommé Mandavirsapa. Cet animal, étant très-vieux, et ne pouvant plus même chercher sa subsistance, se laissa tomber sur le bord d'un étang, et y demeura. Cependant une grenouille l'aperçut de loin, et lui dit : « Pourquoi restez-vous ainsi sans chercher de « nourriture? — Mon amie, répondit le serpent, passez votre chemin ; à quoi vous sert-il de demander « à connaître l'histoire d'un être aussi malheureux « que je le suis? » Cette réponse ne fit que piquer la curiosité de la grenouille, et elle pria le serpent de lui raconter ses infortunes, à quelque prix que ce fût.

« A Brahmapoura, dit le serpent, habitait un brahmane nommé Kaundinya, homme versé dans « l'étude des Védas. Poussé par mon mauvais destin

« et par mon instinct de méchanceté, j'ai mordu le  
« fils de ce brahmane, jeune homme de vingt ans qui  
« possédait toutes les vertus. Il s'appelait Sousila.  
« En voyant son fils mort, Kaundinya s'évanouit de  
« douleur et roula à terre. Aussitôt tous ses parents,  
« qui demeuraient à Brahmapoura, vinrent s'asseoir  
« auprès de lui, et un maître de maison nommé Kapila  
« lui dit : Kaundinya, il faut que vous ayez perdu la  
« raison, pour vous lamenter ainsi. Écoutez :

« Puisque, quand l'enfant est engendré, cette vie  
« de courte durée le prend dans ses bras, comme fait  
« plus tard la mère qui le nourrit, à quoi sert-il de  
« s'affliger ?

« Où sont-ils allés, ces maîtres du monde, avec  
« leurs gardes, leurs armées, et leurs équipages ? La  
« terre reste encore aujourd'hui comme un témoin  
« qui atteste leur absence.

« Ne voit-on pas ce corps dépérir à chaque instant ?  
« On dirait qu'il se dissout comme un vase mal cuit  
« dans lequel on a mis de l'eau.

« Tous les jours la mort fait un pas de plus pour  
« s'approcher de la créature, et celle-ci marche con-  
« tinuellement à sa perte, comme si elle était con-  
« damnée à mourir.

« La jeunesse, la beauté, la vie, la fortune, la puis-  
« sance, et la société de ceux que l'on aime, sont des

« choses qui ne durent pas toujours : elles ne doivent  
« donc pas troubler l'esprit du sage.

« De même que, sur l'Océan, deux morceaux de  
« bois se rencontrent, et se séparent dès qu'ils se  
« sont rencontrés, ainsi, dans ce monde, les vivants  
« ne sont réunis que pour être séparés.

« Un voyageur s'arrête dans un endroit où il y a  
« de l'ombre, et continue sa route après s'être re-  
« posé : c'est ainsi que les vivants se rencontrent  
« dans ce monde.

« Lorsque le corps, composé de cinq éléments, re-  
« tourne dans le pantchatwam, et rentre dans le lieu  
« d'où il est sorti, y a-t-il là de quoi se lamenter ?

« Toutes les liaisons que l'homme contracte avec  
« ceux qu'il chérit sont autant de dards aigus que le  
« chagrin lui enfonce dans le cœur.

« Ce long séjour, qu'aucune créature ne peut ob-  
« tenir, même avec son propre corps, comment l'ob-  
« tiendrait-elle avec une autre créature ?

« Chercher de la solidité dans cette vie, et dans la  
« faible tige d'un plantain, c'est être aussi insensé  
« que si l'on voulait trouver de la consistance dans  
« une bulle d'eau.

« L'union même prouve la possibilité de la sépara-  
« tion, et la naissance n'est, pour ainsi dire, que l'ap-  
« proche de la mort, dont on ne peut enfreindre la loi.



« La rupture des douces liaisons que l'on a avec  
« ceux que l'on aime est une chose aussi terrible que  
« le changement de nourriture pour celui qui adopte  
« un mauvais régime.

« Fils de Raghoul, en le pleurant, les parents et  
« les amis qui l'affectionnaient lui ont fait perdre le  
« ciel par les larmes qu'ils ont versées.

« De même que les rivières suivent leur cours et  
« ne remontent pas vers leur source, les nuits et les  
« jours s'écoulent sans cesse et emportent avec leurs  
« flots la vie des mortels.

« A force de songer à l'inévitable mort, l'activité  
« de l'homme se relâche comme une courroie mouil-  
« lée par la pluie.

« A partir de la première nuit de son séjour dans  
« le sein de sa mère, l'enfant de l'homme va droit à  
« la mort !

« L'homme, en considérant cette existence fragile  
« et semblable aux vapeurs qui s'élèvent dans un dé-  
« sert, ne doit contracter amitié qu'avec les gens de  
« bien, afin de conserver sa vertu et son bonheur. »

« Vichnousarman dit aux jeunes princes : « J'ai  
« fini de raconter le Sandhi ; dites-moi, faut-il que je  
« vous raconte autre chose ? — Maître, répondirent les

1. *Rāghava* (fils de Raghoul), nom patronymique de Rāma.

« jeunes princes, grâce à votre complaisance, nous  
« connaissons tout ce qui concerne la pratique de l'art  
« de régner, et nous sommes satisfaits. — Cependant,  
« reprit le fabuliste Vichnousarmân, écoutez encore  
« ceci :

« Puissent tous les souverains victorieux trouver  
« toujours le bonheur dans la paix ! Puissent les gens de  
« bien être heureux ! Puisse la renommée des hommes  
« vertueux durer longtemps, et grandir ! Puisse la  
« science de la politique se reposer continuellement  
« sur le sein des ministres, pour leur souffler la sa-  
« gesse ! Puissent les ministres eux-mêmes s'élever de  
« jour en jour en vertu, en science et en dignités ! »

Ainsi finit ce recueil de fables indiennes. Elles ne respirent, toutes, que la bonté grave et candide de cette haute antiquité, enfance du monde, tandis que les fables du fabuliste français, qui les a perverties de leur véritable sens moral en les empruntant, ne respirent en général que l'égoïsme, la malice et le ridicule déversé sur les plus hautes vertus du cœur humain. Le poète indien nous rappelle le Fénelon de l'Inde ; La Fontaine a fait en France, avec ses fables, ce que Cervantès a fait en Espagne avec son *Don Quichotte* : il a dépoétisé le cœur de sa nation.

---

# PIERRE LE GRAND



# PIERRE LE GRAND

---

1682 — 1725

---

## I.

Le second des Romanof, le tsar Alexis, était mort laissant de sa première épouse, Marie Miloslavski, deux fils, Fédor et Ivan, et six filles; de son second mariage avec Nathalie Narichkin, deux enfants, Pierre et Nathalie.

L'enfance de Pierre, qui fut depuis le tsar Pierre le Grand, est marquée dans l'histoire par une révolte des strélitz, soulevés contre celui qui devait plus tard les exterminer.

A la mort prématurée de Fédor qui s'était signalé par la réforme des privilèges militaires de la noblesse, son frère Ivan, écarté du trône par les boyards à cause de la faiblesse de sa constitution et de son

intelligence, allait faire place à Pierre. La princesse Sophie, sœur d'Ivan, indignée de l'injustice commise envers son frère, exclu du trône par l'ambition des Narichkin, appelle secrètement vingt mille strélitz à Moscou; elle fait semer le bruit de l'assassinat du jeune Ivan dans le palais par les Narichkin. Le peuple, soulevé par ce crime supposé, prend parti pour l'innocence et le droit, s'élance au Kremlin avec les strélitz.

« Livrez-nous les assassins et les traîtres ! » s'écrient les soldats et les marchands. La tsarine Nathalie, son frère Narichkin, son fils Pierre encore enfant, se présentent au peuple sous le vestibule, conduisant par la main le jeune Ivan, dont la mort n'était qu'une habile calomnie de Sophie.

Le peuple s'apaise à cet aspect; mais bientôt de nouveaux cris s'élèvent : « Choisissons celui des deux « que nous voulons pour régner sur nous ! » Le nom d'Ivan jaillit de toutes les bouches, les lances des strélitz s'abaissent pour le saluer tsar, tous les partisans supposés de Nathalie et de Pierre sont égorgés et précipités par les fenêtres sur les pointes des lances des strélitz, le carnage se prolonge dans la nuit et se renouvelle au jour. Le peuple et les soldats reviennent demander de nouvelles victimes au palais.

Le père et le frère de la tsarine Nathalie sont arra-

chés de leurs asiles pour le supplice. Nathalie, Sophie elle-même, se jettent en vain à genoux devant les meurtriers pour obtenir la vie de ces princes. Les strélitz entraînent dans la cour les deux Narichkin, se jettent les uns aux autres le frère de la tsarine reçu à la pointe des lances, lui coupent les pieds, les mains, la tête, dépècent ses membres en lambeaux, tandis que ces barbares forcent le vieux Narichkin, père de leur souveraine, à assister au martyre de son fils. Le jeune Pierre, présent, du haut d'une terrasse du palais, au carnage de son grand-père et de son oncle, et à l'humiliation de sa mère, conçoit contre les strélitz une vengeance tardive, mais qui ne doit jamais mourir dans son cœur.

## II.

La clameur publique partage stupidement le trône entre les deux enfants des deux mères, Ivan et Pierre. La princesse Sophie, sœur aînée d'Ivan, incapable de règne autant que de vengeance, reçoit la tutelle des deux tsars et le gouvernement de l'empire jusqu'à leur majorité. Les strélitz se proclament eux-mêmes gardes de la cour et arbitres des droits au trône, surveillent et agitent ce triple règne d'une femme et de deux enfants dans un même palais.

Ainsi, en anéantissant les privilèges institués de la noblesse, Fédor n'avait fait que constituer la tyrannie d'une soldatesque. Il était réservé à Pierre d'asseoir sur les débris de ces deux factions l'unité et l'indépendance de la monarchie.



## III.

La princesse Sophie et Galitzin, son ministre, voulaient perpétuer leur règne après la mort d'Ivan, dont la santé chancelante ne promettait pas un long avenir. Dans l'espoir de prolonger leur tutelle sur un fils du tsar, ils lui donnent pour épouse Praskovie, fille d'un Soltikof, la plus belle personne de la noblesse russe. Cette union, dont Sophie espère des fruits, la rassure contre la rivalité de Nathalie, mère du tsar Pierre.

Le général des strélitz, Khavanskoï, longtemps honoré de sa faveur et maintenant oublieux de ses bienfaits, l'inquiète par son insolent ascendant sur ses troupes. Elle fait semer le bruit d'une conspiration de Khavanskoï et des strélitz pour égorger les deux tsars et les deux impératrices. Elle se réfugie, comme sous l'impression d'une terreur réelle, derrière les fortes murailles du monastère de la Trinité. Elle appelle de là, par des émissaires, les troupes de toutes les villes voisines au secours de la monarchie menacée. Mos-

cou s'émeut et s'attroupe en armes autour du monastère. Khavanskoï accourt lui-même pour se justifier, mais sa tête tombe sous la main des bourreaux de Sophie, aux pieds des strélitz désavoués par le peuple.

Les strélitz complotent de venger le sang de leur chef par le massacre général de tous les nobles. Mais, bientôt abandonnés par la capitale et menacés par les troupes qui arrivent des provinces, ils se repentent, s'accusent eux-mêmes, demandent leur grâce et apportent au pied des murs du couvent de la Trinité les cordes, les billots, les haches, symboles et instruments de leur propre supplice.

Sophie donne d'avance ainsi au tsar Pierre l'exemple de la sédition provoquée et réprimée, mais gouverne avec indépendance et gloire sous l'inspiration de Galitzin. Elle signe une paix de vingt ans avec les Turcs, une alliance avec l'Autriche, la Pologne, Venise ; elle combat par l'épée de Galitzin les Tartares de Crimée. Elle donne pour hetman aux Cosaques l'aventurier Mazeppa, tour à tour utile et traître à tous ses maîtres.

## IV.

Cependant Sophie, assez ambitieuse pour vouloir régner longtemps dans le palais, n'était pas assez dénaturée pour vouloir acheter l'empire au prix du sang du jeune tsar Pierre, le fils de son père et de Nathalie.

Ce jeune prince, âgé de seize ans, commençait à prendre dans le conseil et dans la cour l'importance qui appartenait à un futur héritier du trône. Sophie le souffrait par force autant que par tendresse. Elle espérait seulement que la naissance d'un prince, dont la belle Praskovie, sa nièce, était enceinte, exclurait naturellement du trône Pierre, qui n'était pas encore en âge nubile. Les vices, les débauches, les turbulences de Pierre offraient à Moscou tous les scandales d'une vie odieuse aux Russes. Ces désordres rassuraient également Sophie sur l'ambition de cet indocile enfant. Avant de régner, il serait reconnu par les Russes indigne du trône. Il donnait des ombrages au parti national par sa partialité pour de jeunes aven-

turiers étrangers, anglais, français, polonais, allemands, écume des nations portée à Moscou par l'amour de l'inconnu et par l'espoir des grandes fortunes. Quelques-uns étaient des hommes de talent dans la guerre, dans la navigation, dans la politique, tels que l'Anglais Gordon, le Genevois Lefort, le Breton Villebois, véritables ministres de la première civilisation russe sous le futur tsar.

Pour contre-balancer le crédit sur la nation que la fécondité de Praskovie, femme d'Ivan, son collègue à l'empire, allait donner à ce prince, ces étrangers conseillèrent à Pierre d'épouser aussi une de ses sujettes. Il épousa en effet, le 17 janvier 1689, Eudoxie, fille du boyard Lapoukin. Plus heureuse que Praskovie, Eudoxie donna, la première année de son mariage, un fils au tsar. La nature se déclarait ainsi pour la dynastie de Pierre contre celle d'Ivan. Le peuple russe vit dans cette naissance un arrêt du ciel, qui se prononçait pour le fils de Nathalie. On redoutait le caractère turbulent de Pierre, mais on déplorait la nullité absolue d'Ivan,

## V.

Si on en croit les interprétations souvent aventurées des historiens nationaux et étrangers de cette époque, la tutrice des deux jeunes tsars, la princesse Sophie sentit s'accroître les ombrages qu'elle avait conçus contre Pierre, et résolut de l'écarter violemment du trône, pour régner plus libre et plus absolue sous le nom d'Ivan.

Mais rien ne justifie, ni dans cette princesse, ni dans son ministre Galitzin, la pensée d'un crime d'État, démentie par sa vie entière. Elle avait eu, dans un seul geste de sa main, la vie ou la mort de son neveu Pierre et de sa mère Nathalie, au moment des massacres des Narichkin par les strélitz. Elle avait laissé vivre et régner ce neveu, elle lui avait donné asile sur le trône, elle avait imploré elle-même, à genoux et avec larmes, la pitié des assassins pour la mère et pour le fils. Était-ce donc pour les assassiner ensuite elle-même?

Il faut se défier des historiens qui faussent le carac-

tère connu des princes. L'estime et le respect que Pierre lui-même témoigna au ministre de sa tante, Galitzin, après son triomphe, attestent assez que ce prince ne vit jamais, dans ce favori de Sophie, le conseiller et le conspirateur de sa mort.

Le seul fondement à ces calomnies de l'histoire contre Sophie, c'est que le trône de Moscou était trop étroit pour deux tsars et une tsarine, qu'une rivalité naturelle et quelquefois envenimée existait entre le tsar Pierre, son frère et Sophie, que la subordination à Galitzin, ministre habile et tout-puissant, pesait à un jeune homme impatient de régner, et de régner seul, et que, de ces dissensions domestiques dans le conseil et dans le palais, naissaient inévitablement des partis et des factions dans l'empire.

Celle de Pierre grandissait avec ses années.

## VI.

La Providence semblait avoir formé le fils de Nathalie des éléments vastes, confus et contradictoires qui composaient la nation russe elle-même à l'époque où il allait personnifier la Russie. L'excès de séve et le débordement de force étaient empreints dans l'âme comme dans les traits de cet adolescent.

Sa taille était élevée, ses épaules larges, ses membres bien attachés au tronc, ses mouvements souples, sa démarche vive et ferme ; son cou, long mais musculueux, portait majestueusement sa tête ; son visage, plus carré qu'ovale, éclatait, par les yeux et par la bouche, d'intelligence autant que de beauté ; sa physionomie très-mobile passait sans transition de la mollesse à la grâce, et de la bonté à la brusquerie. On sentait à son aspect une grande nature, mais une nature âpre, sauvage, disproportionnée, qui pouvait déborder en bien comme en mal, et qu'une antique civilisation n'avait pas douée encore de la mesure,

de la proportion et de l'harmonie des facultés, caractères des nations mûres.

Ses traits étaient l'image de son âme : elle était vaste, mais dérégulée dans ses explosions. Son esprit avait, dit Voltaire, cette justesse qui est la base de tout vrai génie ; une pensée forte, une fois conçue, n'y mourait jamais ; mais le trait dominant de son caractère était la volonté. Cette volonté, née de la conviction, quelquefois du caprice, et soutenue par l'orgueil de sa supériorité de rang et de sa supériorité d'intelligence, était prompte comme la pensée, patiente comme le temps, immobile comme le but qu'il avait sans cesse devant ses yeux. Les jeunes gens étrangers qui formaient sa cour n'avaient pas eu de peine à lui persuader qu'avec les éléments de territoires, de mers, de peuples divers que la Providence avait placés sous sa main, il avait une nation surabondante pour faire une des plus grandes races organisées dans l'univers, et un des plus grands noms de la postérité. Un peuple et un nom, telle était la noble ambition de ce jeune homme.

La violence de son caractère, la liberté prématurée de sa jeunesse, l'intérêt de Sophie à le laisser se corrompre, s'abrutir et se dépopulariser par les scandales de ses passions, l'avaient livré dans son adolescence à tous les excès d'intempérance et de



mœurs, gloire honteuse des peuples barbares. La beauté de son épouse, la tsarine Eudoxie Lapoukin, n'avait pu le fixer longtemps dans sa félicité domestique. Cette princesse, disaient ses plus intimes confidents, était ambitieuse, violente et jalouse; ses exigences avaient prévalu sur ses charmes.

Une jeune Allemande d'une beauté célèbre à Moscou, Anna Moëns, avait succédé, dans le cœur du jeune tsar, à l'amour qu'il avait d'abord porté à Eudoxie. Les persécutions acharnées de la tsarine contre sa rivale n'avaient fait qu'irriter la passion de son mari pour cette étrangère. Anna Moëns, plus superbe que satisfaite de l'amour qu'elle inspirait au tsar, répondait à cet amour par une répugnance secrète qu'elle dissimulait mal sous des complaisances obligées. Pierre proposa souvent à cette favorite de répudier la tsarine Eudoxie pour l'élever elle-même sur le trône. Anna Moëns, effrayée du caractère fougueux et mobile de son amant, refusa obstinément de lier à jamais son sort à celui d'un prince aussi prompt dans ses dégoûts que terrible dans ses vengeances. Elle se félicita du refroidissement de l'amour du tsar, elle abandonna sans regret la cour du Kremlin et se livra aux penchants de son cœur pour un autre amant.

Pierre ne remplaça cet amour que par la débauche,

mais il n'en médita pas moins la répudiation d'Eudoxie. Soit complaisance pour ses caprices, soit jalousie d'influence qui redoutait dans le conseil l'ascendant d'une tsarine impérieuse, Lefort, le principal confident et le seul ministre de Pierre, entretenait la haine du tsar contre son épouse. Cet étranger, plein de mépris pour les Russes, voulait soustraire le tsar à l'ascendant des Lapoukin, parents d'Eudoxie, et l'allier avec une princesse d'Allemagne ou d'Angleterre qui confirmerait le crédit des étrangers sur la politique du Kremlin.

## VII.

Lefort, qui fut longtemps l'âme politique de ce règne, était d'origine italienne, mais né à Genève d'une famille proscrite dans cette petite république pour cause de religion. Le commerce, vocation ordinaire de cette république trafiquante, répugnait à l'étendue de ses idées; il quitta à quinze ans sa patrie, servit en France, en Hollande, en Allemagne et fut recruté par les agents du tsar Alexis Romanof, père du tsar Pierre, pour aller fortifier Archangel. En y arrivant, Lefort apprit la mort d'Alexis; l'antipathie des strélitz contre les étrangers éclata alors. Lefort, réduit à la mendicité et menacé d'être relégué au fond de la Sibérie, sentine de l'empire, s'évada d'Archangel et arriva à Moscou. L'ambassadeur de Danemark le recueillit, le protégea, lui donna le titre de secrétaire d'ambassade et lui fit apprendre la langue russe pour servir d'interprète à sa légation. Il eut ainsi l'occasion d'être présenté au tsar Pierre, bientôt séduit par les agréments de son esprit, et de

rentrer, sous les auspices de ce jeune tsar, dans la carrière des armes pour laquelle il avait été entraîné en Russie.

Pierre voulut recevoir de lui les premières leçons d'organisation militaire, de langue allemande, de langue hollandaise, de politique et de gouvernement. Lefort conquist de jour en jour une faveur plus intime par la communauté de débauches et par la communauté d'études. Il ne lui fut pas difficile de découvrir dans le cœur du jeune tsar le désir de vengeance qui couvait contre les strélitz, ces prétoriens couverts du sang de ses oncles, et de flatter en lui cette passion d'émanciper le trône de l'oppression de cette soldatesque. Lefort lui conseilla de former peu à peu un corps d'enfants-boyards, jeune noblesse élevée pour la guerre, de les discipliner sur le modèle des régiments français, de les faire passer successivement par tous les grades, non au gré de la faveur et de la naissance, mais par le seul mérite de leur instruction, de leur zèle et de leur aptitude, et de donner lui-même l'exemple de cette égalité devant les armes, en se soumettant le premier aux règlements du corps.

Ce fut ainsi que Pierre, sous l'apparence d'un amusement innocent, forma, dans sa maison de campagne de Préobzajenskoï, une première compagnie de ses

domestiques et de ses pages, de cinquante soldats, et qu'il se glorifia de commencer lui-même par être tambour, puis soldat, puis sous-officier, puis lieutenant dans sa petite troupe. Les strélitz, dont il préparait ainsi l'extermination, étaient si peu défiants de ces jeux militaires de leur tsar, qu'ils venaient souvent eux-mêmes assister et applaudir aux exercices dans la cour de Préobzajenskoï.

Après les avoir accoutumés ainsi à voir sans sentiment et sans ombrage ce faible noyau de troupes régulières, le tsar, par les conseils de Lefort, accrut insensiblement ce germe d'un plus grand nombre d'enfants-boyards et de soldats nationaux ou allemands, jusqu'à deux régiments devenus régiments de ses gardes. Plus tard, il les porta jusqu'à douze mille hommes dont il donna le commandement à un autre aventurier anglais, nommé Gordon. Gordon, plus militaire, mais moins politique que Lefort, devint le général de Pierre, dont Lefort continua d'être le ministre, le favori et l'amiral.

## VIII.

Pendant ces amours, ces jeux, et ces préparatifs d'empire de Pierre, la tsarine Sophie continuait à gouverner la Russie et sa propre cour avec une sûreté de génie et une vigueur de main que les femmes ont plus souvent montrées en Russie que les hommes.

Si l'on considère les prodigieuses difficultés de la situation de Sophie associée à l'empire par un droit qu'elle ne puisait que dans son titre de tutrice d'un tsar infirme d'esprit et de volonté, Ivan ; tutrice d'un tsar indompté et ambitieux, Pierre ; haïe à la fois par la mère d'Ivan et par la tsarine Nathalie, mère de Pierre ; obligée de refréner constamment dans son propre palais les complots de ces princes et de ces princesses les uns contre les autres et contre elle-même, on ne peut s'empêcher d'admirer la sagesse de cette tsarine et de son ministre. Tout était faction autour d'elle. La plus forte de ces factions était certainement la sienne, puisqu'elle régnait

non-seulement en son nom comme tutrice, mais encore au nom d'Ivan, comme représentant de l'hérédité par droit d'aînesse ; et si elle n'employa pas le crime pour se débarrasser de la faction de Pierre, c'est que la tendresse du sang et l'horreur du forfait avaient plus d'empire sur elle que les historiens du parti de Pierre ne lui en attribuent.

## IX.

Une circonstance presque puérile fut l'occasion des nouveaux troubles qui arrachèrent à Sophie le gouvernement et la liberté. Pierre, impatient de la tutelle d'une sœur qui affectait devant la nation l'égalité et même la supériorité dans les cérémonies publiques, s'emporta contre Sophie et voulut lui faire dépouiller les marques de l'autorité suprême pendant la célébration des mystères dans la cathédrale de Moscou. La cour, les gardes, le clergé, le peuple, s'indignèrent de cet outrage du plus jeune des tsars; Sophie résista.

Pierre, déçu et humilié, se retire avec éclat de la cathédrale et de la ville, et se renferme dans sa maison de campagne de Kolouma, à quelque distance de la capitale. Sa mère, la princesse Nathalie Narichkin, amène en sa faveur les strélitz et les entraîne tumultueusement à Kolouma, sous prétexte de protéger son fils menacé contre les attentats de Sophie. Les strélitz, affectant de croire le prince en danger à Kolouma, s'enferment avec lui dans le cou-



vent fortifié de la Trinité. Ils répandent de là dans Moscou et dans les campagnes les fausses rumeurs des complots de Sophie contre son frère. Le peuple y croit ; le patriarche lui-même, ému des larmes de Nathalie, affecte d'y croire. Sophie, abandonnée tout à coup par les strélitz, par le clergé, par le peuple, se rend elle-même au monastère de la Trinité pour se justifier de ses prétendus crimes. Les partisans de Pierre, embarrassés de la présence et de l'innocence d'une princesse dont ils subissent depuis plusieurs années le règne, préviennent son entrevue avec son frère, l'arrêtent sur la route et la jettent captive et outragée dans les cachots du monastère de Novodevistchei. Les chefs des strélitz qui lui étaient restés fidèles sont amenés à Moscou au monastère de la Trinité, et punis de leur fidélité par des supplices.

Pierre, délivré par cette sédition du joug de sa sœur et de sa tutrice, respecte dans le faible Ivan les droits du sang et l'évidence de l'innocence. Il se contente de le dépouiller du titre de tsar, et de l'entourer au Kremlin des apparences du respect et de la pitié jusqu'à sa mort. Ivan survécut peu à la déposition de la princesse Sophie. Pierre fut reconnu par tout l'empire maître unique du trône qu'il avait reçu de la nature, et conquis par une sédition de palais.

## X.

La tsarine Nathalie Narichkin, sa mère, délivrée de la princesse Sophie, sa rivale, gouverna sans obstacle et sans événement pendant le reste de la minorité de son fils. Pierre continua à se préparer au gouvernement et à la guerre avec ses familiers étrangers, tantôt à Préobzajenskoï, tantôt dans des voyages d'instruction aux différentes régions de l'empire. Soit prévision des destinées d'un peuple qui n'avait rien à ambitionner en étendue de territoire, mais qui devait rencontrer un jour ses véritables barrières sur les mers du Nord et de l'Orient, soit caprice d'un prince né au milieu des terres et que les spectacles de la navigation intéressaient plus que les autres arts, soit plutôt entretien habituel avec Gordon, Lefort, les Anglais et les Hollandais qui ne cessaient de lui vanter les établissements maritimes de leurs nations commerçantes, Pierre se passionna surtout pour la marine.

Son père, le tsar Alexis, qui rêvait, avant son fils,

des flottes russes sur la mer Caspienne et sur la mer Noire, avait appelé de Hollande un constructeur célèbre de navire, nommé Brandt. Depuis la mort d'Alexis, Brandt, oublié par la cour, avait languï dans la misère, obligé d'exercer à Ismaïlof la profession de charpentier pour gagner sa vie. Dans une de ses excursions à Ismaïlof, Pierre, en visitant un atelier abandonné, aperçoit une chaloupe inachevée d'un modèle différent des barques qui naviguent sur les rivières de la Russie; il s'étonne, il interroge : on lui répond que c'est l'œuvre négligée d'un Hollandais, maintenant simple ouvrier dans la ville. Il fait appeler Brandt, lui commande d'achever, de mâter, de gréer la chaloupe et de la manœuvrer sous ses yeux sur la rivière. Ravi de la supériorité de ce bâtiment, du jeu des voiles et du gouvernail, il fait transporter la chaloupe sur le lac Ladoga, emmène Brandt, l'érige en constructeur des flottes de l'empire, lui fait construire deux petites frégates, appelle sa mère Nathalie et toute sa cour à Pereslavie pour contempler ses succès, médite des escadres et des flottes, nomme Lefort grand amiral avant d'avoir un vaisseau, part pour Archangel, et navigue lui-même sur la mer Blanche sous le pavillon des Hollandais qui fréquentaient cette mer pour leur commerce.

Enfin en 1795, peu de temps avant la mort de sa

mère, il fit construire sur le Don une flottille destinée à porter jusqu'à la mer Noire une expédition contre les Turcs. La conquête d'Azof occupait déjà sa pensée. Il perdit trente mille hommes au premier siège de cette ville. Les ingénieurs manquaient à son armée; l'empereur d'Autriche, la république de Hollande, l'électeur de Brandebourg, lui en prêtèrent. Il reprit le siège d'Azof en 1696 avec une armée de soixante-quatre mille hommes et une flotte de quatorze bâtiments. Il montait lui-même un de ces grands vaisseaux de guerre, son ami et son grand amiral Lefort en commandait un autre. Azof, cerné par terre et par mer, capitula.

## XI.

Le retour du tsar et de l'armée à Moscou fut un triomphe imité de Rome, où la pompe antique était associée à la barbarie nationale. A la suite des soldats couronnés de lauriers marchait un char surmonté d'une plate-forme sur laquelle se dressait une potence. Un ingénieur étranger, nommé Jacob, qui avait déserté du camp des Russes, dans la ville, pendant le siège, était enchaîné au pied de cette potence, et son cadavre y flottait aux applaudissements de la multitude, en arrivant au Kremlin.

Ivan et Nathalie étaient morts. La tsarine Eudoxie, femme de Pierre, venait d'être reléguée pour jamais, sous le nom d'Hélène, dans un monastère changé pour elle en prison. La plupart des historiens attribuent au crédit naissant du jeune favori Menchikof l'expulsion et la captivité de la tsarine ; d'autres cherchent la cause de cette rigueur dans des amours adultères d'Eudoxie, qui faisaient suspecter au tsar la légitimité de son fils Alexis. Mais dans un temps

et dans une cour où les passions étaient la seule justice, ces bruits diffamatoires n'ont que l'authenticité des fables populaires.

Une seule chose est prouvée, c'est la haine invétérée et constante du tsar contre sa première épouse, et l'acharnement à la poursuivre jusqu'au fond des cachots de Schlüsselbourg. C'est là que la tsarine Eudoxie fut captive de 1719 jusqu'en 1727, sans autre compagnie qu'une vieille naine qu'on avait enfermée avec elle pour lui préparer sa nourriture et pour laver ses vêtements. La vieillesse et les infirmités de la naine changèrent les rôles, et ce fut souvent la tsarine captive qui rendit les plus humbles et les plus affectueux services domestiques à l'esclave difforme qu'on lui avait laissée pour seule amie.

On verra bientôt que la longue rigueur de cette captivité aigrit plus qu'elle ne dompta l'ambition virile de la tsarine répudiée.

## XII.

Un jeune favori, offert par le hasard et choisi par le caprice, usurpa bientôt dans l'esprit de Pierre l'ascendant d'Eudoxie : ce favori fut depuis le prince Menchikof, célèbre par la grandeur de sa fortune et par l'excès de ses revers. Il occupe une trop grande place dans la politique de son maître pour ne pas s'arrêter un moment à son nom. Des documents historiques découverts récemment en Hollande, et des mémoires secrets d'un confident du tsar, ne laissent plus aucune ombre sur l'origine; sur la fortune et sur les catastrophes de ce favori.

Menchikof, né à Moscou quelques années après la naissance de Pierre le Grand, ignorait lui-même à quelle date précise; semblable en cela à la multitude des Russes de condition obscure à cette époque, dont aucun acte public et authentique de naissance ne constatait l'identité. Ce ne fut que plusieurs années après que le tsar Pierre lui-même obligea les prêtres des paroisses à tenir registre des naissances

et des décès. Dans les familles nobles, c'était le père de famille lui-même qui enregistrait la naissance ou la mort de ses enfants.

Le père de Menchikof était un simple paysan des environs de Moscou, qui gagnait sa vie à vendre des pâtisseries aux soldats sur la place du Kremlin. A l'âge de dix ou douze ans, Menchikof lui-même, portant une corbeille de jonc devant lui, parcourait les places et les rues voisines pour vendre les fourrées de son père. Il fréquentait de préférence la cour du palais, où la foule des courtisans, des gardes et des curieux lui offrait plus d'occasions pour son petit trafic de comestibles. Les grâces précoces de sa figure et la gaieté de ses reparties charmaient les strélitz de la garde du tsar, qui faisaient de l'enfant leur jouet et leur favori. Ces jeux bruyants attiraient fréquemment aux fenêtres du palais l'attention du tsar Pierre, adolescent presque du même âge alors que l'enfant du pâtissier.

Un jour qu'un strélitz, brutal dans ses jeux, faisait crier et pleurer de douleur le jeune Menchikof en lui pinçant l'oreille jusqu'au sang, le tsar ordonna, du haut du balcon, au soldat de cesser cette plaisanterie cruelle et de faire monter l'enfant au palais. Menchikof parut devant la cour, sans perdre ni sa contenance, ni sa présence d'esprit, et charma le tsar par



la convenance, par la finesse et par la pittoresque jovialité de ses réponses. Pierre l'incorpora à l'instant parmi ses pages, et le revêtit de ses propres mains de magnifiques costumes qui remplacèrent ses haillons. Il l'attacha au service intérieur de sa chambre et lui témoigna une familiarité qui ressemblait plus à la passion qu'à la faveur.

De ce jour, Menchikof, inséparable de son jeune maître, le suivait partout, même au conseil, où l'habitude d'entendre discuter les affaires d'État fit naître de bonne heure en lui l'instinct, le jugement et l'ambition du politique. Pierre le consultait fréquemment sur ses affaires les plus hautes et les plus secrètes. Les ministres, qui connaissaient l'ascendant intime du page sur le tsar, flattaient le confident pour capter le maître. Menchikof, qui ne sut jamais ni lire ni écrire, devait tout à la nature, rien à l'éducation. L'infailible justesse de son instinct l'égalait seule aux plus hautes questions d'État; son attachement au jeune tsar était son oracle. Pierre reconnaissant l'éleva de faveur en faveur au rang de *knès* ou de prince, et le combla de richesses et d'honneurs. Ce tsar voulait un ministre étranger aux intérêts de l'esprit de corps, aux intrigues de l'ancienne noblesse russe, et tellement identifié à lui seul qu'étant tout par sa seule faveur, il ne fût rien sans lui ou après lui.

## XIII.

La mort d'Ivan, la relégation de la tsarine Hélène dans un monastère, la déposition et la captivité de l'impératrice Sophie, la joie et la gloire d'une campagne heureuse à Azof, la paix avec les puissances occidentales, assuraient au jeune tsar la sécurité dans le palais, le calme dans l'empire. C'était le loisir auquel il aspirait pour quitter la Russie et pour visiter l'Europe.

Séduit dès l'enfance par les tableaux flattés que ses favoris étrangers lui traçaient des mœurs, des lois, des arts, des armées, des flottes de l'Europe civilisée, il avait conçu l'idée d'élever en un seul règne, que sa jeunesse promettait long, son empire au niveau des empires les plus organisés de l'Occident. Il voulait juger par ses propres yeux des distances morales entre les Russes et les peuples mûrs, des différences de caractères, des progrès à accomplir, il voulait s'instruire pratiquement lui-même des législations et des théories, mais aussi des métiers divers sur lesquels la civilisation se fonde, et revenir dans

ses États non pas seulement le tsar, mais l'instituteur et le premier artisan de son peuple.

La conspiration du boyard Tsikler, nommé récemment gouverneur de Taganrok, suspendit à peine ce départ. Ce partisan des vieilles institutions russes avait comploté avec deux autres chefs de familles nobles, Pouschkin et Soukoroi, l'assassinat du tsar, l'appel des Cosaques du Don à Moscou, le rétablissement des anciennes lois, l'élévation au trône d'un autre tsar.

Pierre, informé de leur réunion secrète dans la maison de Soukoroi, fait cerner la rue, entre résolument, suivi d'un seul de ses gardes, dans la maison, surprend les conjurés à table, affecte d'ignorer le but de leur réunion, boit avec eux, voit sans terreur leurs regards d'intelligence se concerter sur le moment de le frapper, puis, à l'arrivée de ses gardes, se lève le sabre à la main, les gourmande, les précipite d'effroi à ses pieds, les juge, leur fait couper les pieds, les mains, la tête, expose leurs membres dépecés sur la place en exemple aux conspirateurs, et part, après avoir confié le gouvernement à Strechnef et au prince Ramonodoski, éclairés par un conseil d'État de boyards fidèles.

Il voyagea sous l'apparence d'un gentilhomme russe qui suivait les ambassadeurs du tsar dans

les différentes contrées de l'Europe. Ces ambassadeurs et leur suite étaient revêtus du costume national russe, qui rappelait le costume tartare. Leurs robes longues et flottantes étaient bordées de riches pelleteries; ces robes se croisaient sur leur corps par de larges boutonnieres encadrées d'argent, leurs bonnets fourrés de martre zibeline étincelaient de diamants et de perles; des sabres larges et courts comme des coutelas pendaient à leur ceintures. Le tsar seul et son ministre Lefort portaient le costume allemand.

Les Suédois le reçurent avec ombrage dans les faubourgs de Riga, lui interdirent l'entrée de la ville et le forcèrent, de peur d'être assassiné, de se réfugier seul à Mittau, en traversant la Dwina sur les glaces. Le ressentiment de cette injure lui fit préparer la vengeance. Le duc de Courlande et l'électeur de Brandebourg l'accueillirent en roi. Il laissa derrière lui ses ambassadeurs, dont le faste aurait trahi son rang, prit le nom vulgaire de Pierre Mikhaïlof, et se rendit, avec quelques serviteurs seulement, en Hollande. C'est là que, dans le délire de l'ivresse, imitant le meurtre d'Alexandre, il tira son couteau de chasse de sa ceinture pour le plonger dans le cœur de son Éphestion, Lefort. L'horreur du crime le désarma; il implora avec larmes le pardon de son ami

et visita avec lui Amsterdam et Rotterdam, ces capitales du commerce moderne.

Passionné pour l'art de la navigation, qu'il voulait étudier dans ses plus minutieux détails, il s'enrôla, complètement inconnu, parmi les charpentiers du grand chantier de construction, à Saardam. Là, sans autre vêtement qu'une veste de charpentier qu'il raccommo- dait lui-même, il travailla plusieurs mois à la construction d'un vaisseau, qu'il acheta plus tard et qu'il fit diriger sur Archangel. On admire encore, à l'Académie des sciences de Pétersbourg, son habit de simple matelot et ses bas de laine grossière, dont les mailles usées sont en partie cachées par les reprises qu'il y a faites lui-même.

C'est de ce chantier de Saardam et sous cet habit de matelot qu'il écrivit à son armée d'Ukraine de marcher en Pologne pour y soutenir, selon l'usage des voisins de cette république, l'élection du roi Auguste contre d'autres candidats à ce trône, toujours convoité, toujours étayé par l'étranger. Il vit à la Haye le futur roi d'Angleterre, Guillaume III, alors stathouder de la république de Hollande. Connu du seul stathouder et inconnu du peuple, il assista à l'audience donnée par Guillaume à ses propres ambassadeurs.

Il recruta en Hollande une foule d'ouvriers dont il

avait reconnu l'habileté en travaillant avec eux à Saardam. A Londres, des ingénieurs et des savants anglais consentirent à le devancer en Russie, et à y introduire le commerce, le calcul, l'administration, les arts. Comblé de présents par le roi Guillaume, il repassa en Hollande sur une frégate de guerre dont le roi lui avait fait don. Il envoya de là ses officiers parcourir la France, la Suisse, Venise, l'Italie, pour enrôler à son service les artistes, les artisans, les aventuriers capables d'enrichir la Russie des leçons et des exemples de l'Europe. L'empereur Léopold d'Autriche le reçut à Vienne en allié futur contre les Turcs, leurs ennemis communs.

Pendant qu'il y prolongeait son séjour dans les fêtes, en attendant le retour de ses émissaires en Italie, le trône de Moscou, qu'il travaillait ainsi à décorer, menaçait de s'écrouler en son absence.

## XIV.

Cette absence, si l'on en croit les chroniques et les rumeurs du temps, donna au parti de l'impératrice déposée et emprisonnée, Sophie, l'audace d'aspirer de nouveau à l'empire. La jalousie des strélitz, que le tyran, en partant, avait publiquement éloignés de la capitale sous prétexte de surveiller les Cosaques et les Turcs sur le Don, commençait à prendre ombre des troupes régulières restées sous le commandement de Gordon à Moscou. Une intelligence secrète s'était établie entre le camp des strélitz et le couvent qui servait de prison à Sophie et à sa jeune sœur, la princesse Marpha. Sophie conspirait par ambition, Marpha par amour. Les murs du monastère la séparaient d'un jeune diacre d'un couvent voisin, qui ne pouvait l'entretenir que furtivement et à travers les grilles : une révolution pouvait seule renverser ces murailles et lui permettre d'élever jusqu'à elle l'objet de sa passion.

Les souvenirs du règne doux, régulier et bienfaisant de l'infortunée Sophie revivaient tous les jours davantage dans le cœur des vieux Russes ; cette po-

pularité contrastait avec le scandale des mœurs étrangères et la terreur du règne violent de son frère. On s'indignait en silence de la captivité et de la persécution d'une femme à qui la Russie avait dû des années de bonheur, à qui Pierre lui-même devait le trône et la vie.

Une vieille femme, à qui les soldats qui gardaient Sophie permettaient d'approcher habituellement de la tsarine pour lui apporter sa nourriture, lui remit en leur présence un pain, en lui faisant signe de l'ouvrir seule. Sophie y trouva une lettre des chefs des strélitz, qui lui demandaient ses ordres, et qui lui dévouaient leurs armes et leur vie pour la rétablir sur le trône des Russes. Par l'intermédiaire de deux femmes esclaves attachées à leur service, les deux princesses nouèrent, du fond de leur prison, des intelligences avec les strélitz. Une de ces esclaves, amoureuse d'un chantre du monastère, était enceinte et tremblait que sa réclusion dans le cloître ne fît découvrir et punir sa faiblesse; elle corrompit son amant par l'intérêt de leur passion commune, et lui persuada de prêter sa complicité à des communications fréquentes entre les captives et les conjurés du dehors. Elle expia bientôt son amour et ses services par les supplices, et le fruit qu'elle portait dans son sein ne la préserva pas des tortures.



## XV.

A mesure que les troupes étrangères, formées par le tsar et commandées par Gordon, se multipliaient dans l'empire, les strélitz, que Pierre s'était juré à lui-même d'exterminer à l'heure marquée par sa vengeance, diminuaient de nombre et s'éloignaient de plus en plus de la capitale. Mal soldés, mal vêtus, mal nourris, livrés à la merci d'officiers cupides qui trafiquaient de leurs approvisionnements et qui se faisaient pardonner leurs rapines par leur mollesse dans la discipline, exposés avec intention par les généraux du tsar au feu et au sabre des Turcs qui les décimaient, ils ne se recrutaient plus que de la lie des vagabonds affamés qui cherchaient le pain et l'impunité dans leur milice ; ils étaient tombés de quarante mille à dix-sept mille hommes.

Le contraste de leur puissance passée et de leur décadence présente ne les disposait que trop à toutes les instigations des partisans de Sophie qui leur promettaient de les relever avec celle qu'ils avaient ja-

dis portée sur leurs armes au trône. Une conspiration militaire éclate le même jour dans toutes les villes et dans tous les villages de l'Ukraine, où Pierre les avait disséminés en partant.

Gordon, qui commandait la capitale, apprit sans préparation leur marche sur Moscou et leur résolution d'y couronner la régente. Le prince Michel Ramonodoski, qui les commandait, avait été déposé par eux ainsi que tous ceux de leurs officiers qui passaient pour dévoués au tsar ; ils s'étaient nommé un général et des officiers connus par leur désaffection à Pierre et par leurs regrets de Sophie. Les paysans et le clergé, fanatiques du vieux culte, des vieilles mœurs et des vieilles troupes, les suivaient de leurs prières et de leurs acclamations ; Moscou, à peine contenu par les douze mille hommes de troupes régulières de Gordon, fermentait à leur approche. Une révolution était imminente, si Gordon laissait cette soldatesque et cette populace opérer leur jonction sous les murs d'une vaste et turbulente capitale.

Animé du génie prompt et résolu de son maître, Gordon, sans calculer le petit nombre de ses troupes, en laissa une partie au Kremlin pour imposer à la ville et marcha, avec ses six mille hommes de cavalerie, deux mille hommes d'infanterie et du canon, à

la rencontre des strélitz. Les deux armées s'entre-choquèrent à douze lieues de Moscou. Les canonniers de Gordon, ayant rangé leurs pièces sur la grande route, tirèrent d'abord à poudre pour épargner leurs compatriotes. Les strélitz, sans artillerie, se débandèrent au bruit ; mais un de leurs prêtres ayant observé qu'aucun d'eux n'avait été atteint par le feu, et interprétant en miracle du ciel en leur faveur l'indulgence des troupes de Moscou, les ramena au combat. Les pièces de Gordon, chargées à mitraille, les foudroyèrent en tête, et les deux régiments de cavalerie des gardes les chargèrent de flanc, les écrasèrent sous les pieds de leurs chevaux d'Ukraine. En quelques minutes, tout fut mitraillé, sabré, fugitif ou prisonnier, dans la bande sans chef des strélitz. Gordon rentra à Moscou traînant, garrottée à sa suite, l'armée qui la veille faisait trembler la Russie.

## XVI.

Un courrier, envoyé à Pierre à la première explosion de la révolte des strélitz, avait informé des événements le tsar. Il accourait, frémissant de vengeance et altéré de sang. A son arrivée à Moscou, tout était pacifié par la victoire de Gordon. Mais si Gordon lui avait dérobé la gloire, il ne lui avait pas dérobé les supplices. Il reprocha à ce général de n'avoir mitraillé que sept mille des rebelles, et d'avoir laissé vivre ceux qui avaient partagé leur crime. Il les fit juger en masse par des tribunaux militaires, non en soldats, mais en voleurs et en brigands pris les armes à la main dans le sac de leur patrie.

Huit mille d'entre eux, enlevés des prisons où Gordon les avait détenus, furent parqués comme un vil bétail, dans un champ entouré de hautes et fortes palissades sous les murs de la ville. En même temps deux mille potences, dressées par les ordres du tsar dans une vaste plaine attenante à cet abattoir d'hommes, attendaient autant de victimes. Au pied

de ces deux mille potences, six mille billots sur lesquels brillaient six mille haches présageaient à l'œil une autre boucherie.

Le tsar, entouré de sa cour et de ses généraux, était debout à la porte de fer qui séparait le champ palissadé de la plaine du supplice. Des hérauts entrèrent dans l'enceinte où ces huit mille hommes attendaient leur sort ; ils entendent la lecture de leur sentence. Deux mille d'entre eux étaient condamnés à être pendus, les six mille autres à avoir la tête tranchée auprès de la potence de leurs camarades ; l'arrêt devait être exécuté en un seul jour.

On les fit sortir dix par dix des palissades selon la nature de leur peine ; le tsar les comptait du doigt à mesure qu'ils sortaient, comme un boucher compte ses moutons qui se pressent en sortant du parc pour l'abattoir. Les soldats de sa garde, transformés en bourreaux, les pendaient par dizaines aux deux mille potences. Les six mille condamnés à la décapitation furent ensuite amenés par cinquantaines au pied des gibets ; là le tsar les fit coucher à terre, cinquante à la fois, la tête sur une poutre ; et donnant du geste le signal du meurtre à cinquante haches levées sur leurs cous, il faisait rouler dans leur sang cinquante têtes.

Bientôt, trouvant les bourreaux trop peu nombreux

et trop lents pour les victimes, ou ne voulant pas laisser à d'autres le soin barbare de venger ses anciennes terreurs, il fit donner des haches à son favori Menchikof, à son grand amiral Apraxin, au prince Dolgorouki et à tous les généraux, princes ou boyards de sa suite, et s'armant lui-même de cette arme de bourreau, il coupa de ses propres mains plus de cent têtes, étudiant, d'un œil féroce, sur la figure de ses courtisans, le moindre signe de répugnance mal dissimulé à l'horrible métier qu'il leur imposait par son exemple.

Voilà ce que les âges de ténèbres et ce que les peuples encore féroces de mœurs appellent un grand homme ! Grand, peut-être, mais grand bourreau, car c'est dans ces mares de sang que germa la civilisation de la Russie. Jamais supplice de telle proportion ne déshonora l'humanité dans aucune race humaine, et, dans ce supplice, le prince envia lui-même les délices du sang au bourreau.

C'est ce qui marque à jamais dans l'histoire le caractère de Pierre le Grand d'une teinte sanglante qui mêle l'horreur du crime d'État à la grandeur de la pensée. Les vrais héros de la civilisation ne choquent jamais l'âme par cette contradiction entre le but et les moyens ; ils marchent au bien par le bien et n'égorgeant pas les hommes pour les régénérer.

## XVII.

Ces huit mille têtes coupées furent entassées sous les yeux du tsar dans des tombereaux qui les transportèrent à Moscou et incrustées par des anneaux de fer dans les créneaux des murs de la ville, où elles restèrent en pâture aux corbeaux et en terreur aux rebelles pendant tout le règne de ce prince.

Les chefs des strélitz, témoins des massacres de leurs soldats, rentrèrent dans la ville pour être pendus les derniers, en face et au niveau des fenêtres grillées qui donnaient le jour au cachot de la princesse Sophie, sœur et rivale de Pierre, afin que cette infortunée captive eût sans cesse devant les yeux les cadavres et les squelettes de ses partisans suppliciés. Ils y flottèrent pendant six années qu'elle survécut à ce hideux spectacle.

Sa jeune sœur, Marpha, après avoir perdu ainsi tout espoir de recouvrer sa liberté, prit le voile des religieuses dans un monastère éloigné de Moscou et y mourut presque oubliée en 1704.

La milice entière des strélitz fut abolie et remplacée par des levées de soldats enrégimentés et disciplinés sur le modèle des troupes allemandes. Les fils des boyards et des princes entrèrent en foule dans les écoles de marine du tsar pour se former sous les Anglais et les Hollandais qu'il avait ramenés de ses voyages.



## XVIII.

Libre du joug des strélitz, Pierre se livra tout entier à l'accomplissement des grandes réformes dont il avait pris l'idée en Hollande et en Angleterre. Les impôts, jusque-là exigés arbitrairement et payés sans contrôle par les boyards, furent perçus par des receveurs nommés par le tsar et versés intégralement au trésor public.

L'Église, qui conservait des privilèges presque souverains, et dont les patriarches, trop puissants pour des sujets, avaient contre-balancé souvent les tsars, fut concentrée dans la même main que le sceptre. Les patriarches furent définitivement supprimés et remplacés par des synodes dont chaque membre était trop faible et trop intéressé à complaire au prince pour opposer pouvoir à pouvoir. Il restreignit le célibat des moines et des prêtres jeunes, et il interdit aux couvents de recevoir des moines avant l'âge où la vieillesse préserve l'homme des tenta-

tions. Il affecta à la solde des troupes les revenus excessifs et toujours croissants des monastères.

Il réforma, comme César à Rome, le calendrier pour mettre l'année russe en rapport avec l'année romaine. Il transforma l'antique costume presque asiatique des Russes et appropria les vêtements à l'activité des peuples européens. Il ouvrit des routes du centre aux extrémités de la Russie, et marqua les distances par des bornes milliaires. Il institua pour l'armée et pour les serviteurs de l'administration des décorations militaires et civiles, signes de hiérarchie, de mérite et de respect.

L'énergie qui lui avait servi à abattre les strélitz le fit triompher facilement des résistances que la routine opposait à ces réformes. On sentait qu'elles étaient en lui les préparatifs d'un grand dessein.

## XIX.

Les regards de Pierre se portaient depuis longtemps sur le littoral de la mer Baltique, seule zone géographique où son vaste empire se sentait étouffé par l'espace, pour s'incorporer un territoire qui le resserrait. Soixante mille hommes commandés par le prince de Croy, général flamand que Pierre avait engagé à son service, marchèrent sur l'Ingrie, province jadis russe et enlevée récemment à la Russie par les Suédois. Mais la Providence avait opposé un héros à un conquérant, en faisant naître Charles XII en face de Pierre.

Charles XII, trop sûr de son courage et de la supériorité de ses soldats pour compter ses ennemis, s'embarque avec neuf mille hommes, débarque aux environs de Narva, capitale de l'Ingrie assiégée par les Russes, les attaque pendant une tempête des éléments qui jetaient des tourbillons de neige dans leurs yeux, les étonne, les épouvante, les rompt, les disperse, les noie dans la rivière qui coule au pied des remparts

de Narva, les fait prisonniers en masse, soldats, généraux, artillerie, bagages. Le nombre des captifs russes, parmi lesquels on comptait le prince de Croy et le prince Dolgorouki, dépassait huit fois le nombre des vainqueurs.

Cette victoire, une des plus complètes des temps modernes, laissa le tsar sans armée et la Russie ouverte aux Suédois. Ce prince la multiplia par la promptitude avec laquelle il promena la poignée de Suédois invincibles contre tous ses ennemis coalisés en Ingrie, en Livonie, en Danemark et en Pologne.

## XX.

« Les Suédois m'apprendront, à force de défaites, à les vaincre, » s'écria Pierre le Grand en apprenant le désastre de Narva.

Il court à Moscou, y recueille les débris de son armée, que Charles XII méprisait assez pour les renvoyer libres, il fond les clochès des églises pour en faire des canons, il emprunte des régiments au roi de Danemark, il confère avec le roi Auguste de Pologne à Birzen, il se ligue avec les Polonais, qui lui fournissent des subsides et vingt mille soldats.

Mais la diète polonaise, toujours opposée aux volontés de son roi, refuse l'or et les hommes. La guerre civile, commencement et fin de tout dans cette anarchie de pouvoir, éclate en Pologne et livre la patrie aux Suédois. Des Saxons, des Allemands, des Livoïens remplacent le contingent polonais dans l'armée du tsar.

Une année se consume en petits combats sur le lac Peïpus et sur le lac Ladoga, entre les Suédois et les

Russes, commandés par Scheremetof; les troupes du tsar s'aguerrissent; Charles XII menace d'une flotte Archangel; le tsar y vole, fortifie la Dwina, revient à Moscou; Charles XII perd enfin la bataille d'Emback, en Pologne; les Russes saccagent la Livonie et emmènent captive la population de Marienbourg.

Une jeune servante du ministre luthérien de Marienbourg suivait ce cortège de captifs, destinée par la fortune à devenir bientôt l'impératrice de ces Russes qui la chassaient devant eux comme une vile brebis du troupeau.

Scheremetof, après avoir achevé la libération de l'Ingrie et de la Livonie, et fondé Schlüsselbourg (ville de la clef) sur le lac Ladoga, revint triompher sous les yeux du tsar dans Moscou.

## XXI.

La victoire facilita les réformes commencées, Pierre les compléta après ces succès de ses armes. Il fonde la première imprimerie à Moscou; des hôpitaux et des maisons de travail s'élèvent pour soulager la misère et pour corriger la mendicité. Il appelle des manufacturiers de toutes les industries. Il commence la construction de vaisseaux de haut bord de quatre-vingts canons sur le Dniéper; il les allège avec art pour les élever au-dessus des bas-fonds et les faire entrer dans la mer d'Azof. Il crée des arsenaux et des fabriques d'armes, des chantiers de construction à Olonitz, entre les lacs Onéga et Ladoga, mers intérieures. Il sert comme officier infirmier lui-même, sous le maréchal Scheremetof, son général, pour donner l'exemple du respect à l'expérience et au talent.

Le roi Auguste de Pologne, chassé de ses États, avec son parti, par les Polonais du parti contraire, se réfugie dans son empire et lui prête son général Patkul, et vingt mille soldats disciplinés sous ce gé-

néral. Dans une expédition aux environs du lac Ladoga, il emporte une petite forteresse nommée Nya, située sur la Néva, non loin de son embouchure dans la mer, bâtie et défendue par les Suédois.

Son coup d'œil prophétique lui révèle, dans ce marais couvert de forêts et inondé du débordement d'un grand fleuve, le site de la capitale d'un vaste empire, à la fois maritime et continental. Sur les ruines de ce petit fort suédois de Nya, il dessine et il jette les premières fondations de Pétersbourg. Cette capitale future, qui ne consistait alors qu'en quelques cabanes de bois et deux maisons bâties en briques entourées d'un rempart au milieu d'une plaine mal desséchée et mal défrichée, semblait avoir le pressentiment de sa grandeur prochaine, car, cinq mois après sa fondation ; des vaisseaux hollandais y jetaient déjà l'ancre pour exporter par la Néva les pelleteries de la Russie.

Le génie de Pierre le Grand avait ouvert par cette inspiration un nouvel air, une nouvelle mer et un nouveau monde à la Russie. Il surveille sa création d'un œil d'amour, il sonde lui-même le lit de la Néva, il fonde à l'endroit où la mer et le fleuve se confondent, la forteresse maritime de Cronstadt, ces Dardanelles de la Russie.



## XXII.

Pendant que ces travaux et ces armements s'achèvent, il poursuit la guerre contre les Suédois, assiège et prend enfin Narva, conquiert l'Ingrie tout entière et en donne le gouvernement à son favori Menchikof, secourt une troisième fois en vain le roi Auguste de Pologne, son allié, tandis qu'un simple colonel suédois fait élire sous son épée un autre roi aux Polonais, toujours flottants entre leurs princes. Charles XII, renonçant à renverser Cronstadt, parcourait la Pologne pour l'assujettir à Stanislas, nouveau roi qu'il venait de lui donner.

Le tsar, tantôt vaincu, tantôt vainqueur en Courlande, finissait par rattacher cette province tout entière au bloc russe. Revenu à Moscou, il reforma de là une troisième armée sous Scheremetof, pour relever en Pologne la cause de son allié, le roi Auguste. Charles XII, enivré de victoires, poursuivait alors en Saxe la gloire dont rien ne le rassasiait. Le roi Auguste lui cède lâchement le trône et lui livre

en otage Patkul, son général; Charles XII livre à son tour le généreux défenseur d'Auguste à son rival, le roi Stanislas, qui fait rouer son otage, coupable d'avoir trop bien combattu les Suédois.

Du fond de la Saxe, Charles XII, cependant, cédant à un troisième parti polonais, consentait à donner un troisième roi à la Pologne. La France, entrevoyant dans Charles XII un dangereux ennemi de la maison d'Autriche, s'entremet pour lui faire conclure la paix avec le tsar Pierre, afin de tourner ensuite toute la fougue de ce héros contre Vienne.

« Je traiterai de la paix avec les Russes dans Moscou », répondit Charles XII, comme Napoléon en 1812.

« Mon frère Charles de Suède, dit Pierre le Grand, parle en Alexandre, mais il ne trouvera pas en moi un Darius ! »

## XXIII.

Après ces vaines négociations, Charles XII, quittant la Saxe, rentrant en Pologne, traversant la Bérézina à la nage sous le feu des canons russes, les rompt à la septième charge dans les marais du fleuve, mais ne remporte de la victoire que la gloire d'avoir vaincu. Il arrive au Borysthène jusqu'à Mohilof, menaçant en effet Moscou. Pierre le côtoyait en flanc avec une armée depuis Smolensk.

On s'attendait à voir prendre le chemin de Moscou à Charles XII. L'hetman des Cosaques, Mazeppa, aventurier polonais, traître à toutes ses patries et maintenant transfuge des Russes dans le camp de Charles XII, le détourne de Moscou, et lui persuade qu'en se jetant dans l'Ukraine, il déchirera plus profondément le cœur de l'empire. Mazeppa promettait à Charles le concours des Cosaques, sur lesquels l'ancien hetman lui-même avait perdu son autorité. Le roi de Suède, sur la foi de ce transfuge, s'engage dans les marais, entre le Borysthène et les torrents qui s'y

perdent; le tsar l'y suit et lui livre une bataille de trois jours qui furent trois victoires en une. Dix mille Suédois, prisonniers ou morts, tombent aux mains du tsar.

Charles XII, rejoint par Mazeppa avec deux hordes de Cosaques au lieu d'un peuple qu'on lui avait promis, s'obstinait à errer dans l'Ukraine avec un reste d'armée de vingt-deux mille hommes; le froid le dévorait dans ses marches. On le conjurait en vain, comme on conjura plus tard Napoléon dans les mêmes neiges, d'éviter l'hiver, cet allié de la Russie, dans une ville forte de l'Ukraine, pour reprendre la campagne au printemps. L'ambition n'écoute pas plus que la peur. Charles XII, assiégé par les frimats et par les Russes, s'obstinant à ne pas repasser le Borysthène, subit l'hiver dans son camp et marcha au dégel jusqu'au Tanaïs.

Pierre l'atteignit à Pultawa, petite ville qu'approvisionnaient les Cosaques du Don. Charles XII, quoique blessé au pied dans une escarmouche, marcha aux Russes, porté sur un brancard, et enleva leur redoute. Les Suédois poussèrent le cri de victoire; mais soixante mille Russes et Allemands, commandés par Pierre, par Scheremotof, par Menchikof et par le général Bauër, refluèrent, avec le poids de leur masse, sur la petite armée des Suédois. Le

brancard qui portait Charles XII, atteint d'un boulet de canon, roula en débris sur la neige sanglante du champ de bataille. Les *trabans* du roi relevèrent leur général et le portèrent sur un lit de leurs piques entrelacées. Il combattit pendant deux heures, le pistolet à la main, du haut de cette plate-forme, reçut de nouvelles blessures, et ne céda le champ de bataille que couvert de dix mille morts.

Un cheval rapide sur lequel on parvint à le hisser et à l'attacher l'emporta vers le Borysthène dans la fuite des derniers restes de son armée. Menchikof, qui l'avait devancé au passage du fleuve, enveloppa et fit prisonniers d'un seul coup quinze mille Suédois. Il ne restait de ces vingt-deux mille soldats, la terreur du Nord, que le souvenir de leurs exploits et l'étonnement de leur disparition. Charles XII, sans armée et sans retraite, fut contraint de chercher un refuge en Turquie.

Le champ de bataille de Pultawa fut le berceau de la grandeur militaire des Russes. Leur nom grandit de toute la gloire du héros qui s'était évanouie devant eux; celle de Pierre le Grand n'était pas tant d'avoir remporté une grande victoire que d'avoir créé l'armée capable de vaincre enfin les vainqueurs de l'Europe.

## XXIV.

La Pologne, la Saxe, la Silésie, la Suède elle-même, se relevèrent après le désastre de Charles XII, comme des épis courbés par un long orage se relèvent après le passage du vent.

La politique de Charles XII, comme celle des conquérants, n'était que l'ambition, l'orgueil et la force. Rien ne subsista de ce qu'il avait voulu, parce que rien de ce qu'il avait voulu ne se rapportait qu'à lui-même. La Saxe se souleva contre les Suédois; le roi Auguste de Pologne, protégé du tsar, rentra dans ses États avec l'armée de Menchikof. Pierre lui-même vint recevoir à Varsovie le serment de la noblesse polonaise au roi de son choix; la Pologne, la Prusse, le Danemark, y signèrent avec la Russie une ligue du Nord contre la Suède; l'Électeur de Brandebourg, premier roi de Prusse, reçoit le tsar à Marienverder. Le tsar, sûr de ce nouvel allié, repart pour Riga et Pétersbourg, et revient triompher à Moscou.

Les prisonniers de Pultawa, les canons, les dra-

peaux, le brancard brisé du héros vaincu, décoraient le triomphe de l'armée à qui Pierre voulait donner, par ce spectacle, l'émulation des armées antiques. Lui-même reçut pour la première fois, de ses troupes et de l'ambassadeur d'Angleterre, des couronnes de laurier et le titre d'empereur.

## XXV.

Sans perdre un jour, il enlève aux Suédois, sur la mer Baltique, la ville hanséatique d'Elbing. Il vole de là à Pétersbourg, rassemble la flotte à Cronstadt, s'y embarque, la conduit devant Viborg, capitale de la Carélie en Finlande, emporte la place ainsi que Riga sur la Dwina, Pernau et Revel sur le golfe de Finlande.

La Suède perdait ainsi de tous côtés ses possessions ou ses conquêtes; son sénat, tremblant à la fois devant les sommations de la ligue du Nord et devant les sommations de Charles XII qui menaçait de son ressentiment ses sujets découragés, cédait enfin à la nécessité, et concluait avec Pierre le Grand une capitulation plutôt qu'un traité. Cette capitulation interdisait à l'armée suédoise d'aller chercher ou secourir son roi à Bender, où il implorait le secours des Turcs.

Tout indiquait que la guerre, terminée au Nord par la bataille de Pultawa, allait éclater au Midi sur



le Pruth, où le sultan Achmet rassemblait lentement trois cent mille hommes sous le grand-vizir Mehemet-Baltadji, dont nous avons raconté ailleurs l'histoire. Mais pendant que Pierre le Grand, inquiet de ce rassemblement et de l'emprisonnement de son ambassadeur aux Sept-Tours, préparait son armée à changer de front et dirigeait d'avance Sheremetof sur le Pruth, sa fortune, près de chanceler, lui préparait dans une femme, jusque-là obscure, son conseil, sa consolation, son salut, et peut-être le salut de la Russie.

La destinée de Catherine est, dans l'histoire de tous les siècles, un tel prodige de la beauté, de l'amour, du génie et du sort, que les aventures d'une pauvre esclave de Livonie deviennent les pages les plus nationales des annales d'un grand empire. Des documents nouveaux et jusque-là enfouis nous permettent enfin de suivre depuis le berceau jusqu'au trône cette Esther des Russes dans le mystère de son obscurité, de sa faveur, de son couronnement et de son règne.

## XXVI.

Vers l'an 1670, une pauvre famille d'artisans polonais du nom de Skawronski, serfs ou esclaves dans leur patrie, s'évadèrent de Pologne et vinrent se réfugier, pour être libres, dans la petite ville de Derpt en Livonie. Le mari et la femme y vivaient du travail de leurs mains; la peste, qui décima bientôt la ville de Derpt, les chassa à Marienbourg. Ils y moururent l'un et l'autre du fléau, laissant deux enfants orphelins en bas âge à la merci de la charité publique. L'aîné de ces enfants était un garçon âgé de cinq ans. Il fut recueilli par un paysan compatissant du voisinage, qui le fit élever avec ses propres enfants. Nous verrons plus tard par quelle coïncidence de hasard il fut suivi à la trace, découvert et reconnu par une sœur déjà couronnée. L'autre était une fille âgée de trois ans. Le pasteur du village la recueillit, mais emporté peu de jours après lui-même par la peste, on trouva l'enfant à son foyer sans savoir à qui la rendre.

L'archiprêtre de la province, nommé Gluck, étant venu s'établir à Marienbourg pour suppléer le pasteur mort, entra dans la demeure de son prédécesseur. Il y trouva la petite fille abandonnée qui sur-

vivait seule à deux familles. L'enfant, à son aspect, le prit par le pan de son habit, l'appela son père, et le supplia de lui donner à manger. L'archiprêtre, homme paternel et tendre de cœur, n'ayant pu découvrir à qui appartenait l'orpheline, l'emmena avec lui à Riga, lieu de sa résidence, et la confia à sa femme, pieuse et charitable comme lui. La femme de l'archiprêtre l'éleva avec ses propres filles, et la garda ensuite comme servante dans sa maison, jusqu'à l'âge de seize ans. La précocité beauté et l'intelligence rare de la jeune orpheline ne laissaient pas présumer à ses maîtres qu'elle restât longtemps à leur charge et à leur service : ses charmes et ses grâces attireraient trop de regards sur elle pour que l'amour ne s'allumât pas dans son cœur.

Le fils de l'intendant de Riga fut trop sensible aux attraits de l'orpheline; elle parut trop correspondre elle-même aux sentiments du jeune noble. La famille craignit une mésalliance; on la prévint en faisant épouser Catherine Skawronski à un traban de la garde de Charles XII en garnison à Marienbourg; une foule de témoins assista au mariage dans l'église de cette ville, attirée par la réputation de beauté de la fiancée. Le soir même, les trabans reçurent ordre de quitter Marienbourg pour entrer en campagne. Les noces n'eurent qu'un jour et pas de nuit; Catherine

resta veuve à seize ans d'un mari absent, dans la maison du prêtre, qui avait été jusque-là sa maison paternelle.

Le maréchal Sheremetof, amené bientôt après par les chances de la guerre sous les murs de Marienbourg, somma la ville de se rendre à l'armée russe. Le pasteur Gluck fut envoyé avec sa famille et ses domestiques auprès du général Sheremetof pour implorer son humanité. Sheremetof, voulant rendre le joug de son maître doux aux Livoniens par contraste avec les brutalités de Charles XII, accueillit avec bonté Gluck le négociateur et le fit manger avec lui ainsi que toute sa famille. Frappé pendant le repas de la taille élevée et de la figure intelligente de Catherine et reconnaissant à son costume qu'elle était de condition servile, il exigea pour toute rançon de la ville que cette esclave passât à son service.

L'archiprêtre, sa femme et ses enfants, résistèrent en vain et se séparèrent avec larmes de leur protégée. Catherine reconnaissante n'oublia jamais ce foyer adoptif de sa jeunesse, et, quand elle fut impératrice, elle y reporta sans cesse ses regards, ses souvenirs et ses dons. Elle quitta cette maison, comme on quitte la famille et la liberté, pleurant à la fois ses maîtres et ce titre de servante libre qu'elle échangeait contre celui d'esclave dans la maison d'un Russe qui avait droit de vie et de mort sur ses serfs.

## XXVII.

Sheremetof la garda sept mois, moins esclave cependant que concubine forcée dans ses campagnes de Livonie. Le prince Menchikof, favori de Pierre, venu en Livonie pour remplacer Sheremetof dans le commandement de l'armée, vit Catherine, l'admira et pria Sheremetof de lui laisser en partant la belle servante livonienne ; celui-ci n'osa résister à des désirs qui étaient des ordres dans la bouche d'un favori de l'empereur.

Plus jeune, plus doux et plus épris que le vieux maréchal, Menchikof inspira à Catherine autant d'attachement qu'elle avait eu de répugnance pour son prédécesseur. Traitée par lui en maîtresse plutôt qu'en captive, on ne distinguait point après quelques semaines, dit Villebois, lequel du prince ou de l'esclave commandait dans la maison de Menchikof.

## XXVIII.

Catherine régnait ainsi à dix-sept ans sur le cœur de son maître lorsque le tsar Pierre, parti tout à coup de Pétersbourg pour se rendre en Pologne à l'entrevue avec le roi Auguste, traversa la Livonie et s'arrêta chez son favori. Ayant remarqué Catherine au nombre des esclaves qui servaient la table, il s'informa d'elle, la contempla avec ravissement, parla à voix basse en la regardant à Menchikof, adressa la parole avec enjouement à la jeune fille rougissante, fut charmé de ses reparties à la fois timides et spirituelles, et après le souper lui ordonna en badinant de porter le flambeau dans la chambre où il allait passer la nuit. C'était le signe muet de la préférence et de la plus intime faveur.

Les mœurs licencieuses et les ordres absolus des tsars et des knés ne permettaient pas à une pauvre esclave de revendiquer la propriété d'elle-même. Le tsar partit le lendemain matin, témoigna sa satisfaction à Menchikof pour l'hospitalité qu'il en avait reçue et donna sordidement un ducat (douze francs)

à Catherine, prix habituel, dit le chroniqueur, des complaisances ordinaires à son brutal caprice.

Catherine offensée, non de la modicité des largesses du tsar, mais de l'indigne prostitution à laquelle son maître l'avait exposée, se plaignit avec des larmes amères à son amant. Ces reproches sanglants et trop mérités accrurent au lieu de l'irriter l'amour de Menchikof pour elle; leur union ne fut troublée que par le retour inattendu du tsar. Chassé, par la peste, de Pologne, il revint en Livonie, contempla avec indignation la ruine et la désolation de cette province ravagée moins par la peste que par les exactions de son gouverneur; dans sa colère il leva le baton sur son favori, lui fit sentir le poids de son bras, puis selon son usage lui pardonna et continua à vivre avec lui dans la familiarité la plus fraternelle.

Cependant, à ce second voyage, il ne logea pas chez Menchikof, mais dans une maison voisine du palais du gouverneur. Il n'en passait pas moins les jours et une partie des nuits en entretiens, en travail et en débauche avec le fils du pâtissier de Moscou. Catherine, avertie cette fois du danger de paraître trop belle aux regards de Pierre, s'était dérobée à ses yeux et à sa mémoire. Mais Pierre que l'image de la belle esclave avait peut-être à son insu rappelé

et retenu en Livonie plus que les soins de la province, s'informa un soir au souper pourquoi elle se tenait dans l'ombre et ordonna qu'on la fit venir.

A l'apparition de Catherine, sa rougeur, l'émotion de Pierre, l'embarras douloureux de Menchikof, le silence des trois personnages de cette scène témoignaient assez, dit un témoin, la répugnance de Catherine, la contrainte de Menchikof, la passion du tsar. L'amour né pour la première fois dans son âme rendait le tyran aussi timide qu'il avait été jusque-là brutal. Cependant, à la fin du souper, il adressa avec un enjouement pénible quelques paroles légères à la belle esclave, mais les réponses froides et respectueuses de Catherine n'encourageant pas ses plaisanteries, il rentra dans le silence, pensif comme un homme qui cherche en vain à se distraire d'une forte préoccupation.

Les Russes ont l'habitude de vider, après s'être levés de table, un verre de liqueur forte qui parfume les lèvres; Catherine s'approcha du tsar et lui présenta, les yeux baissés, un plateau d'argent qui portait les petits verres et les flacons. « Catherine, lui dit le tsar après l'avoir longtemps regardée, il paraît que nous ne sommes pas aussi familiers l'un avec l'autre qu'à mon premier voyage, mais j'espère bien que nous ferons la paix cette nuit. »



Puis, sans attendre la réponse de l'esclave, il se tourne vers Menchikof et d'un ton de maître qui ne veut pas être contredit : « Je l'emmène, dit-il, en montrant la jeune fille. »

Catherine ne rentra plus dans la maison de son maître.

« Ce n'est pas assez de me la céder, dit quelques jours après le tsar, tu ne songes pas que cette malheureuse est presque nue. Ne manque pas de lui envoyer au plus tôt ce qui lui est nécessaire pour se vêtir en esclave favorite du maître de la Russie. »

Menchikof crut comprendre plus que Pierre n'avait dit. Il rentra chez lui, fit faire un paquet de toutes les hardes de la Livonienne, y glissa un magnifique écrin en diamants et l'envoya ainsi à celle dont il prévit sans doute la prochaine grandeur. Il possédait déjà de telles richesses en pierreries, fruit de la guerre, de la faveur et de l'exaction, que les boutons de ses habits de cour étaient des diamants et des saphirs.

Deux femmes esclaves qui avaient coutume de servir Catherine dans sa propre maison portèrent ces présents à leur ancienne compagne de servitude. Catherine déploya devant elles ses hardes pour se vêtir et, découvrant l'écrin, courut, en frappant ses

main l'une contre l'autre, appeler le tsar pour lui montrer ses pierreries.

« Je suis restée assez longtemps dans votre chambre, lui dit-elle en badinant, pour que vous veniez un moment dans la mienne; venez admirer quelque chose que je veux vous montrer! »

Elle le prit par la main et le mena dans sa chambre : « Voilà, dit-elle, en lui déployant ses robes, le bagage de l'esclave de Menchikof. » Puis, apercevant dans l'écrin un anneau et d'autres pierreries d'une valeur immense, elle interrogea de l'œil le tsar.

« Est-ce là, dit-elle, un présent de mon ancien ou de mon nouveau maître? Si c'est de Menchikof, il faut avouer qu'il congédie magnifiquement ses esclaves. »

Le tsar ne répondant rien, elle continua de l'interroger plus impérieusement du regard. — « Vous ne répondez rien, reprit-elle; eh bien! il n'y a pas à hésiter, si ces richesses viennent de mon ancien maître, je lui renvoie ces présents inutiles à l'esclave favorite d'un si grand prince! »

Elle choisit seulement une petite bague sans aucun prix. — « Je ne veux garder que cela de lui, dit-elle, cette petite bague est plus que suffisante pour me faire souvenir des bontés qu'il a eues pour moi;

et si cet écrin est du nouveau maître, je le lui rends également, ce que j'ambitionne de lui est d'un prix plus inestimable ! »

A ces mots, elle s'efforça de sourire, mais vaincue par la force et la contrainte de ses émotions, douleur et joie, regrets, espérance luttant dans son cœur, elle fondit en larmes et s'évanouit dans les bras du tsar. Il la ranima sous ses caresses et sous les parfums qu'il répandit sur son visage.

Les deux esclaves témoins de cette scène et un colonel des gardes, Preobrajenskoï, qui y assistait, également étonnés d'un attendrissement et d'une sollicitude si étrangers aux habitudes de Pierre avec les femmes, répandirent dans la ville le récit de cet entretien et de cet évanouissement. On augura de leur récit que le maître de la Russie avait trouvé dans son propre cœur le joug qu'il imposait à l'empire.

## XXIX.

Pendant le reste de son séjour en Livonie, il cacha son amour, non comme un scandale, mais comme un trésor. Il ne s'entretint jamais publiquement avec Catherine, il la cacha dans un petit appartement contigu au sien, comme un avare cache son or. En repartant pour Moscou, il chargea un capitaine de ses gardes de l'y conduire avec tout le mystère et tout le respect dont il voulait envelopper sa maîtresse, et de la loger à Moscou chez une dame affidée, prévenue par lui du dépôt qu'on allait confier à sa discrétion. Pendant le voyage, on lui apportait tous les jours des nouvelles de sa favorite.

Le mystère du séjour à Moscou de Catherine dura trois ans, logée dans un quartier désert et dans une maison sans apparence, chez une dame de condition noble, mais de fortune médiocre. C'est par cette dame elle-même que les discrétions et les délicatesses de la passion du tsar ont été révélées à l'auteur de ce document (Villebois). Le tsar ne se rendait que la nuit

et déguisé, suivi d'un seul grenadier, dans la maison habitée par sa maîtresse. Ce ne fut qu'après plusieurs années de mystère que la nécessité de concilier les soins assidus de l'empire avec son amour toujours croissant lui fit admettre quelquefois ses ministres dans la maison où il passait ses nuits et une partie de ses jours. Catherine fut initiée insensiblement ainsi aux délibérations sur les affaires d'État, et elle y prit, sans le rechercher, par la promptitude et la sûreté de son jugement, un ascendant décisif, toutes les fois que le tsar flottait entre deux avis contraires. Il se complut à adorer à la fois dans la même femme le choix de son cœur, l'inspiration de son esprit, l'oracle caché de l'empire. Son estime confirma de plus en plus sa passion.

Ce fut dans cette retraite ignorée que Catherine devint mère de deux filles qui furent depuis l'impératrice Anne et l'impératrice Élisabeth, et d'un fils qui ne devait jamais régner.

## XXX.

Le mariage secret, mais toujours menaçant, de Catherine avec le traban de la garde de Charles XII, empêchait seul le tsar d'élever sa maîtresse jusqu'au trône en l'épousant. Il fit rechercher avec anxiété par Menchikof les traces de cet époux d'un jour dont la découverte pouvait troubler son bonheur.

Le traban, de son côté, cherchait sa femme, disparue de Marienbourg. Fait prisonnier à la bataille de Pultawa, amené captif à Moscou pour orner le triomphe de Pierre, il fut relégué ensuite dans une province éloignée. Le bruit de l'enlèvement de sa femme par Menchikof, de la passion du tsar pour une esclave de ce favori, et de l'empire que cette belle esclave avait pris sur le maître de la Russie, parvint à ses oreilles; il soupçonna que cette esclave-reine était cette même Catherine enlevée par les Russes de la maison de l'archiprêtre Gluck. Fier et heureux de ces conjectures, il les communiqua témérairement au commissaire russe chargé du soin

des prisonniers suédois, espérant que les largesses du tsar compenseraient pour lui la perte de Catherine.

Soit par l'ordre secret de Pierre, soit pour prévenir la jalousie présumée de son souverain, le commissaire affecta de voir dans ces révélations du prisonnier suédois une imposture et une offense à la dignité du tsar ; il envoya perdre l'infortuné traban au fond des déserts de la Sibérie, d'où la nouvelle authentique de sa mort parvint à Moscou peu de temps après la paix avec la Suède.

Rien alors ne s'opposa plus que la différence de religion au mariage secret de Pierre avec Catherine. Née catholique de parents polonais, élevée dans la religion luthérienne en Livonie, instruite par les soins de Pierre dans la religion grecque, dont l'amour et l'ambition lui révélaient la supériorité sur ses premiers cultes, Catherine abjura sans effort ses deux précédentes religions. Elle fut baptisée et mariée le même jour à Pierre. La princesse Marie, sœur du tsar, encouragea elle-même son frère à ce mariage, soit pour flatter son cœur, soit pour opposer la douce Catherine à la fière Eudoxie répudiée, dont elle craignait le retour.

## XXXI.

Le tsar, à peine devenu l'époux de Catherine par un mariage non proclamé, mais transparent pour tout le monde, emmena avec lui Catherine à l'armée de Sheremetof déjà en face des Turcs dans la Bessarabie. Il conduisait lui-même, comme à Pultawa, une seconde armée composée de ses gardes et de toute la noblesse de l'empire, vers le Dniester. Par une tactique hardie, mais imprudente, Pierre osa traverser le Pruth et camper sur la rive droite de ce fleuve, pour tendre la main à l'armée de Sheremetof qui était en Moldavie, pendant que deux cent cinquante mille Turcs et quatre-vingt mille Tartares, leurs auxiliaires, campaient un peu plus bas sur la rive gauche du Pruth.

Le grand vizir, Baltadji-Mehemet, *le fendeur de bois*, remonta le fleuve, le traversa sous le canon des Russes, les adossa à de vastes forêts, leur intercepta même les eaux du Pruth, fit cerner les bois par cent mille Tartares et vingt mille Arabes, dont le cercle, en se rétrécissant, traquait le tsar dans son camp sans issue en avant, sans retraite en arrière, attendant ainsi l'heure de les étouffer dans leur repaire,



comme le tsar lui-même avait emprisonné Charles XII à Pultawa.

Pierre, désespéré, allait périr inévitablement avec tout le germe d'un nouvel empire, sans la magnanimité du grand-vizir et sans les conseils de Catherine. Baltadji-Mehemet voulait humilier les Russes, mais non les anéantir. Ce peuple nouveau, dont les Turcs ne pressentaient pas la fortune, leur semblait, ainsi que la Pologne, utile à leur politique pour contrebalancer l'Autriche, leur véritable et éternelle ennemie.

Catherine eut le génie de deviner cette politique du divan et de convaincre Pierre, qui ne voyait plus que l'option entre la captivité et la mort. Son armée, exténuée par les longues marches et dépourvue de vivres, pouvait compter les jours qui la séparaient de la capitulation. Pierre, accoutumé aux faveurs de la destinée, supportait mal ses revers; plus fataliste par découragement que les Ottomans par religion, il fermait les yeux pour ne pas voir en face sa ruine. Retiré seul dans la nuit de sa tente, et couché sur un tapis dans des accès alternatifs de rage et de larmes, il avait défendu, sous peine de mort, que nul n'osât venir troubler l'agonie de son orgueil et contempler son abatement. Ses soldats, sans pain depuis trois jours et couchés sur leurs armes, n'avaient plus la force ni de combattre ni de marcher.

## XXXII.

Catherine seule avait conservé, dans la consternation générale, le cœur d'un homme d'État et le sang-froid que le danger donne aux femmes supérieures. Son génie était dans son amour pour le tsar et dans sa reconnaissance pour la Russie. Elle souleva les rideaux de la tente du tsar, malgré sa défense, se jeta à ses pieds, pleura avec lui, lui reprocha de s'abandonner lui-même, et lui montrant dans la paix habilement proposée et résolument conclue le seul moyen de sauver à la fois l'armée, la Russie et lui-même, elle obtint de lui l'autorisation de négocier avec le grand-vizir.

Elle connaissait un soldat de l'armée russe qui avait résidé à Constantinople en qualité d'interprète de l'ambassadeur Tolstoï, et qui se vantait de connaître lui-même à fond les moyens de séduction ou de corruption capables de rouvrir à force d'or à l'armée la route de la Russie. Elle introduisit cet homme dans la tente; le tsar l'interrogea, l'autorisa à péné-

trer comme parlementaire dans le camp des Turcs, et à négocier, en son nom, avec le grand-vizir Baltadji-Mehemet, la paix à tout prix, puisqu'il n'y avait plus ni à combattre ni à fuir.

Mais il fallait aborder les Turcs les mains pleines de présents dignes d'un souverain à un autre souverain, et l'or manquait au tsar autant que le pain dans les tentes des Russes.

« Catherine, dit Pierre à sa maîtresse, où trouver l'or nécessaire à la rançon de mes soldats ?

— Ici même, lui répliqua Catherine. Avant le retour du parlementaire, je me charge d'avoir rassemblé la dernière pièce de monnaie qu'il y a dans le camp. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas vous laisser abattre ainsi par le découragement, seule défaite sans ressource des grands caractères, et de ranimer par votre présence et par votre sérénité de visage le cœur de vos pauvres soldats. Allons ! venez vous montrer aux troupes, et laissez faire le reste à la providence de la Russie et à l'amour d'une femme qui ne veut vivre ou mourir que pour vous ! »

Pierre l'embrassa, sortit de sa tente et parcourut les rangs de son armée. Catherine, de son côté, monte à cheval, va de groupe en groupe, adresse la parole aux soldats, les anime de son patriotisme,

étale à leurs yeux les colliers, les bracelets, les pier-  
reries qu'elle détache de son cou et de ses bras pour  
les verser dans un casque, comme un tribut à la  
patrie, leur démontre que tout l'or et les bijoux de  
Moscou leur seront inutiles s'ils n'ont qu'à les céder  
avec la vie aux ennemis qui les environnent, qu'ils  
retrouveront au contraire au centuple dans la recon-  
naissance du tsar et dans la sienne leurs bijoux et  
leur or, s'ils en font généreusement le sacrifice, pour  
acheter un libre retour vers la patrie.

« Qu'as-tu à me donner pour le tsar, notre père?  
demande-t-elle avec sa grâce irrésistible à chaque  
officier, à chaque soldat. Je te signalerai par ton  
nom au tsar et à la patrie, quand nous serons de re-  
tour à Moscou! »

Émus par ses paroles, par ses larmes, par sa  
beauté, les soldats se dépouillent de leurs bourses,  
de leurs anneaux, de leurs boucles d'oreilles, et les  
versent à l'envi dans les casques et dans les man-  
teaux aux pieds du cheval de Catherine. Ce monceau  
d'or et de bijoux devient la rançon de l'armée.

Les négociations s'ouvrent après les présents  
d'usage. Charles XII, accouru de Bender au camp de  
Baltadji-Mehemet, s'oppose en vain de toute sa  
fureur au traité qui laisse échapper la Russie et son  
tsar à la captivité et à la mort. Le grand-vizir

n'écoute que l'intérêt de la Turquie satisfaite de l'humiliation des Russes et plus ambitieuse de leur alliance que de leur sang. La paix est conclue, les routes se rouvrent autour du camp du tsar, les approvisionnements y affluent. Pierre reprend le chemin de Moscou, la Russie entière salue dans la Livonienne l'ange libérateur de la patrie. Le tsar, encouragé par le cri de l'armée et du peuple, ose enfin déclarer à l'empire son mariage jusque-là secret, et jure que ni dans les conseils, ni dans les voyages, ni dans les camps, il ne se séparera jamais de celle à qui, après Dieu, il doit la vie, la liberté et la paix. Il institue en faveur des femmes, pour attester à l'avenir sa reconnaissance, la décoration militaire de Sainte-Catherine, faisant ainsi de sa maîtresse la patronne des épouses et des patriotes de la Russie.

Un luxe et des pompes asiatiques célèbrent à Moscou le couronnement de l'impératrice. Toute la Russie se demandait quelle était donc cette femme mystérieuse dont nul encore ne connaissait l'origine, et que l'amour du tsar élevait au trône. Un hasard révéla ce mystère aux courtisans, et rendit à la tsarine elle-même le frère dont elle avait perdu les traces depuis la peste de Livonie.

## XXXIII.

Un paysan, valet d'écurie dans une hôtellerie d'un village de Courlande, s'étant querellé dans le vin avec d'autres paysans attablés devant la porte de l'auberge, murmura dans son ivresse qu'il avait des parents assez puissants pour faire repentir un jour ses adversaires de leur insolence. Un envoyé du roi de Pologne, qui changeait de chevaux en ce moment devant l'auberge, ayant entendu ces menaces, en demanda la signification aux témoins de la rixe. On lui répondit en souriant d'incrédulité que ce valet d'écurie se nommait Charles Skawronski, et prétendait avoir une sœur toute-puissante à Moscou, de qui il se ferait connaître tôt ou tard. L'ambassadeur regarda attentivement le jeune paysan, et crut démêler sous ses haillons les vestiges d'une grande distinction de nature, une ressemblance confuse avec le visage de la tsarine, et surtout une douceur et une lumière de regard qui rendaient les yeux de

Catherine inexprimables au pinceau des peintres les plus accomplis.

A son arrivée à Moscou, il parla de cette rencontre et de cette ressemblance à un de ses amis; cet ami en parla à d'autres; la rumeur en arriva jusqu'aux oreilles du tsar. Voulant surprendre délicieusement le cœur de Catherine par une famille retrouvée si bas pendant que son amour l'élevait si haut, Pierre ordonna à Repnin, gouverneur de Riga, de faire rechercher dans la province de Courlande un jeune homme du nom de Charles Skawronski, et de l'envoyer sans délai à la police de Moscou, sous prétexte d'un appel qu'il avait fait au tribunal suprême d'un jugement rendu contre lui en Courlande.

Repnin exécuta promptement l'ordre du tsar. Pierre entourant à Moscou Charles Skawronski de pièges et d'espions, lui fit persuader de demander une audience au tsar pour obtenir justice de ses juges. Cette audience, accordée dans la maison d'un de ses courtisans, nommé Chapilof, pour que la tsarine ignorât tout, convainquit le tsar de la ressemblance de Skawronski avec Catherine et de l'authenticité de son origine. Il ne manifesta rien au paysan de son émotion et de sa conviction; il lui assigna seulement pour le lendemain une seconde audience dans la même maison.

« J'ai fait aujourd'hui un agréable souper chez Chapilof, dit-il, en rentrant au palais, à l'impératrice ; il faut que je t'y mène souper encore demain avec moi. »

La tsarine y consentit. Après le souper, aussi agréable que celui de la veille, on introduisit le suppliant courlandais dans la salle. Le tsar, feignant d'avoir oublié ce que cet homme lui avait dit la veille, l'interrogea longuement en présence de Catherine, s'efforçant d'attirer l'attention de sa femme sur le visage de l'étranger.

Catherine, assise non loin de l'embrasure de la fenêtre, se sentait émue de souvenirs vagues et tristes à ce visage et à cet accent. A chaque réponse du paysan, interrogé sur sa patrie, sur ses parents, sur son abandon après la mort de ses parents emportés par la peste, sur une sœur, plus jeune que lui, laissée au berceau à Marienbourg.

« Écoute bien, Catherine, disait le tsar à son épouse ; cet homme ne rappelle-t-il rien à ton souvenir ? »

Catherine, haletante et balbutiante de surprise et d'émotion, ne répondait que par sa pâleur et par ses larmes : elle avait deviné son frère unique dans ce paysan.

« Eh bien ! je comprends tout, moi, lui dit Pierre ; cet homme est en effet ton frère ! »



Puis, prenant le paysan par le bras et le conduisant vers sa femme :

« Baise à l'instant à genoux, lui dit-il, le bas de la robe de l'impératrice ; et après cet hommage à ta souveraine, relève-toi et presse-la dans tes bras comme ta sœur ! »

Catherine s'évanouit à cette reconnaissance trop peu préparée pour sa sensibilité.

« Quel mal y a-t-il à cela ? lui dit-il quand elle eut repris ses sens ; eh bien ! cet homme est mon beau-frère. S'il est honnête homme et intelligent, nous en ferons quelque chose. Mais sèche donc tes larmes, je ne vois dans tout ceci rien qui doive t'affliger. Nous voilà enfin éclairés sur un mystère qui nous a coûté bien des recherches. Allons-nous-en maintenant. »

La tsarine embrassa de nouveau son frère en versant sur sa famille des ruisseaux de larmes, et suivit son mari. Skawronski fut retenu dans la maison de Chapilof. Il fut instruit par les soins de l'impératrice aux usages de la cour, nommé comte et marié à une fille de famille illustre, dont les descendants ont longtemps joui en Russie des honneurs de cette auguste parenté avec les Romanof.

## XXXIV.

On a vu que Pierre avait eu de son premier mariage avec Eudoxie Lapoukin, impératrice répudiée, un fils, Alexis Petrowich. Ce fils, âgé maintenant de vingt-six ans, portait en lui le titre et les droits de tsarevitch, héritier présomptif du trône de Russie. Élevé avec la négligence voisine de la haine que le souvenir odieux de sa mère Eudoxie inspirait à Pierre, marié à une princesse de Brunswick-Wolfenbutel, qui n'avait pu lui inspirer ni amour ni égards, préférant scandaleusement à son épouse une simple paysanne de Finlande nommée Euphrosine, livré au commerce corrompteur de la jeunesse la plus licencieuse de Moscou, sans talents, sans vertu, sans volonté, ou peut-être craignant d'en montrer plus qu'il ne convenait à la jalouse susceptibilité de son père, Alexis importunait Pierre de son existence.

La mort de Nathalie, femme d'Alexis, enlevée à la fleur de ses années par le chagrin et laissant un enfant au berceau nommé Pierre, servit d'occasion au tsar pour adresser, dans une lettre que nous possédons, les reproches les plus amers à son fils. On lit à

tous les mots dans cette lettre le mépris, l'invective et la résolution mal déguisée de déshériter du trône un homme indigne de l'occuper :

« Vous rejetez tous les moyens de vous rendre capable de régner après moi. Sans l'art de la guerre que vous ne voulez pas apprendre, on est indigne de régner. Vous vous excusez sur la faiblesse de votre corps ; interrogez ceux qui ont connu votre oncle Fédor : son tempérament était bien plus faible que le vôtre ; il ne pouvait gouverner un cheval un peu vif, à peine le monter, et cependant il n'y eut jamais en Russie une meilleure écurie que la sienne ; c'est la volonté et non le corps qui fait la force ! Je suis homme et mortel, à qui laisserai-je le soin d'achever et de continuer ce que j'ai commencé pour la Russie?... Rappelez-vous votre opiniâtreté et votre dépravation. Je suis resté des années sans vous rien dire, tout cela en vain ; vous restez dans vos appartements couché sur des coussins. Il est temps de vous marquer ma dernière résolution : si vous ne vous amendez pas, je vous exclurai de ma succession comme on re tranche un membre gangrené. Si je n'épargne pas ma propre vie pour le bien de mes sujets, pourquoi épargnerais-je la vôtre ? Je confierai plutôt l'empire à un étranger qui en serait digne qu'à mon fils qui ne le serait pas. »

« Mon père, répondit Alexis, qui cherchait son salut dans l'abnégation, on m'a remis votre lettre après l'enterrement de mon épouse. Je n'ai qu'une chose à y répondre : si votre Majesté veut me priver de la couronne à cause de mon incapacité, que votre volonté soit remplie !

« Je vous en prie même instamment ; car je vois moi-même que je ne suis pas propre au gouvernement : mon esprit est bien affaibli, et il faut l'avoir dans toute sa force pour conduire les affaires d'un État. Ma dernière maladie m'a ôté les forces de l'esprit et du corps, et je suis devenu incapable de gouverner tant de nations : cela exige un homme plus sain et plus robuste que moi.

« Ainsi, après la mort de Votre Majesté (à qui Dieu conserve de longs jours !), quand je n'aurais pas un frère comme j'en ai un, à qui je souhaite une santé constante, je ne rechercherais pas la succession au trône. Je ne la demanderai jamais, j'en prends Dieu à témoin, j'en jure par mon âme ; en foi de quoi j'écris ceci et je le signe de ma propre main.

« Je recommande mes enfants à Votre Majesté ; je ne demande pour moi que le simple entretien, laissant tout le reste au jugement et à la volonté de Votre Majesté. »

## XXXV.

Cette résignation parut ou abjecte ou suspecte à Pierre.

« Vous me parlez, répondit-il à son fils le 19 janvier 1716, de votre renonciation au trône, comme si je vous avais demandé votre consentement à une chose qui ne dépend que de moi ! M'est-il possible de me reposer sur vos serments quand vous avez un cœur de rocher ? Quand bien même vous auriez dessein de tenir vos serments, *ces grandes barbes* (les jeunes favoris russes d'Alexis) vous retourneraient à leur gré et vous forceraient à revenir sur vos promesses. Leur oisiveté, leurs vices les éloignent à présent des emplois ; ils espèrent être plus heureux auprès de vous. J'ai de justes raisons de croire que vous renverserez tout, si vous me survivez. Quand vous aurez reçu cette lettre, faites-moi réponse par écrit ou de vive voix ; si vous ne le faites pas, je me comporterai envers vous comme envers un malfaiteur. »

« Je veux prendre l'habit monastique » fut la seule réponse d'Alexis : il avait trop compris son père. Il est impossible de ne pas lire dans les lettres de Pierre le Grand qui cherchent un crime dans toute parole et jusque dans le silence de son fils ; et, quand on connaît le caractère de Pierre, il est impossible de ne pas voir la mort derrière l'innocence importune comme devant le crime odieux de ce fils. Tibère n'écrivait pas de lettres plus terriblement ambiguës à ceux qu'il voulait contraindre ou à se condamner eux-mêmes par une conjuration, ou à le délivrer d'eux-mêmes par le suicide.

## XXXVI.

Cependant Pierre, parti de Moscou, une seconde fois, pour parcourir l'Europe, surveillait son fils. Il l'abandonnait à lui-même, comme s'il eût voulu le tenter par son absence et lui tendre l'occasion du crime. Alexis ne profita de cette absence que pour s'évader de Moscou avec sa maîtresse, la paysanne finnoise, Euphrosine. Il se réfugia à Vienne sous la protection de l'empereur Charles VI et de là à Naples où il chercha dans les murs du château Saint-Elme un abri contre les assassins, dont il redoutait le poignard dans la main des exécuteurs secrets des ordres paternels.

Pierre, plus effrayé de cette fuite que d'une révolte, adoucit hypocritement l'accent de ses lettres, parla de pardon, de tendresse et d'amour, si son fils les méritait par son retour, et lui envoya Tolstoï et Romniantzof, deux de ses favoris, pour le ramener au piège. Le vice-roi de Naples, intimidé par les ordres de l'empereur, déclare à Alexis qu'il ne peut

plus le soustraire à l'autorité des agents de son père ; Tolstoï et Romniantzof le ramenèrent avec de faux respects captif au château de Preobrajenskoï, aux portes de Moscou.

A peine entré au château, on lui enlève ses armes, on le conduit devant son père qu'il trouve dans l'appareil d'un juge entouré de tous ses ministres. Il tombe à ses pieds, confesse on ne sait quels prétendus crimes et implore la vie. Pierre lui répond que sa faute lui était remise à condition qu'il renoncerait à sa succession. Alexis signe dans les termes dictés par son père cette renonciation en termes qui dénoncent au monde sa propre indignité.

Cette renonciation lue à haute voix dans l'église devant le clergé ne suffit déjà plus à Pierre ; il fait subir le plus odieux et le plus astucieux interrogatoire à son malheureux fils pour le forcer à accuser ses complices et à s'incriminer lui-même. Les réponses d'Alexis attestent à peine quelques vagues perspectives du trône après la mort naturelle de son père, l'espérance d'être soulagé un jour du poids de terreur qui l'opprime et quelques aveux de désaffection bien naturelle pour un pareil père, faits à un confesseur en scrutant sa conscience et sous le sceau du mystère où l'on ne parle qu'à Dieu. L'inquisition de Philippe II interrogeait et



convainquait ainsi don Carlos, l'Alexis de l'Espagne.

On voit dans ces aveux et dans les témoignages, arrachés par les tortures, de ses prétendus complices, que la douce Catherine, quoique mère des enfants destinés à hériter du sang d'Alexis, n'envenimait en rien l'aversion du père contre le fils. « S'il n'avait pas près de lui la tsarine, dit un de ces témoins, Dolgorouki, ami d'Alexis, personne ne pourrait tenir à ses brutalités, et j'irais le premier m'enfermer dans une forteresse. »

Le plus grand crime d'Alexis était innocent encore : c'était un projet de lettre au sénat qui fut retrouvé dans les mains de sa maîtresse, la paysanne Euphrasine. Cette lettre n'était qu'une prière en termes complètement irréprochables aux magistrats, au clergé et au peuple pour réserver ses droits héréditaires dans le cas où le trône deviendrait vacant pendant qu'il était exilé à Naples. La haine seule et la haine acharnée d'un père et d'un persécuteur pouvait incriminer de tels actes et de telles expressions. Le crime manquait au prétendu coupable; un hasard fatal vint en fournir l'apparence ou le prétexte au tsar.

## XXXVII.

Quelque temps avant sa répudiation et son emprisonnement au monastère de Souzdal, l'impératrice Eudoxie, outragée et menacée par son mari, avait conçu une passion secrète pour un officier général de l'armée de Pierre, nommé Glébof. Cet amour, resté mystérieux et innocent jusque-là, s'était irrité et passionné davantage depuis neuf ans par la séparation et par la cruelle captivité d'Eudoxie. Glébof avait réussi, pour se rapprocher de l'impératrice, à se faire nommer au commandement des troupes qui gardaient le monastère de Souzdal. Il avait trouvé dans ce commandement des occasions naturelles d'intelligences et d'entrevues avec Eudoxie. Elle avait pris en religion le nom d'Hélène pour tout dépouiller de la terre jusqu'à son nom ; mais elle n'avait dépouillé ni ses regrets, ni son amour, ni son ambition, ni ses droits.

Un prélat remuant, Dosiphéi, archevêque de Rostof, confident des amours de Glébof et d'Hélène,

n'avait pas hésité à les fiancer dans la chapelle du monastère et à échanger entre eux les anneaux bénits, gage de leur future union. La sœur du tsar elle-même, la tsarine Marpha, amie d'Hélène, lui avait fait présent de robes et de bijoux interdits dans le cloître et conformes au rang qu'elle avait occupé et qu'elle espérait occuper de nouveau dans le monde. Ces deux princesses dont l'une était mère, l'autre tante d'Alexis, étaient soupçonnées de relations et de partialité bien naturelles pour les malheurs de ce jeune prince. Elles fondaient, disait-on, des espérances de liberté sur son règne futur.

Ces amours, ces fiançailles secrètes, ces relations supposées, ces perspectives de liberté et de règne travestis en complicité et en crime, éclatèrent comme autant de preuves des forfaits que le père avait besoin de trouver dans le fils.

Hélène, enchaînée et amenée à Moscou, écrivit sous le coup des menaces une lettre suppliante à son mari, lettre dans laquelle elle avouait qu'elle avait dépouillé après six mois l'habit de religieuse dont on l'avait forcément revêtue. C'était tout son crime, elle le confessait publiquement et implorait pour toute grâce la vie. Ses interrogatoires ne révélèrent aucun autre crime; on ne le trouva pas suffisant pour lui infliger la mort. On se borna à lui imposer la honte

d'être fouettée par deux religieuses et de l'enfermer pour le reste de ses jours dans un couvent inaccessible sur un écueil du lac Ladoga.

L'archevêque Dosiphéi, reconnu coupable d'avoir fiancé les deux amants, fut dégradé par le clergé asservi au tsar et livré par ses pairs à la vindicte des lois civiles ; on lui brisa les membres à coups de barres de fer.

## XXXVIII.

La cruauté des supplices infligés aux autres prétendus conjurés surpassa la boucherie des strélitz. Tous ceux qui avaient approché du monastère de Souzdal et entretenu des intelligences avec Hélène et Glébof furent dépecés en lambeaux ; leurs têtes plantées à la pointe des piques restèrent, avec la tête de l'archevêque, exposées aux regards du peuple et aux insultes des oiseaux de proie sur les murs du Kremlin.

L'infortuné Glébof, coupable de sa pitié et de sa constance pour la belle Hélène devenue libre cependant par la répudiation de son mari, fut empalé à demi au milieu d'un cercle formé par les piques qui portaient les têtes coupées de ses confidents décapités. Alternativement enlevé du pal et replacé sur l'instrument du supplice, le tsar prolongea à dessein sa vie pendant six semaines pour prolonger ses tortures. Il le fit marcher plusieurs fois devant lui sur des herses hérissées de pointes de fer aiguisées pour

le contraindre, par l'excès de la douleur, à accuser Hélène. Glébof, plus soigneux de préserver la vie, l'honneur, la mémoire de son amante que d'abréger son martyre, persista dans un silence ou dans des dénégations qui refusaient tout élément de condamnation aux juges contre Hélène.

A la fin de ce long supplice, et pendant que Glébof, exposé une dernière fois sur le pal, au milieu de la grande place de Moscou, luttait contre les angoisses de la nature, Pierre s'approcha encore de lui et le somma, au nom de la vérité, de la religion du Dieu devant lequel il allait paraître, de confesser son crime et ses relations avec Hélène ; mais Glébof, plus fort que la mort, détournant dédaigneusement sa tête mourante vers son bourreau :

« Il faut, lui dit-il, que tu sois aussi imbécile que tyran, pour croire que n'ayant rien voulu avouer au milieu des tortures inouïes que tu m'as fait subir depuis tant de jours, j'irais flétrir l'honneur d'une femme vertueuse et sans tache, maintenant que je suis au moment d'être affranchi de tes cruautés par mon dernier soupir ! Va, monstre ! ajouta-t-il en lui crachant au visage, retire-toi de mon pal, et laisse mourir en paix celui que tu n'as pu laisser vivre ! »

On a pitié de l'espèce humaine qui consent à honorer du nom de grand homme un bourreau capable

de trouver sa vengeance et sa volupté dans de telles tortures savourées pendant quarante jours et infligées à des innocents et même à des coupables. Il faudra refaire la langue humaine quand on voudra refaire la moralité des peuples dépravés par les jugements et par les mots de l'histoire.

## XXXIX.

Pierre ne fut point assouvi par tant de martyres.

« Quand le feu rencontre de la paille, dit-il à ceux qui s'étonnaient de sa constance dans la férocité, il la brûle ; mais quand il rencontre du fer, il faut qu'il s'éteigne. »

Il ignorait que le sang, comme l'huile, attire le feu.

La pauvre paysanne finnoise, Euphrosine, interrogée à son tour, confessa que son amant Alexis s'était plaint quelquefois des rigueurs de son père. Alexis lui-même comparut tremblant devant le clergé érigé en tribunal et devant le tsar. Le clergé complaisant encouragea le père à frapper par une allusion biblique qui flétrissait jusqu'à la compassion paternelle dans l'âme d'un père : « *David dit à son général : Épargnez mon fils Absalon. Le père voulut l'épargner, mais la justice de Dieu ne l'épargna pas !* »

Un prisonnier qui habitait la même prison qu'Alexis,



entendait toutes les nuits le bruit des coups dont on accablait le tsarevitch, pour le contraindre à signer des aveux et des suppliques à son père. Ses gémissements étouffés perçaient les murs de son cachot. Ces pièces et ces aveux extorqués servirent d'excuse aux juges. Le 24 juin 1718, ils le condamnèrent à l'unanimité à la peine de mort. Jamais les tyrans ne manquent de sentences pour légitimer leurs forfaits.

Nous possédons aujourd'hui des détails circonstanciés sur les derniers moments d'Alexis. A la lecture de son arrêt de mort, il tomba évanoui aux pieds du juge qui lui lisait sa sentence. Le saisissement l'avait tué avant le supplice.

Le tsar,\* pour se donner à la fois le bénéfice de la clémence et celui de la mort, accorda, avec ostentation, la grâce de son fils; mais, se tournant vers un chirurgien affidé qui comprenait à demi-mot les volontés de son maître :

« Va soigner le malade, lui dit-il, et comme le saisissement a été dangereux, saigne-le abondamment et ouvre lui les quatre veines. »

Anna Crammer, confidente à cette époque de Pierre et de Catherine, certifia plus tard qu'il avait été en outre décapité, et qu'elle fut chargée elle-même de recoudre la tête au tronc et d'entourer le cou d'une cravate noire, pour que le cadavre exposé

sur un lit de parade, à visage découvert, selon l'usage des sépultures grecques, ne laissât pas voir la trace de la hache.

Pierre, qui était alors à Pétersbourg où l'exécution avait eu lieu dans la citadelle, suivit le cercueil de son fils en versant des larmes. Était-ce hypocrisie? était-ce contradiction de la nature dans un caractère aussi facile aux larmes qu'au sang? Constantin à Byzance et Philippe II à Madrid avaient porté aussi avec larmes le deuil de leur fils. La férocité a ses mystères comme le fanatisme et l'ambition.

## XL.

La Providence ne paraissait pas, venger sur ses armes les barbaries de sa cour ; la Livonie, l'Esthonie, la Carélie, l'Ingrie, la Finlande presque entière, s'incorporaient successivement à ses États ; la Pologne pliait sous le roi imposé par lui.

Il avait rapporté de son second voyage en France une administration imitatrice de Louis XIV ; ses institutions civiles prospéraient sans résistance dans son peuple ; sa marine se construisait à Cronstadt. Les folies héroïques de Charles XII le délivraient de son seul ennemi dangereux sur la Baltique. Il établissait à la fois à Pétersbourg des lois somptuaires et des manufactures , contradiction qu'un peuple primitif ne comprenait pas encore ; un hospice d'orphelins et d'enfants trouvés, des écoles publiques s'élevaient à Moscou et dans les principales villes de l'empire. Les riches boyards et les princes furent provoqués à se construire des palais dans la nouvelle capitale ; l'uniformité des poids et mesures fut dé-

créée ; des tribunaux de commerce jugèrent les trafiquants ; un canal de grande navigation fut creusé pour joindre par une voie plus courte le lac Ladoga à la Néva qui coule à Pétersbourg. Les chantiers inaccessibles de Cronstadt (la ville couronnée) furent élargis et fortifiés, le commerce fut étendu d'As-trakan en Perse et de Tobolsk en Chine ; les tribunaux furent réformés sur le modèle des parlements français.

Sa flotte avait pour la première fois fait face à une flotte anglaise dans la mer Baltique. Il dictait la paix au successeur de Charles XII en Suède ; le sénat, le clergé, le peuple et l'armée lui décernaient de son vivant le nom de Grand : il l'était par ses œuvres, non par sa vertu. Il partait pour la campagne de Perse, accompagné de Catherine, naviguait sur la mer Caspienne, parvenait jusqu'au Daghestan avec une armée de soixante mille Russes ou Cosaques ; Dorbens se rendait à lui sans siège ; il revenait triompher une troisième fois à Moscou ; il partageait une partie des provinces ravies à la Perse avec la Turquie ; rien ne manquait à sa félicité que lui-même.

Son caractère, aigri par des souffrances physiques, suites des débauches de sa jeunesse et de l'abus du vin, faisait trembler autour de lui tout ce que la nature condamnait à l'aimer. Des calamités domes-

tiques vengeaient enfin le meurtre de son fils innocent. La femme qu'il avait tant aimée et qu'il avait couronnée devenait elle-même la vengeance intime attachée à son cœur. Des révélations neuves et complètes de la domesticité du tsar répandent enfin la lumière sur ce qui n'avait été jusqu'ici que des conjectures tour à tour affirmées et démenties. C'est à ces révélations que nous empruntons le récit des dernières années du législateur de la Russie.

## XLI.

Le frère de cette même étrangère, qui, sous le nom d'Anna Moëns de la Croix, avait inspiré avant Catherine la passion à Pierre le Grand, était le plus beau jeune homme de la cour. La sœur, devenue madame de Balk, était grande-maîtresse de la maison impériale. Le frère, par le crédit de la grande-maîtresse, était devenu premier gentilhomme de l'impératrice. Sa jeunesse, sa taille élancée, les grâces de sa figure, les charmes de son caractère qui contrastaient avec les disgrâces, les débauches et les brutalités d'un mari devenu le tyran de sa famille, avaient d'abord touché, puis amolli, et enfin possédé le cœur aimant de Catherine.

« Je me souviens, dit Villebois, témoin de ces amours naissants, que, dans les commencements de cette liaison, ayant été à la cour sans être nullement prévenu de ce qui se passait entre la tsarine et son chambellan Moëns de la Croix, non-seulement je soupçonnai leur amour en les voyant ensemble, mais

même je ne conservai pas le moindre doute à cet égard. Cependant je ne les vis qu'en public et dans un jour où il y avait un grand concours de monde au palais; jé n'ai jamais mieux compris qu'en cette occasion combien l'amour est imprudent et combien ses impressions sont impossibles à dissimuler.»

La tsarine n'avait encore que trente-sept ans et conservait tout le prestige de sa rare beauté, bien qu'elle eût déjà marié sa fille Anne, aussi belle que sa mère, au duc régnant de Holstein.

La découverte de cet amour et la surprise des deux amants dans l'appartement de la grande-maitresse, sœur du coupable, porta jusqu'au meurtre la rage et la honte du mari. L'image des trois enfants, qui s'élevait entre l'épouse adultère et lui, préserva seule Catherine de la mort suspendue sur elle. Moëns de la Croix et sa sœur, jetés dans les cachots, allaient expier leur crime par un supplice ignominieux, quand Tolstoï et Osterman, deux ministres confidents du tsar, embrassèrent ses genoux et lui représentèrent que le procès fait à l'impératrice déshonorerait les filles du déshonneur de leur mère et leur enlèverait les mariages et les trônes auxquels elles pouvaient aspirer en Europe.

Pierre, prêt à imiter Henri VIII d'Angleterre et à commander l'échafaud d'une autre Anne de Boleyn,

s'arrêta devant ces considérations. L'intérêt du père lui fit dissimuler l'affront de l'époux. Il ordonna seulement qu'on instruisît le procès de Moëns de la Croix et de sa sœur, madame de Balk, comme coupables du crime de concussion dans leurs emplois à la cour. Le fidèle et généreux Moëns, plus soigneux de sauver l'honneur de Catherine que son propre honneur, consentit à se laisser convaincre de ce crime imaginaire pour enlever tout prétexte de dévoiler aux juges un autre crime. Le délire de la douleur et de la vengeance égarait la raison du tsar pendant l'instruction de ce procès.

« Une jeune Française, dit Villebois, qui était au service des princesses Anne et Élisabeth, me raconta que le tsar, revenant un soir de la forteresse de Pétersbourg, où l'on travaillait au procès du sieur Moëns de la Croix, entra inopinément et sans suite dans la chambre de ces jeunes princesses qui s'occupaient à des ouvrages de leur âge et de leur sexe, avec plusieurs autres jeunes filles placées auprès d'elles pour leur éducation et leur amusement.

« Il avait, me dit cette demoiselle, l'air si terrible, si menaçant et si hors de lui, que tout le monde fut saisi de frayeur en le voyant entrer. Il était pâle comme la mort, et avait les yeux étincelants



et égarés. Son visage et tout son corps étaient agités de tremblements convulsifs.

« Il se promena plusieurs minutes dans la chambre sans dire mot à personne et en jetant des regards affreux sur ses filles, qui, effrayées et tremblantes, s'esquivèrent tout doucement et se réfugièrent, aussi bien que le reste de la compagnie, dans une autre chambre.

« L'empereur tira et remit plus de vingt fois dans le fourreau le couteau de chasse qu'il portait ordinairement à son côté. Il en frappa les murailles et la table à plusieurs reprises, en faisant des grimaces et des contorsions si affreuses que la petite demoiselle française, qui, seule, n'avait pu encore s'esquiver, ne sachant où se mettre, se cacha sous la table, où elle resta jusqu'à ce qu'il fût sorti. Cette scène muette dura près d'une demi-heure, pendant laquelle il ne fit que haleter, frapper des pieds et des poings, jeter par terre son chapeau et tout ce qui se rencontrait sous ses mains. Enfin, en sortant, il tira la porte avec tant de violence qu'il la brisa. »

En rentrant dans ses appartements, il déchira le testament qu'il avait écrit et devait déposer aux archives du sénat, pour léguer le trône après lui à son épouse adultère.

Moëns fut décapité quelques jours après. Pierre

prit la tête par les cheveux et l'insulta avec une joie barbare pour faire savourer à sa complice l'expiation d'un crime qu'elle était obligée de paraître considérer avec indifférence; il fut assez cruel pour faire monter Catherine en voiture et pour la conduire lui-même lentement sur la place autour du poteau sanglant où la tête de son amant était clouée.

Depuis ce jour, dit la chronique du palais, il n'adressa plus la parole à son épouse qu'en public. L'infidélité de sa femme avait vengé le meurtre de son fils. La douleur cachée consumait son âme. Une maladie, contractée depuis longues années et aggravée par un saisissement de froid à la cérémonie de la bénédiction des eaux, l'emporta le 28 janvier 1725, à l'âge de cinquante-deux ans. Sa fille Anne, image innocente de sa mère, reçut son dernier soupir.

Homme fort d'intelligence, plus fort de passions, fort de volonté, frère ingrat, mari cruel, père dénaturé, souverain sanguinaire, il porta dans des mains barbares une grande pensée de civilisation; il ébaucha la Russie, comme le fer ébauche le bois, à coups de hache; mais il la façonna à la grande image qu'il en avait conçue en naissant; et si le monde ne lui doit que de l'honneur, la Russie lui doit sa reconnaissance et son admiration. Il reste pour elle l'in-

carnation de la patrie se dégageant du limon de son origine pour étonner le monde par l'énergie, la promptitude et la grandeur de son avènement à la renommée, à la politique, à la guerre et à la civilisation.

FIN DU PREMIER VOLUME.

## TABLE.

---

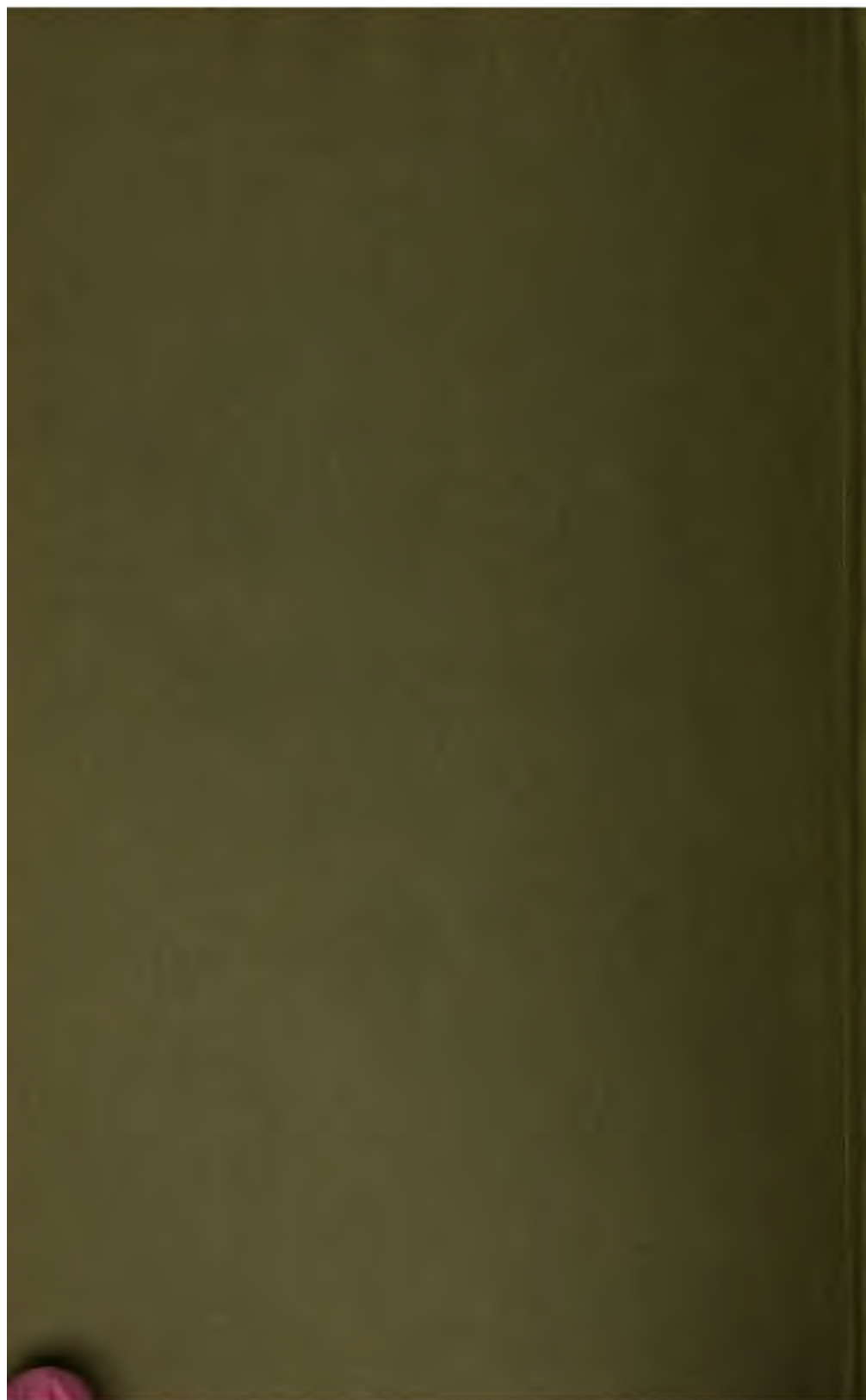
|                                | Pages. |
|--------------------------------|--------|
| SOLON. . . . .                 | 1      |
| PÉRICLÈS. . . . .              | 39     |
| MICHEL-ANGE. . . . .           | 149    |
| LES FABLES DE L'INDE . . . . . | 237    |
| PIERRE LE GRAND. . . . .       | 331    |

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT.











FEB 11 1931

